NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

LE CLUB DES CINQ EN RANDONNÉE

PAR

ENID BLYTON



LE CLUB DES CINQ
EN RANDONNEE

par Enid BLYTON

*

CLAUDINE, François, Mick, Annie et son chien fidèle, Dagobert, constituent l'amical et dynamique « Club des Cinq ».

Profitant de quelques jours de vacances inattendus, ils partent explorer une région sauvage et giboyeuse où les circonstances les entraînent dans une aventure dangereuse.

Une cloche de prison se met à sonner la nuit, les enfants égarés se trouvent face à face avec des personnages étranges et sauvages, un inconnu remet à Mick un mystérieux message, les enfants vont de découverte en découverte.

S'étant heurtés à l'incompréhension totale de la maréchaussée, ils poursuivront seuls avec intelligence et courage la piste qui les mènera jusqu'au secret de la « Belle-berthe ».



DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la Mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux Sports d'Hiver
Le Club des Cinq et les Saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux Puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et l'Homme de Paille
Le Télescope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le Cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au Cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept !

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux
La Famille Tant-Mieux en péniche
La Famille Tant-Mieux en croisière
La Famille Tant-Mieux à la campagne
La Famille Tant-Mieux prend des vacances
La Famille Tant-Mieux en Amérique

Série « Mystère »

Le Mystère du vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du Nid d'Aigle
Le Mystère des Voleurs volés
Le Mystère de l'Eléphant bleu
Le Mystère du Chien savant
Le Mystère du Chapeau pointu
Le Mystère des Singes verts
Le Mystère du Message secret
Le Mystère des Voisins terribles

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la Voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'école
Oui-Oui à la plage
Oui-Oui et le Gendarme
Oui-Oui et la Gomme magique
Oui-Oui champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le Cerf-Volant
Oui-Oui et le Vélo-Car
Oui-Oui et le Chien qui saute
Oui-Oui part en voyage
Oui-Oui et le Magicien

Série « Belles Histoires »

Bonjour, les amis!
Histoires des quatre Saisons
Histoires de la Lune bleue
Deux enfants dans un Sapin
Histoires du Coin du Feu
Histoires de la vieille Horloge
Histoires du bout du Banc

Fido chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Six Cousins »

Les Six Cousins
Les Six Cousins en Famille

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en pension
Deux Jumelles et trois Camarades
Deux Jumelles et une Ecuyère
Hourra pour les Jumelles!
Claudine et les deux Jumelles
Deux Jumelles et deux Somnambules

Série « Mystère »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire
Le Mystère du Camp de Vacances
Le Mystère du Chat siamois
Le Mystère de la Maison vide
Le Mystère du Sac magique
Le Mystère du Voleur invisible
Le Mystère de la Maison des Bois
Le Mystère du Chat botté
Le Mystère du Camion fantôme
Le Mystère du Collier de Perles
Le Mystère de la Fête foraine
Le Mystère du Caniche blanc

dans les Grands Livres Hachette

Volumes « Trois en Un » :

Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile, Le Clan des Sept à la rescousse, Le Mystère de la Roche percée. Le Club des Cinq va camper, Le Mystère du Nid d'aigle, Fido chien de berger.

ENID BLYTON

LE CLUB DES CINQ EN RANDONNEE

ILLUSTRATIONS DE SIMONE BAUDOIN



HACHETTE
24

TABLE

1.	Une lettre	6
2.	Le départ	18
3.	A travers landes	28
4.	Claude est inquiète	39
5.	Annie et Mick	51
6.	La nuit	61
7.	Le matin	71
8.	Tous réunis	83
9.	Le récit de Mick	93
10.	Un gendarme désagréable et un bon déjeuner	104
11.	L'idée de François	114
12.	Un abri aux « deux-chênes »	129
13.	Une nuit dans une cave !	140
14.	Ou est la « belle-berthe »?	151
15.	Margot et Mick-qui-pique	161
16.	Sur le radeau	172
17.	Du tac au tac	183
18.	Proches du but	193
19.	Margot a des ennuis	205
20.	Au clair de lune	216
21.	Le trésor, enfin !	228
22.	La fin d'une belle aventure	241



CHAPITRE PREMIER

Une lettre.

« ANNIE! » appela Claudine, rejoignant sa jeune cousine au moment où celle-ci s'apprêtait à entrer dans la salle de classe. « Annie, je viens de passer prendre le courrier et il y a une lettre pour toi de ton frère François. Je te l'ai apportée! »

Annie s'arrêta.

« Oh! merci, dit-elle. Mais que peut me vouloir François? Il m'a écrit il y a deux jours et ce n'est pas dans ses habitudes de m'envoyer si souvent de ses nouvelles! Il doit se passer quelque chose de grave!

— Ouvre la lettre et tu verras! riposta Claudine. Fais vite, c'est l'heure de mon cours de math. »

Annie déchira l'enveloppe. Elle en tira une feuille de papier griffonnée d'une écriture minuscule mais très lisible et, hâtivement, la parcourut du regard. Ce faisant, ses yeux s'éclairèrent d'une lueur joyeuse, puis elle se tourna vers sa cousine.

« Claude! s'écria-t-elle. C'est merveilleux! François et Mick ont un congé supplémentaire pour le week-end. Deux de leurs camarades ont obtenu des bourses et tout le collège y gagne deux jours de vacances. François et Mick ont décidé d'en profiter pour faire une grande excursion et nous demandent si nous voulons les accompagner.

— Quelle riche idée! s'exclama Claudine. Des frères comme les tiens, il n'y en a pas! Donne-moi la lettre que je la lise aussi! »

Mais la fillette avait à peine pris en main le papier qu'un professeur, passant dans le couloir, la rappela à l'ordre.

«, Claudine ! Vous devriez être en classe ! Et vous aussi, Annie! Dépêchez-vous! »

Le visage de Claudine se renfrogna : elle détestait s'entendre appeler par son véritable nom.

Claudine, c'était un nom de fille et elle aurait tant voulu être un garçon! Elle tourna les talons sans répondre, et monta à regret l'escalier conduisant à sa salle de classe.

Annie, elle, garda son sourire et enfouit soigneusement la bienheureuse lettre dans la poche de son tablier. Puis elle ouvrit la porte derrière laquelle son professeur de géographie s'apprêtait à commencer son cours. Quatre jours de liberté avec François, Mick, Claude et Dag, le chien; le Club des Cinq au complet..., que pouvait-elle rêver de mieux?

Sitôt les classes du matin finies, les deux cousines se retrouvèrent et la conversation interrompue fut aussitôt reprise.

« Quelles sont les dates de leur congé? questionna Claude. Je me le suis demandé toute la matinée. Si elles ne correspondent pas aux nôtres....

— Ce sont les mêmes ! affirma Annie joyeusement. Du jeudi matin au lundi après-midi. Leurs camarades ont eu une fameuse, idée de décrocher cette bourse! Sans eux le lycée ne devait pas faire le pont du 11 Novembre.

— Quelle chance ! répéta Claude, incapable de maîtriser sa joie, quatre jours de liberté!

— Et c'est une chance aussi qu'il y ait les

peintres à la maison! s'exclama Annie. Sinon nous y serions allés peut-être sans toi, et cela aurait été bien moins amusant! Ah! c'est vrai que ta maman m'avait invitée à passer ce congé chez elle. Crois-tu qu'elle sera fâchée si nous refusons son offre? Ton père n'est jamais très heureux de nous entendre faire du bruit.

— Lui ne nous regrettera certainement pas! affirma Claude. Il ne redoute rien autant que d'être dérangé dans ses travaux. Quant à maman, elle sera déçue, mais elle est toujours heureuse de me savoir contente et devinera combien cette randonnée me fait plaisir!

— François dit qu'il nous téléphonera ce soir pour avoir notre réponse et mettre au point les derniers détails, dit Annie. Nous téléphonerons à tante Cécile et, si elle est d'accord nous pourrons dire à François que nous acceptons. J'espère qu'il fera beau et chaud. Cela arrive souvent au 11 Novembre!

— L'été de la Saint-Martin! s'écria Claude enthousiaste. Les bois seront splendides, et il est si rare de pouvoir s'y promener à cette époque de l'année. J'entends déjà les feuilles mortes me craquer sous les pieds. C'est Dago qui va être content! Allons vite le prévenir! »

L'institution où les deux fillettes étaient pensionnaires avait un chenil où les élèves pouvaient, si elles le désiraient, amener leurs bêtes favorites. Dagobert, l'inséparable chien de Claudine, vivait donc en pension, lui aussi, tout au long de l'année scolaire.

Il reconnut, aussitôt qu'il les entendit, le pas des arrivantes et se mit à aboyer joyeusement. Puis il s'élança contre la grille du chenil, regrettant pour la millième fois de ne trouver aucun moyen de passer au travers.

Les fillettes ouvrirent la porte et le chien se jeta sur elles, utilisant à la fois ses pattes, sa queue, et sa langue pour leur souhaiter l'a bienvenue.

« Grand bête! s'exclama Claudine en le caressant affectueusement. Chien fou! Tiens-toi tranquille et écoute-moi : nous partons pour le week-end avec François et Mick! N'est-ce pas une bonne nouvelle? Nous ferons une randonnée - immense à travers monts et vallées et Dieu sait où encore! Es-tu content? »

Les oreilles dressées, la tête inclinée de côté, le chien semblait comprendre chacune des paroles de sa jeune maîtresse. Quand elle se tut il balança doucement la queue et fit entendre un « ouah! » approbateur.

Puis il s'élança à la suite des deux fillettes à travers les; allées du parc. C'était sa promenade quotidienne, le meilleur moment de la journée. Dagobert n'aimait rien autant que les vacances et détestait ce chenil, mais il l'endurait sans se plaindre, sachant bien que c'était pour lui le seul moyen de ne pas être totalement séparé de sa maîtresse tant aimée.

François appela sa sœur au téléphone à la fin de l'étude du soir. Il avait déjà mis sur pied tout son plan. Annie l'écouta le développer, de plus en plus excitée.

« Magnifique! lui répondait-elle, l'oreille collée à l'écouteur. Nous avons averti tante Cécile. Elle accepte! Tu peux compter sur nous. Nous serons au rendez-vous et aussi à l'heure que possible. Les premiers arrivés attendront les autres. Oui! nous emporterons tout ce que tu m'as dit. Oh! François! ça va être merveilleux!

— Que dit-il? demandait Claudine, impatiente. Oh! tu as raccroché! Tu aurais dû me laisser lui parler, je voulais lui dire combien Dago était content!

— Les communications coûtent cher, riposta sagement Annie. Il ne va pas se ruiner pour écouter tes divagations au sujet d'un chien! Il m'a demandé comment allait Dag et je lui ai

dit « bien! » C'est tout ce qu'il a besoin de savoir. Maintenant, assieds-toi, je rais t'expliquer le programme. »

Les deux fillettes s'installèrent dans un coin du hall et Annie répéta tout ce que son frère venait de lui dire.

« Lui et Mick peuvent quitter leur collège tout de suite après le petit déjeuner. Nous aussi. Ça va bien. Il dit que nous devons emporter le moins de choses possible et prendre nos sacs à dos. Il nous faudra nos affaires de toilette, des chandails, un imperméable et aussi des biscuits et du chocolat si nous pouvons nous en procurer. Te reste-t-il de l'argent?

— Pas beaucoup! De quoi acheter un peu de chocolat, mais de. toute façon, nous avons encore ces gâteaux que maman a envoyés la semaine dernière. Nous pouvons les emporter.

— Oui! et aussi l'es sucres d'orge de tante Jeanne. Mais nous ne devons pas être trop chargées. Nous aurons beaucoup à marcher; il ne faut pas être écrasées par le poids des sacs. Oh! j'allais oublier! François dit aussi de prendre des chaussettes de laine et de grosses chaussures.

— Il va nous faire pédaler comme des globe-trotters. Tant pis ! cela fera plaisir à Dag ! Crois- tu

qu'il y aura des lièvres et des lapins! Il ne s'amuse jamais autant qu'en cherchant à les attraper.

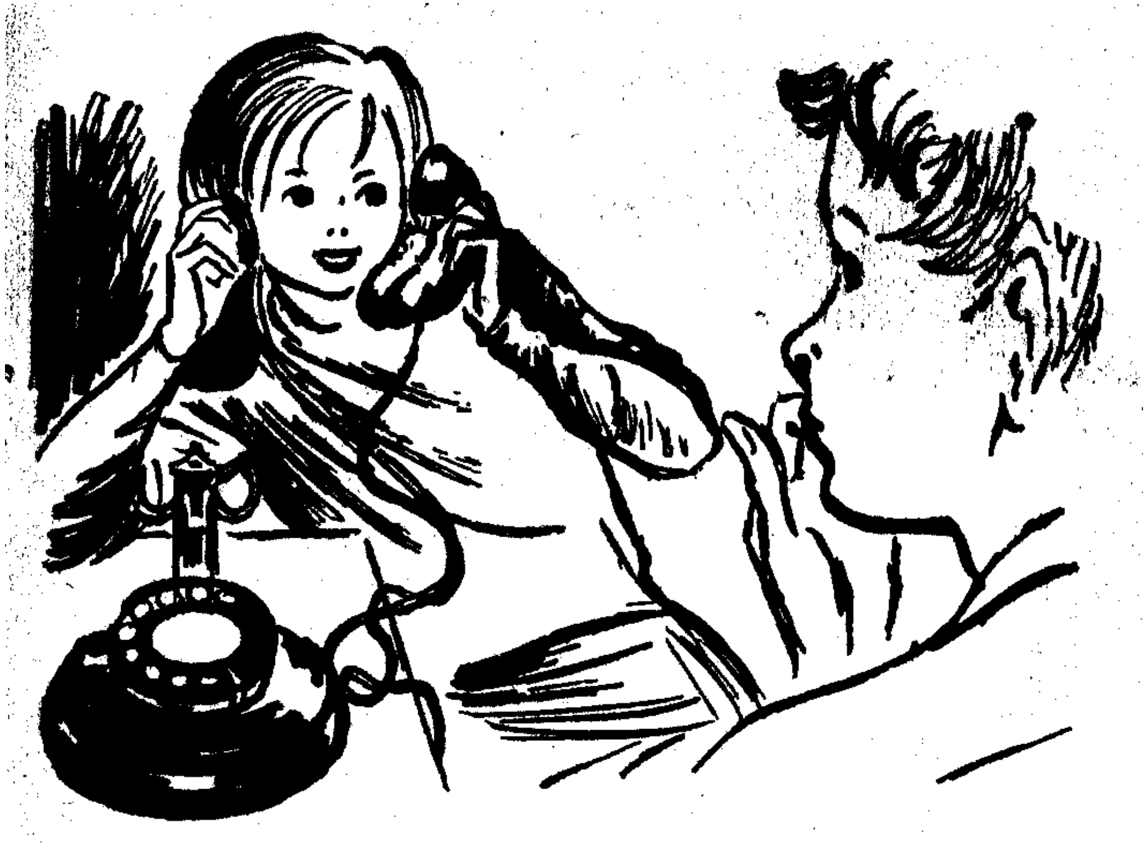
- Il s'amusera, va! Ne t'inquiète pas pour lui. Mais regarde, il est presque sept heures! Nous pourrions aller tout de suite avertir la directrice que nous avons changé notre programme de week-end. Ce serait mieux, ne crois-tu pas?

— Oui ! allons-y vite ! »

La directrice de la pension Clairbois se réjouit de la chance qu'avaient les deux fillettes. Ce congé du 11 Novembre, lorsqu'il s'étendait sur plusieurs jours, laissait parfois certaines pensionnaires bien désemparées. Claudine et Annie du moins savaient comment employer leur temps. La directrice semblait presque leur envier ces quatre jours de liberté et de vie au grand air.

« Je vous souhaite un beau soleil, leur dit-elle. Où irez-vous?

- A travers les landes, expliqua Annie. François a choisi, m'a-t-il dit, les régions les plus incultes et les plus abandonnées qu'il ait pu trouver dans un rayon de cinquante kilomètres. Il paraît que nous verrons des daims et des biches et même des poneys en liberté. Et nous marcherons pendant des heures et des heures sans voir autre chose que des bêtes sauvages!



— Et que trouverez-vous pour dormir, dans des régions aussi désertiques? demanda la directrice en souriant.

- Oh! François a tout prévu, répliqua Annie toujours très fière de mettre en valeur les talents d'organisateur de son aîné. Il a repéré des petites auberges et même des fermes. C'est là que nous coucherons.

- Puisque François a pensé à tout », fit la directrice, qui connaissait bien le jeune garçon, « je n'ai plus à me soucier de rien. Je vous

recommande seulement de ne vous laisser entraîner dans aucune aventure risquée. Je sais trop bien ce qui vous arrive habituellement quand vous êtes ensemble, tous les cinq..., car Dagobert est aussi de la partie, je pense?

— Bien sûr! s'écria Claude. Je ne le laisserais pas ici tout seul. Je préférerais ne pas partir! »

Les préparatifs pour ce grand départ absorbèrent désormais tous les instants de loisir des deux cousines. Les sacs furent faits, défaits et refaits plus de vingt fois. Il y eut de grandes discussions pour savoir s'il fallait prendre des livres, pour meubler les longues soirées, mais ceux-ci furent abandonnés au profit des lampes de poche, jugées si utiles qu'une partie de l'argent disponible fut employé à acheter des piles de recharge et des ampoules neuves. Les questions alimentaires soulevèrent d'innombrables problèmes. Claude, en particulier, s'entêtait à vouloir emporter des provisions pour son chien.

« II lui faut des biscuits, affirmait-elle, et aussi un os. Un gros os qu'il mâchera pendant nos repas et que je rangerai dans mon sac pour la prochaine occasion.

- En ce cas, concéda Annie, je mettrai nos gâteaux et notre chocolat dans mon sac. Dans le tien ils prendraient une affreuse odeur de viande

pourrie. Mais je ne vois pas pourquoi tu veux soumettre Dago à un régime particulier. Il peut manger tout ce que nous mangeons nous-mêmes. »

Claudine renonça à son projet. Elle était déjà allée chercher un os au chenil cl elle dut reconnaître qu'il était lourd et encombrant et qu'il sentait mauvais. Elle le rapporta donc où elle l'avait pris, sous l'œil réprobateur de Dagobert. Quelle explication donner à ces allées et venues d'un os? Il ne pouvait comprendre ni approuver.

Le fameux jeudi mit bien longtemps à arriver, mais enfin il fut là. Les deux cousines se réveillèrent très tôt. Avant le petit déjeuner, Claudine peigna et brossa longuement son chien, afin qu'il se montrât sous son plus beau jour devant François et Mick. Le chien comprit que le moment du départ était arrivé et son excitation surpassait presque celle de -sa maîtresse.

« Descends vite! cria celle-ci en rejoignant sa cousine. Je viens d'entendre sonner la cloche du petit déjeuner. Il serait idiot de partir à jeun.... Que sera le repas suivant? et à quelle heure le prendrons-nous? On n'en sait rien! C'est merveilleux! »

Elle dévala l'escalier, sans cesser de parler :

« Quelle joie de penser que pendant quatre

jours il n'y aura plus ni emplois du temps! ni cloches! ni horaires! Mais je ne me sentirai vraiment libre que lorsque nous serons hors des murs de cette pension! »

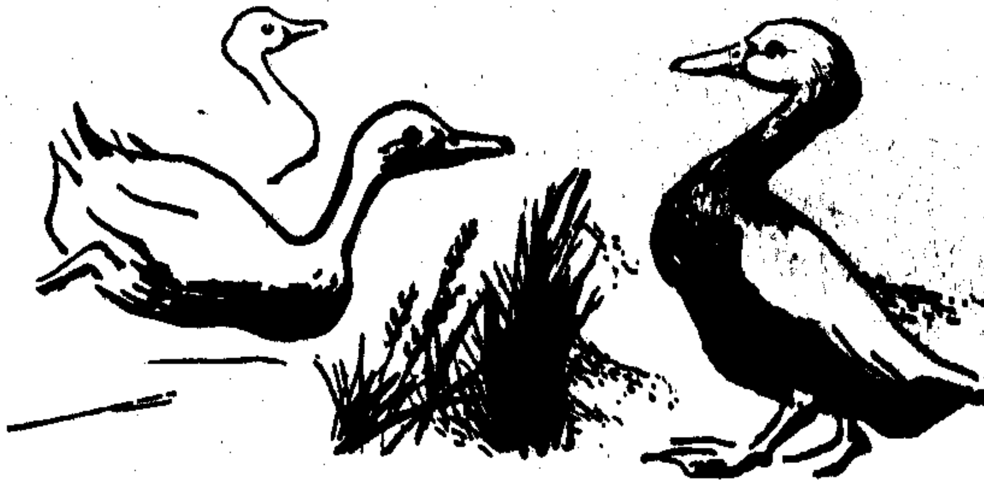
Malgré ses bonnes résolutions, elle fit peu d'honneur aux tartines qui s'empilaient sur la table. Annie mangea encore moins qu'elle. La joie du départ leur coupait l'appétit.

A peine la dernière bouchée avalée, elles enfilèrent leur veste et chargèrent leur sac à dos, saluèrent la directrice d'un joyeux adieu et s'en furent chercher Dagobert.

Il les attendait impatiemment et aboya à perdre haleine quand elles s'approchèrent. En un clin d'œil, il fut hors du chenil, bondissant comme un fou, libre!

« Au revoir, Annie! Au revoir, Claude! » leur cria une de leurs compagnes en les voyant s'éloigner. « Bonne balade! Mais ne venez pas nous raconter au retour qu'il vous est encore arrivé des aventures à faire dresser les cheveux sur la tête. Personne ne vous croira cette fois!

- Ouah! Ouah! Ouah! » répondit Dag, ce qui signifiait bien des choses en langage de chien.



CHAPITRE II

Le départ.

DE LEUR côté, François et Mick s'étaient mis en route à peu près à la même heure et leur enthousiasme à la pensée de ces quatre jours de vacances valait bien celui des filles et du chien. « Je n'ai jamais beaucoup aimé Philippe et Daniel, dit François tandis qu'ils s'éloignaient du lycée. Ce sont de terribles bûcheurs — du genre de ceux qui ne prennent jamais le temps de jouer. Mais cette fois je leur tire mon chapeau! Leur travail leur a rapporté des médailles, des bourses, je ne sais quoi encore, et il nous a valu ce long week-end.... Gloire leur soit rendue!

- Je parie, s'écria Mick, qu'ils passeront ces

vacances Inespérées enfermés dans un coin, le nez plongé dans leurs bouquins. Jamais ils ne sauront s'il a fait une belle journée comme aujourd'hui, ou une pluie diluvienne comme Mer. Pauvres diables!

— La simple perspective d'une, randonnée comme la nôtre les mettrait en fuite. Pour eux ce serait une véritable punition ! Te rappelles-tu combien Philippe était nul au rugby? Il ne savait jamais contre quel goal il jouait et shootait toujours du mauvais côté.

— C'est vrai. Mais il doit avoir un cerveau tellement vaste! riposta Mick, moqueur. Cela doit le consoler de ces vulgaires déboires! Mais pourquoi parlons-nous de Philippe et de Daniel? Je connais mille sujets de conversation plus intéressants; ne serait-ce que ce vieux Dago — ou même Claude et Annie. J'espère qu'elles se seront débrouillées pour ne pas rater le train. »

François avait scrupuleusement étudié sur une carte à grande échelle toutes les possibilités de communication et tous les détails de la contrée qu'il avait l'intention d'explorer. C'était une vaste étendue de lande déserte et de bois où les fermes s'éparpillaient, loin les unes des autres et où les villages, tous peu importants, semblaient se fuir.

« Nous nous tiendrons à l'écart des grandes routes, reprit-il. Nous ne prendrons que les petits chemins ou les sentiers. Je me demande ce que Dago dira si nous rencontrons des biches? Il n'en a certainement jamais vu.

— Il ne s'intéressera qu'aux lapins! Mais j'espère qu'il aura maigri depuis la rentrée.... Nous lui avons fait prendre trop de glaces et trop de chocolat pendant les dernières vacances, il était devenu gras comme une loche.

— Ce ne sera pas le cas pendant ce week-end! assura François. Les filles ont encore moins d'argent de poche que nous! Hep! viens vite! Voici le car! »

Ils gagnèrent en courant la station où venait de s'arrêter un grand car rouge. C'était celui qui devait les conduire loin de la ville, en direction des fameuses landes désertes.

Obligeamment, le véhicule attendit pour démarrer que les lycéens en Vacances soient montés.

« Ah! ah! fit le conducteur. Vous désertez l'école. Il va me falloir signaler le cas à la police.

— Très spirituel! » dit François avec un sourire forcé, car il avait déjà entendu cent fois cette plaisanterie, que le conducteur se croyait obligé de faire chaque fois qu'un écolier, portant

un sac à dos, grimpait dans son véhicule en direction de la campagne.

Arrivés au terminus, lui et son frère descendirent pour prendre un autre car. Par chance, ils eurent à peine à l'attendre : il était à l'heure, pour une fois.

C'était une machine antédiluvienne, bringuebalante et tressautante qui ne desservait que de minuscules localités et transportait avec bonhomie des voyageurs bavards et 'chargés d'encombrants paniers, pour les déposer dans les endroits les plus inattendus : croisement de sentes envahies d'herbes, ou campagne solitaire où l'on ne voyait se dresser aucune maison.

« Vous descendez à Landisiou? leur cria soudain le chauffeur. Vous y voilà!

— Merci! » firent les garçons et, heureux de mettre le pied sur cette terre inconnue, point de départ de leur excursion, ils abandonnèrent sans regret le véhicule qui les y avait conduits.

Sur la place de Landisiou, des oies et des canards caquetaient en barbotant dans une mare. François jeta un coup d'œil circulaire sur les lieux.

« Je ne vois pas les filles, dit-il. Elles doivent venir par la gare là-bas, et ont bien deux kilomètres à faire à pied. »

Claude et Annie n'étaient, en effet, pas encore arrivées et les garçons entrèrent dans une auberge pour se désaltérer en les attendant. Ils avaient à peine fini leur orangeade, qu'ils firent deux silhouettes gesticuler derrière les vitres et la porte s'ouvrit, livrant passage à Dago suivi des deux fillettes.

« François! Mick! cria la voix joyeuse d'Annie. Vous voilà! Nous étions bien certaines de vous trouver en train de manger ou de boire !

— Toujours aussi futée, ma petite sœur », s'écria François en la serrant dans ses bras. « Salut, Claude! Félicitations pour l'exactitude; mais tu as grossi, ma parole!

— Non! riposta Claude, indignée. Et Dago n'est pas plus gras que moi! Epargne-nous tes plaisanteries!

— François s'amuse à te faire enrager, comme toujours, affirma Mick en donnant une tape amicale à sa cousine. Tu n'as pas changé. Un peu grandi peut-être! Tu seras bientôt de ma taille! Bonjour, Dag! Bon chien! La truffe humide! Tout va bien! »

Dagobert semblait fou de joie de se retrouver au milieu de ses quatre amis réunis. Il sautait autour d'eux, aboyant et balançant sa longue

queue avec tant d'énergie qu'il fit tomber une chaise.

« Allons! s'écria la tenancière surgissant de sou arrière-boutique. Ce chien est fou, ma parole; mettez-le à la porte. »

Claude, sur la défensive, comme chaque fois que l'on s'attaquait à son chien, l'empoigna par le collier et se redressa, prête à riposter vertement, mais François, plus adroit, détourna l'intérêt.

« Voulez-vous boire quelque chose, les filles? demanda-t-il. Ce serait une bonne affaire et nous éviterait de trimbaler des bouteilles.

- Dans quel coin perdu nous emmènes-tu donc? riposta Claude. J'aimerais bien le savoir! Et, si tu m'offres un verre de limonade avec une réponse, tu me feras un double plaisir! Je meurs de soif! Assez, Dago! A te voir on croirait que tu n'as pas vu François et Mick depuis dix ans!

- Cela représente peut-être dix ans pour lui », murmura Annie de sa voix douce et, aussitôt, elle ajouta: « Dites donc, qu'est-ce que c'est que ça? Regardez! »

Elle montrait du doigt, derrière le comptoir, une pile de sandwiches, d'aspect on ne peut plus appétissant.

« Ce sont des sandwiches, mademoiselle, lui

répondit l'aubergiste, tout en débouchant la limonade. Je les ai préparés pour mon fils. Il viendra les chercher bientôt!

Est-ce que vous pourriez nous eu préparer de semblables? demanda François. Cela nous permettrait de déjeuner .sans avoir à chercher de restaurant. Ils ont l'air fameux!

- Rien de plus facile. A quoi les désirez-vous? Fromage? œufs? jambon? veau froid?

- Eh bien!... nous aimerions de tout.

— Parfait! combien en voulez-vous? J'en ai préparé six pour mon fils... c'est-à-dire douze tranches de pain.



- Nous en prendrions bien huit chacun, c'est-à-dire soixante-quatre tranches en tout ! »

La femme dévisagea le petit groupe d'un air tellement ahuri que François crut bon d'expliquer qu'il leur fallait des provisions pour toute la journée.

« Ah! bien! » fit-elle en se retirant, niais son regard se posa longuement sur Annie, la plus jeune et la plus fluette, comme si elle cherchait à comprendre comment le corps d'une si petite fille pourrait contenir, sans éclater, huit de ses énormes sandwiches.

« Ça va lui faire du travail, dit François quand la femme fut sortie.

- Espérons qu'elle a une machine à couper le pain, sinon nous serons encore ici à midi », riposta Mick, ironique.

Il ne sut jamais comment s'y prit l'aubergiste pour débiter le pain et préparer les sandwiches, mais le fait est qu'elle revint dans un laps de temps étonnamment court.

Ses bras étaient chargés de quatre paquets bien ficelés et, sur chacun d'eux, un mot écrit au crayon indiquait ce qu'il contenait.

« On voit que vous avez l'habitude de préparer les sandwiches! » fit François, estimant que cette attention et cette rapidité méritaient

quelque compliment. « En faites-vous tous les jours pour votre Mis?

— Oui. Ils ne sont pas nourris à la prison... », dit la femme.

L'air surpris des enfants attira son attention et elle rectifia en souriant :

« Oh! ne croyez pas que mon fils soit prisonnier. C'est le plus brave garçon de la terre! Il est gardien. Voilà tout. Un dur métier, el qui ne me plaît pas. J'ai toujours peur pour lui de ceux qu'il garde — des bandits et des voleurs — sales gens et triste métier! Mais la terre n'est pas riche par ici, et quand on ne veut pas quitter le coin où on est né..., on prend ce qu'on trouve.

— Je comprends, fit François. J'ai vu qu'il y avait une importante prison dans la région.... Elle est marquée sur la carte, mais nous n'irons pas de ce côté....

— Non! n'emmenez-pas les petites filles par là, on ne sait jamais....

— Combien vous dois-je? » demanda François.

Le prix que la femme lui indiqua était si ridiculement bas que François prit sur lui d'arrondir la somme. Elle refusa de l'accepter et finalement céda en disant :

« En ce cas, j'ai autre chose pour vous. »

Elle revînt portant un cinquième paquet.

« II n'y a rien d'écrit sur celui-là, dit François, que contient-il?

— C'est une galette que je viens de faire. J'en ai coupé quatre parts, juste pour que vous y goûtiez.

— Mais le paquet est énorme! On dirait que vous avez taillé ces parts pour des ogres!

— J'ai cru comprendre que vous aviez bon appétit, fit la femme en souriant. Vous ne me ferez pas croire qu'un morceau de gâteau vous fait peur. »

Après un échange de multiples remerciements et de bons souhaits proférés de grand cœur de part et d'autre, les enfants quittèrent l'auberge et prirent la grand-route qui, cent mètres plus loin, s'enfonçait déjà dans la campagne, sauvage et déserte.

« Et maintenant, en avant! dit François. C'est ici que commence notre grande randonnée! »



CHAPITRE III

A travers landes.

UN CHAUD soleil dorait les arbres revêtus des éclatantes couleurs de l'automne. Quelques feuilles flottaient dans le vent, mais aucune forte gelée n'avait encore dégarni le paysage.

Dagobert bondissait en tête, les quatre enfants le suivaient gaiement sur la route, l'école déjà leur semblait bien loin.

« Quelle journée splendide! s'écria Claude. J'ai trop chaud avec mon pull.

— Enlève-le et mets-le sur tes épaules, dit François. C'est ce que je vais faire aussi! »

Chacun des enfants portait son imperméable

roulé sur son sac à dos. Les chandails furent posés dessus. et, en ce début de promenade, personne ne songea à se plaindre du poids de sa charge.

François parla du pays dans lequel il comptait entraîner ses amis : région vallonnée et sauvage, dont les localités portaient des noms curieux : Val de Roc perdu, Bois des Ronciers, Colline aux Lapins....

« Colline aux Lapins ! Voilà un pays qui plaira à Dago! » s'écria Claude, tandis que l'intéressé pointait ses oreilles.

« C'est là que nous nous dirigeons d'abord, plus tard nous trouverons le Val des Lièvres. — Ouah! » fit Dagobert joyeusement. Il se sentait parfaitement heureux. Ses quatre amis étaient avec lui, de leurs sacs émanaient d'exquises odeurs de sandwiches et la lande s'étendait au loin, grouillante de lapins. Qu'aurait-il pu demander de plus?

Il faisait délicieusement bon à marcher dans le soleil. Les enfants abandonnèrent la route et prirent un petit sentier encaissé. Les haies qui le bordaient devinrent bientôt si hautes qu'il leur était impossible de rien voir au-delà.

« Un joli chemin creux! s'écria Mick. Il me semble que je marche dans un tunnel. Et comme

il est étroit! Je n'aimerais pas conduire une voiture par ici. Si j'en rencontrais une autre, il me faudrait reculer pendant des kilomètres.

— Il n'y a pas grand risque d'en rencontrer! dit François. Peut-être, en été, y a-t-il quelques touristes, mais en cette saison! Tiens, nous prenons ce sentier à droite. S'il faut en croire la carte, c'est lui qui nous conduira à. la Colline aux Lapins. »

Ils escaladèrent un échalier, longèrent des champs et s'engagèrent dans un sentier en pente. Tout à coup Dago parut devenir fou. Non seulement il sentait les lapins, mais aussi il en voyait de toutes parts, gambadant en tous sens.

« Tu n'as pas souvent rencontré autant de lapins en plein jour, lui dit Claude en riant. Regarde! il y en a des masses, des gros et des petits! Quelle cavalcade! »

Quand ils eurent atteint le sommet de la colline, ils s'assirent pour souffler. Mais il était impossible d'obtenir que Dagobert en fît autant. La vue et l'odeur du gibier le rendaient fou furieux. Il s'échappa des mains de Claude et bondit sur la pente mettant en fuite des douzaines de lapins à chaque pas.

« Dago! » cria Claude. Mais pour cette fois Dago ne répondit pas. Il courait de-ci, de-là,

aboyant de plus en plus fort, tandis que les bestioles, l'une après l'autre, disparaissaient dans leur terrier à son approche.

« Inutile de l'appeler, dit Mick. Il n'en attrapera pas un seul! Ils sont plus malins que lui! Ne croirait-on pas que ce chien leur sert de prétexte à un grand jeu? »

Cela en avait bien l'air, en effet. A peine Dagobert avait-il fait disparaître deux ou trois lapins dans leur trou, que quatre ou cinq paires d'oreilles pointaient hors d'autres terriers derrière lui. Les enfants riaient, comme au guignol.

« Où avez-vous l'intention de déjeuner? demanda Annie. Nous devrions nous remettre en route. Si nous restons ici, je ne résisterai pas à la tentation de mordre dans un sandwich. Et il est encore trop tôt. Je voudrais bien ne pas avoir toujours aussi faim dès que je me trouve au grand air!

— Non, non, se récria François. Nous ne déjeunons pas ici. J'ai fixé notre itinéraire pour chacune de ces quatre journées. Il ne s'agit pas de flâner si nous voulons exécuter le programme : boucler le tour des landes et être de retour lundi matin à notre point de départ.

— Où coucherons-nous? demanda Claude. Dans des fermes, j'espère?

— Ce soir certainement, mais demain nous devons trouver une auberge. Tout est prévu, ne te tracasse pas!»

Ils redescendirent l'autre venant de la colline qui était tout aussi grouillant de lapins. Dagobert continuait à les pourchasser avec une telle frénésie qu'il en soufflait comme une locomotive.

« C'est assez, Dago, lui dit Claude, Sois raisonnable! »

Mais comment un chien peut-il être raisonnable parmi tant de gibier? Les enfants durent l'abandonner à ses courses folles, freinées par de brusques arrêts à toutes les entrées de terrier où disparaissaient les proies convoitées.

Ce fut alors que se produisit l'incident qui faillit amener la perte de Dagobert et qui, en fin de compte, transforma ce paisible week-end en une expédition hasardeuse.

Le responsable de tout ceci fut un jeune lapin, pas plus gros que le poing. Il s'enfila dans un très large terrier où Dago trouva, tout d'abord, moyen de le suivre. Puis, le passage se rétrécit et Dago eut beau s'agiter, foncer, gratter la terre, il lui fut impossible d'avancer. Alors il voulut reculer, mais la chose ne lui était pas davantage possible. Il était pris, comme dans un piège.

Les enfants, voyant que le chien ne les suivait

plus, revinrent sur leurs pas en l'appelant. Par chance, ils aperçurent très vite un terrier suspect, d'où s'échappaient à la fois des jets de sable, des cailloux et de sourds grondements de colère.

« II est là! s'écria Claude. Quel idiot! Dag! Ici, Dag!»

Le pauvre Dago aurait donné cher pour obéir à cet ordre, et rejoindre sa maîtresse, mais il est des cas où la bonne volonté ne suffit pas. Engagé à présent sous une grosse racine qui lui écrasait le dos, Dago était incapable de se dégager.

Les enfants mirent plus de vingt minutes à le libérer. Encore fallut-il qu'Annie s'enfilât elle-même dans le trou à la suite du chien. Et elle seule était assez mince pour réaliser pareil exploit. Elle attrapa Dago par ses pattes postérieures et tira, mais un cri de souffrance interrompit son effort.

« Oh! Annie! Arrête! ordonna Claude. Tu lui fais mal! Arrête, lâche-le!

- Je ne peux pas! cria Annie du fond de son trou. Si je le lâche il va s'enfoncer plus profondément. Tirez-moi hors d'ici et Dago suivra, puisque je le tiens par les pattes. »

La pauvre Annie fut tirée par les pieds pendant qu'elle-même tirait les pattes du chien qui,



Annie s'enfila dans le trou

tout en gémissant, suivi! le mouvement de retraite. Dès qu'il fui libéré, il vint se frotter aux jambes de Glande en grognant plaintivement.

« II s'est blessé, dit celle-ci inquiète. J'en suis sûre. Je vois bien qu'il souffre. .. »

Elle passa ses doigts dans son épais pelade, le palpant doucement, examinant une à une ses pattes. Elle ne vit rien et pourtant le chien ne cessait de gémir.

« Laisse-le, lui dit enfin François, on ne voit rien et ce qui me paraît surtout être blessé en lui, c'est son amour-propre! Il est mortifié de la façon dont Annie a dû le sortir de son trou. »

Mais Claude refusa cette explication. Aucun doute n'existait pour elle : Dago s'était bel et bien blessé. Puisqu'elle n'y voyait rien, il fallait consulter un vétérinaire.

« Ne sois pas stupide, Claude, lui dit François. Les vétérinaires ne poussent pas sur les arbres. Nous n'en trouverons pas ici. Continuons notre balade; tu verras que Dago nous suivra fort bien et oubliera de gémir. »

Ils reprirent leur route. Claude, assez morne, suivie par un chien qui avait perdu tout entrain et, parfois, laissait échapper un petit cri plaintif.

La promenade, beaucoup moins gaie qu'au début de la matinée, se poursuivit néanmoins pendant près d'une heure, *dans* un paysage superbe et sauvage.

« Nous pourrions nous arrêter ici pour déjeuner, proposa soudain François. L'endroit s'appelle Bellevue, et ce nom m'a toujours paru propice pour un repas en plein air. J'aime manger dans un beau décor et il faut reconnaître qu'on a, d'ici, une vue merveilleuse! »

C'était vrai. Au sortir d'un bois assez touffu, le terrain s'affaissait brusquement, découvrant une immense étendue de lande ponctuée de fougères rouges et de bruyères mauves.

« C'est merveilleux! s'écria Annie admirative en s'asseyant sur *une* grosse touffe d'herbe. Et il fait aussi chaud qu'en été. Si ce temps dure pendant tout le week-end, nous rentrerons noirs comme des moricauds!

— Ce que je trouve merveilleux surtout, riposta Mick, c'est de pouvoir enfin goûter à ces sandwiches. Et comme ces sièges sont moelleux ! J'ai bien envie d'emporter une de ces touffes d'herbe pour la mettre au lycée, sur mon banc, qui est si dur! »

François sortit les quatre paquets de sandwiches et Annie les distribua.

« Par lesquels voulez-vous commencer? demanda-t-elle.

— Ma foi, fit Mick, j'ai bien envie d'en prendre un de chaque espèce, de les poser tous, les quatre les uns par-dessus les autres et de manger en même temps fromage* jambon, veau et œuf si »

Annie se mit à rire.

« Le trou qui te sert de bouche, bien que célèbre par ses dimensions, n'est pas assez grand pour cela! »

Pourtant Mick s'y prit de telle façon qu'il y parvint presque.

« Je me gave comme un porc, dit-il, quand il fut parvenu à avaler sa première bouchée, et, tout compte fait, je reconnais qu'il est plus rationnel de manger les sandwiches un par un. Eh! Dago! Un morceau? »

Dago accepta. Il était très calme, mais ce calme même était une cause de souci pour sa jeune maîtresse. Pourtant le chien dévorait de bon appétit, et personne, sauf Claude, ne s'inquiéta plus de lui.

« Dago est le plus malin de nous cinq, fit remarquer Mick. Chacun se prive pour lui donner un peu de sa part, et il mange plus qu'aucun de nous. Dites donc, ne trouvez-vous pas ces sandwiches vraiment remarquables? Avez-vous

goûté au jambon? Il doit provenir d'un super-cochon! »

Le déjeuner se prolongea longtemps. Quelle joie c'était de se prélasser au soleil sur cette belle herbe encore bien verte, d'admirer cet immense panorama de landes, et d'apaiser sa faim avec d'aussi bons sandwiches! Tous se sentaient pleinement heureux. Tous, excepté Claude. Qu'avait donc Dago? S'il était véritablement blessé, tout le week-end en serait gâché!





CHAPITRE IV

Claude est inquiète.

QUAND ils eurent fini de déjeuner, il restait encore trois sandwiches de chaque espèce et la moitié de la galette. Dagobert aurait peut-être été capable d'engloutir le tout, mais François s'y opposa.

« Tu en as eu assez! lui dit-il. Et cette galette est si bonne qu'il serait dommage de la donner à un chien.

— Ouah! » fit Dagobert, approuvant de la queue. Mais ses yeux ne quittaient pas le gâteau et il soupira quand il vit Annie le remballer.

« Puisque nous n'avons pas pu tout finir, dit François, le mieux serait que chacun de nous

Mette dans son sac sa part de gâteau et de sandwich. Il la mangera quand il voudra. Nous aurons autre chose pour le dîner.

— Il me semble que je ne pourrai plus rien avaler avant demain, affirma Annie. Mais il est curieux comme on craint d'avoir faim quand on n'est pas certain de trouver à manger pour le repas suivant.

— Tu trouveras tout ce dont tu auras besoin! Sois sans inquiétude, lui dit François, et si nous avons des restes, tant pis ! Dago est là qui ne les laissera pas se perdre! Etes-vous prêts, tous? En route. Nous mettons le cap sur Langonnec, un petit village où nous pourrons nous arrêter pour boire une bonne limonade. De là nous nous dirigerons immédiatement sur l'Etang-Bleu, afin d'y être avant la nuit. Et il fera nuit dès cinq heures, ne l'oubliez pas.

— Qu'est-ce que c'est que l'Etang-Bleu?

— Le nom de la ferme où nous passerons la nuit. Joli nom, n'est-ce pas?

— Tu es sûr qu'ils auront de la place pour nous?

— Sûr. Ils ont logé trois de mes camarades, cet été, dans une grange; et ils ont même une chambre où pourront s'installer les filles.

— J'aimerais mieux la grange, dit Claude.

Pourquoi veux-tu nous faire coucher dans une chambre?

— Parce qu'il peut faire froid et que vous n'avez pas de couvertures.

— C'est stupide d'être une fille! se récria Claudine pour la dix millionième fois de sa vie. Il faut toujours faire attention à des tas de choses, alors que les garçons font ce qu'ils veulent. Je coucherai dans le foin, François, ou dans la paille, mais pas dans un lit.

__Tu sais bien que si tu refuses d'obéir au chef — et le chef ici c'est moi — tu ne viendras plus jamais avec nous. »

Bien que mortifiée. Claude ne put s'empêcher de rire en regardant son cousin.

« Oh! François, s'écria-t-elle. Comme tu deviens autoritaire en vieillissant. Pour un peu, tu me ferais peu!

— Ce n'est pas vrai! Tu n'as peur de personne! riposta Mick. Tu es plus brave que le plus brave garçon du monde. Ah! ah! cela te fait rougir — comme une fille! Laisse-moi me réchauffer les doigts sur tes joues! »

Et Mick avança ses mains, paumes ouvertes, vers le front de Claudine, comme si celui-ci avait réellement été une source de chaleur. La fillette ne savait plus si elle devait rire ou se

fâcher. Elle repoussa les mains de Mick et se leva avec une brusquerie toute garçonnière, qu'accentuait encore son équipement et sa coiffure.

Les autres se levèrent et s'étirèrent. Puis ils chargèrent leurs sacs et prirent le chemin indiqué par François, abandonnant à regret leur salle à manger de Bellevue et son admirable décor. Dagobert les suivit, mais son pas était lent et mal assuré. Claude, les sourcils froncés, ne le quittait pas des yeux.

« Qu'a donc Dago? demanda-t-elle. Regarde-le. Lui qui aime tant gambader, il ne fait pas un pas plus vite que l'autre. »

Ils s'arrêtèrent pour observer le chien qui, aussitôt, s'en revint vers eux. Il boitait légèrement de la patte arrière gauche. Claude s'agenouilla et palpa le membre blessé.

« II doit s'être tordu ou foulé la patte, dans ce terrier, dit-elle. Qu'as-tu donc, mon pauvre Dag? »

Délicatement, la fillette écartait les poils, cherchant une plaie qui expliquerait les plaintes de la bête.

« Sa peau est tuméfiée ici, fit-elle enfin, tandis que les autres se penchaient pour voir. Quelque chose a dû lui heurter le dos dans ce trou et



Annie en le tirant au-dehors lui a démis la patte. Je t'avais bien dit de ne pas tirer si fort, Annie !

— Comment aurais-je pu le dégager autrement? » demanda Annie, froissée du reproche, mais consciente de sa culpabilité.

« Je ne crois pas que ce soit grand-chose, déclara François après un examen attentif, un muscle froissé peut-être! Une bonne nuit, et il n'y paraîtra plus !

— Il faut en être sûr! décréta Claude. Tu as dit que nous arriverions bientôt dans un village, François?

— Oui, à Langonnec. Nous pourrons demander

s'il y a un vétérinaire. II te dira ce que Dago a au juste, mais cela m'étonnerait que ce soit grave!

— Allons-y tout de suite, décida Claude. Pour une fois, je regrette bien que Dago soit un aussi gros chien. Il est beaucoup trop lourd pour que je puisse le porter.

— Il n'est pas question de le porter, dit Mick. S'il ne peut marcher sur quatre pattes, il marchera sur trois. N'est-ce pas, Dag?

— Ouah! » fit le chien d'une voix lamentable. Tous ces embarras que l'on faisait autour de lui n'étaient pas pour lui déplaire. Sa maîtresse, qui était bien la dernière à s'en douter, lui caressa le crâne, entre les deux oreilles, et crut utile de lui prodiguer toutes sortes d'encouragements pour le décider à se remettre en route.

Il la suivit la queue basse. Il était visible que poser sa patte sur le sol le faisait souffrir de plus en plus. Il boitait bas à présent et bientôt renonça à utiliser le membre blessé.

« Pauvre bête! fit Claude. Si tu n'es pas guéri demain, je serai obligée de renoncer à cette balade. »

La petite troupe, qui entra à Langonnec, avait assez piteuse mine. Une vieille auberge dénommée *Les Trois Bergers* était la première maison

que l'on rencontrait en arrivant. François s'y dirigea aussitôt: Une femme était là, balayant le pas de la porte. Il lui demanda s'il y avait un vétérinaire dans les environ.

« Non, répondit-elle. Pas avant Plouben, à 4fat kilomètres d'ici. »

Le cœur de Claude se serra. Jamais Dagobert ne serait capable de faire dix kilomètres.

« Y a-t-il un car? demanda-t-elle.

— Pas pour Plouben, répondit la femme. Mais si vous voulez faire examiner votre chien, allez au haras de M. Gaston. C'est un excellent homme qui s'y connaît très bien en chevaux et en chiens. Il vous dira ce qu'il faut faire.

— Oh! merci, s'écria Claude dans un grand élan de reconnaissance. Est-ce loin?

— A dix minutes à peine. Suivez cette côte; quand vous serez en haut, vous tournerez à droite et vous verrez presque tout de suite une grande maison. C'est là, vous ne pouvez pas vous tromper, il y a des écuries tout autour. Demandez M. Gaston, il est très complaisant et ne refusera pas de vous recevoir. »

Les quatre tinrent un petit conseil.

« II faut aller chez ce M. Gaston, dit François, mais il me semble que Mick et Annie devraient partir en éclaireurs à la ferme ou nous comptons

passer la nuit. Ils expliqueront à ces gens ce que nous attendons d'eux et feront tout préparer avant la nuit. Nous les dérangerons moins qu'en arrivant tous ensemble à l'heure du dîner.

— Tu ne viens pas avec nous? demanda Annie.

— Non! J'accompagne Claude et Dago.

— Comme tu voudras! dit Mick. Je pars avec Annie. Mais il fera nuit bientôt et vous aurez à faire le trajet dans l'obscurité. As-tu une lampe électrique, François?

— J'ai ma grosse lampe torche. J'ai bien repéré le chemin et le trouverai même en pleine nuit. D'ailleurs ce n'est pas loin! deux kilomètres à peine! »

Claude, heureuse de voir que François l'accompagnait et pressée de connaître l'avis de M. Gaston, bouscula les adieux.

« A bientôt! » cria-t-elle en entraînant François.

Dago la suivit sur trois pattes, l'air malheureux. Annie et Mick, restés sur la route à les regarder s'éloigner, en souffraient pour lui.

« J'espère que ce ne sera rien, dit Mick. C'est une bonne bête et ce serait dommage qu'il reste estropié! »

Ils revinrent sur leurs pas et quittèrent le petit village de Langonnec.

« En avant pour l'Etang –Bleu ! » s'écria Mick avec tout l'entrain dont il était capable. « Tâchons d'y arriver au plus vite ! Les explications de François ne m'ont pas paru très claires. Les as-tu comprises, toi?

— Pas du tout!

— Alors nous demanderons noire chemin à la prochaine personne que nous rencontrerons! »

C'était facile à dire. Malheureusement, les passants étaient rares et ils n'en rencontrèrent aucun, si ce n'est un homme conduisant une petite carriole. Mick l'interpella et il arrêta brusquement son cheval.

« Sommes-nous bien sur la route qui conduit à la ferme de l'Etang-Bleu?

- Euh! répondit l'homme en inclinant la tête.

— Faut-il aller tout droit ou prendre les chemins de traverse?

— Euh! » grogna -l'homme avec la même inclination de tête.

« Que veut-il dire avec ses euh? » se demanda Mick et, élevant la voix, comme s'il parlait à un sourd : « C'est bien par ici? » répéta-t-il en indiquant la route de son doigt tendu.

« Euh ! » fit encore l'homme qui, du bout de son fouet, indiqua la même direction que l'enfant, puis l'inclina ensuite vers la droite.

«, Oh! je comprends! il faut tourner à droite. Où?

__ Euh! » fut la dernière réponse de l'homme

qui, cette fois, fit démarrer son cheval si rapidement que la roue de la carriole frôla le pied de

Mick.

« Eh bien, pour trouver l'Etang-Bleu avec tous ces euh, nous n'en avons pas ^ fini! Viens, Annie! en route!»





CHAPITRE V

Annie et Mick.

LA NUIT tomba très brusquement. Le soleil à peine couché, de gros nuages noirs montèrent dans le ciel.

« II va pleuvoir, dit Mick. Quel dommage! je pensais que nous aurions une si belle soirée!

— Dépêchons-nous, riposta Annie, je n'ai aucune envie d'être obligée de me réfugier sous les arbustes de la haie, avec des gouttes d'eau froide me tombant dans le cou et une mare autour de chaque pied. »

Ils accélérèrent le pas. Un chemin s'amorçait sur leur droite, sans doute celui que l'homme à la carriole leur avait indiqué. C'était un chemin

creux assez semblable à ceux qu'ils avaient suivis le matin même. Mais, dans l'ombre, il avait plutôt l'air sinistre.

« J'espère que c'est celui-là qu'il faut prendre, dit Mick en l'enfilant, mais dès que nous rencontrerons quelqu'un, nous nous renseignerons.

— Si nous rencontrons quelqu'un », riposta Annie, impressionnée par le silence de ce lieu désert.

Ils avancèrent. Le 'chemin descendait en serpentant et les conduisit dans un creux humide où la boue s'amoncelait.

« II y a sûrement un ruisseau qui traverse ce chemin, fit Annie pataugeant dans des flaques gluantes. L'eau entre dans mes souliers. N'allons pas plus loin, Mick, ce n'est pas un chemin; le terrain est de plus en plus bourbeux, j'en ai jusqu’'aux chevilles. *»,*

Mick scruta l'ombre environnante. Il lui sembla voir un échalier devant la haie, et il demanda à Annie de prendre sa lampe dans la poche extérieure de son sac. Quand il l'eut allumée, les ténèbres se firent encore plus denses autour du faible rayon lumineux, mais dans son faisceau apparut une sorte d'échelle faite des branches entrecroisées, permettant d'escalader la haie.

« C'est bien un échalier, dit Mick. Il doit conduire à un raccourci ver» la ferme. Essayons. De toute façon, cela nous mènera quelque part. »

Ils franchirent la haie, Mick tirant Annie. Devant eux une petite sente se perdait à travers un grand champ labouré.

« C'est un raccourci, fit Mick. D'ici peu, nous verrons certainement les lumières de la ferme.

— A moins que nous ne tombions dans l'Etang-Bleu », ajouta Annie, que ses pieds mouillés rendaient pessimiste.

Elle sentit les premières gouttes de pluie s'écraser sur son visage et se demanda s'il allait lui falloir dérouler son capuchon et l'enfiler. La ferme était-elle vraiment aussi proche que le croyait son frère? D'après les indications de François, elle ne devait, en effet, pas être loin....

Quand ils eurent traversé le champ, la pluie tombait beaucoup plus fort. Annie se décida à mettre son imperméable. Elle s'arrêta sous un arbre et Mick l'aida à le détacher de son sac et à le revêtir, puis il endossa le sien.

Une nouvelle haie franchie les conduisit dans un autre champ au bout duquel ils se trouvèrent face à une barrière soigneusement fermée. Ils l'escaladèrent et, à leur grande surprise, se

virent dans un enclos inculte où ne poussaient que des bruyères.... On n'apercevait pas le moindre sentier, pas la moindre lumière et la nuit, sombre et pluvieuse, se faisait de plus en plus hostile.

Mick balança sa lampe de poche dans toutes les directions.

« Ça va de mal en pis, dit-il. A-t-on idée de dresser des barrières autour d'un champ de bruyères? Je ne sais plus où aller. Je ne vois aucune trace d'habitation par ici, et pourtant je n'ai pas la moindre envie de revenir sur mes pas jusqu'à ce chemin plein de boue.

— Oh! non, fit Annie avec un frisson. N'y retournons pas! Cherchons plus loin : il doit bien y avoir quelque chose derrière cette clôture. »

Perplexes, ils hésitaient sur le parti à prendre, tendant l'oreille à la recherche du moindre son qui pût les guider. Mais le silence profond n'était troublé que par l'incessant crépitement de la pluie. Et c'est alors que s'éleva un bruit nouveau, si inattendu que tous deux sursautèrent.

Qui aurait pu penser que dans cette campagne déserte envahie par la nuit, des cloches allaient, soudain, se mettre à sonner? Annie se cramponna au bras de Mick.

« Qu'est-ce que c'est? Pourquoi carillonne-t-on à cette heure-ci? et d'où? » murmura-t-elle à voix basse,

Mick n'en avait pas la moindre idée. Il était aussi surpris que sa sœur. Les cloches semblaient lointaines, mais de brusques rafales de vent les faisaient paraître soudain très proches.

« Oh! je voudrais qu'elles s'arrêtent, dit Annie. Elles ont un son lugubre, ne trouves-tu pas? Elles me font peur....

— Je me demande ce qu'elles peuvent signifier. Elles ne sonnent pas comme des[1] cloches d'église. Et ce n'est ni l'Angélus ni un carillon de fête. On dirait plutôt un signal d'alarme. Mais de quoi? Le feu? S'il y avait le feu quelque part, on le verrait. Une guerre? Il y a longtemps qu'on ne sonne plus le glas pour appeler les gens aux armes.

— Elles ont un son étrange, dit Annie d'une voix angoissée, à la fois proche et lointain.... Es-tu certain que ce soient de vraies cloches que quelqu'un vient vraiment de mettre en branle? On dirait quelque chose comme l'écho d'un bruit disparu.... Ne crois-tu pas que ce que nous entendons en ce moment ce sont des cloches qui sonnèrent autrefois....

— Ne dis pas de bêtises! Il n'y a pas de

cloches fantômes !» répliqua Mick d'une voix qu'il s'efforçait de rendre joyeuse. Mais, à dire vrai, il ressentait la même angoisse que sa sœur. Ces cloches avaient vraiment une résonance bizarre....

Tout à coup, aussi brusquement qu'il avait commencé, l'insolite tintement s'arrêta et un silence oppressant lui succéda. Les enfants attendirent quelques minutes, craignant de l'entendre s'élever à nouveau, mais le silence était revenu pour de bon, ponctué par le seul bruit de la pluie.

« C'est fini ! Enfin ! s'écria Annie avec un soupir de soulagement. Je voudrais bien savoir ce qu'elles annonçaient! Trouvons vite cette ferme et allons nous mettre à l'abri, Mick. Je ne veux plus entendre sonner ces cloches dans le noir, sous cette pluie!

— Viens! s'écria Mick. Longeons cette haie. Elle nous conduira bien quelque part! et nous né serons plus obligés d'errer à travers la lande. »

II prit Annie par la main et l'entraîna nerveusement à sa suite. Leurs efforts furent récompensés. Peu après, ils sentirent leurs pieds se poser sur un sol dur et lisse : c'était un chemin, un vrai chemin qu'ils suivirent quelque temps

le cœur battant d'espoir. Ils ne furent pas déçus, sur leur droite, tout à coup, une lumière brilla : une maison, enfin !

« La voilà, la ferme! s'écria Mick soulagé. Viens vite, Annie! nous sommes presque arrivés. »

Une grille aux barreaux tordus s'ouvrit en grinçant à leur première poussée. Au-delà, s'étendait une large flaque d'eau qu'Annie ne vit pas dans l'obscurité. Elle y posa les deux pieds à la fois et s'éclaboussa jusqu'aux genoux.

« Oh! s'écria-t-elle, me voilà complètement



trempée à présent. Est-ce dans l'Etang-Bleu que j'ai marché?

— Certainement pas », riposta Mick, éclairant du faisceau de sa lampe l'énorme flaque, simple dépression de terrain où les pluies d'automne s'accumulaient.

Les deux enfants contournèrent l'obstacle, puis une sente mal tracée les conduisit à une petite porte basse auprès de laquelle une fenêtre laissait filtrer la lumière qui les avait guidés. Arrivés devant la porte, ils ne purent s'empêcher de regarder par la fenêtre aux volets ouverts. Ils virent une lampe posée sur une table, et, assise dans son rayon, une vieille femme qui semblait repriser, la tête penchée sur son ouvrage.

Mick chercha une sonnette ou un heurtoir. Il n'y en avait pas. Alors il frappa du doigt contre le battant. Rien ne répondit. Par la fenêtre, il regarda la femme : elle n'avait pas bougé.

« Elle est peut-être sourde », pensa-t-il, et il cogna de nouveau, très fort cette fois. Mais il n'obtint pas plus de réponse.

« Nous n'entrerons jamais de cette façon », reprit Mick impatient. Il tourna la poignée de la porte, qui s'ouvrit sans effort. La femme ne releva même pas la tête.

« Entrons, et nous nous présenterons », souffla

Annie, tout aussi pressée que son frère de se mettre enfin à l'abri.

Dans la toute petite entrée où ils se trouvèrent, une porte entrebâillée, sur la droite, laissait passer un filet de lumière. Mick poussa résolument la porte et entra, suivi par sa sœur. La femme, les yeux rivés à son ouvrage, n'interrompit pas son travail. Son aiguille brillante traversait le tissu avec une surprenante rapidité. C'était la seule chose qui semblât vivante dans la pièce.

Les enfants s'avancèrent sans que la vieille femme les remarquât, mais, quand ils furent tout près d'elle, elle eut un sursaut de crainte et se leva si brusquement que sa chaise tomba à la renverse avec un bruit terrible.

« Excusez-moi, dit Mick, très gêné d'avoir causé pareille émotion à la pauvre femme. Nous avons frappé, mais vous n'avez pas entendu. »

Elle le regardait fixement, la main crispée sur la poitrine.

« Oh! vous m'avez fait peur! s'écria-t-elle. D'où venez-vous? Que faites-vous dehors par un temps pareil? »

Mick ramassa la chaise et la vieille s'y rassit, encore toute tremblante.

« Nous cherchions cette ferme, dit-il. C'est

bien celle de l'Etang-Bleu, n'est-ce pas? Nous aimerions y passer la nuit avec deux de nos amis. »

La femme montra ses oreilles et secoua la tête.

« Je suis sourde, dit-elle. Inutile de me parler. Vous vous êtes égarés, sans doute? »

Mick fit signe que non.

« Vous ne pouvez pas rester ici, reprit la femme. Mon fils n'y tolère personne. Allez-vous-en avant qu'il n'arrive. Il a un sale caractère, voyez-vous.... »

Mick secoua de nouveau la tête, puis il montra successivement la nuit pluvieuse au-dehors et Annie dans ses vêtements trempés. Là vieille femme comprit.

« Vous avez perdu votre chemin, dit-elle, vous êtes fatigués et mouillés, et vous n'avez pas envie de ressortir. Mais ce n'est pas possible. Il y a mon fils et il n'aime pas les étrangers. »

Mick montra encore sa sœur du doigt, puis un canapé dans l'angle de la pièce. Ensuite il se montra lui-même et indiqua la direction de la porte.

« Vous voulez que votre sœur couche ici, et, vous, vous partirez », dit la sourde. Mick acquiesça. Il pensait trouver facilement une

grange où s'abriter mais voulait un peu plus de confort pour Annie.

« Mon fils ne voudra vous recevoir ni l'un ni l'autre, reprit la vieille et, s'il vous voit ici, il se mettra dans une colère terrible. Mais je ne peux pas jeter cette petite fille dehors par un temps pareil. Venez, mon enfant. »

Elle saisit Annie par le bras et, ouvrant une porte, qui paraissait être celle d'un placard : « Montez », ajouta-t-elle.

Annie aperçut un très petit escalier de bois conduisant quelque part dans les combles.

« Montez, répéta la vieille, et ne descendez pas avant que je vous, appelle, demain matin. J'aurais des ennuis si mon fils savait que je vous loge ici.

— Vas-y, Annie, dit Mick assez troublé: Je ne sais pas ce que tu trouveras.... Si c'est inhabitable, tu redescendras. Sinon, cherche une fenêtre ou une ouverture quelconque par laquelle tu puisses appeler et tu me diras si Ça va.

— Oui », fit Annie d'une voix un peu tremblante, et elle gravit l'escalier étroit et sale.

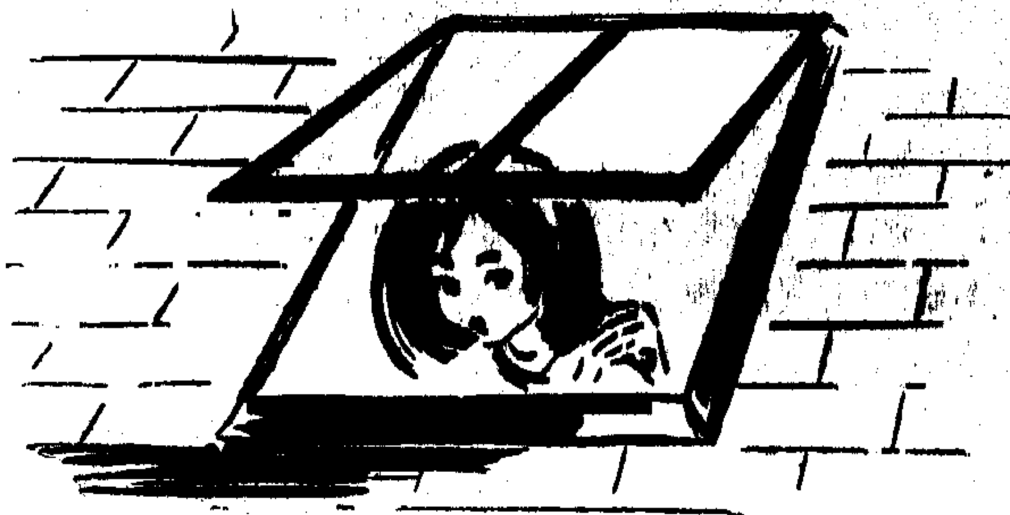
Elle pénétra dans une petite mansarde où, pour tout ameublement, elle vit un matelas et une chaise. Mais le matelas était propre et une

couverture était soigneusement pliée dessus. Dans un angle, il y avait un broc plein d'eau. Puis Annie vit une petite lucarne. Elle l'ouvrit, attendit un instant et cria :

« Mick! Mick! Es-tu là?

— Oui! j'y suis, répondit la voix de son frère. Et toi? Es-tu dans un endroit possible? Y a-t-il un lit? Bon. Tu vois ces bâtiments devant toi, je passerai la nuit dans l'un d'eux et si tu as besoin de quelque chose, appelle-moi! »





CHAPITRE VI

La nuit.

« JE NE serai pas mal, répondit Annie. Il y a •» un matelas passablement propre et une couverture. Ça ira. Mais que se passera-t-il quand les autres arriveront, Mick? Je crois qu'il faudra que Claude couche avec toi et François. Cette vieille femme ne laissera plus entrer personne.

— Je vais les attendre et nous nous débrouillerons. Mange le reste de tes sandwiches et du gâteau. Essaie de te sécher et de t'installer le moins mal possible. Ne t'inquiète pas pour nous et appelle-moi s'il te manque quelque chose. »

Annie referma la lucarne. Elle était lasse et

trempée, elle avait faim et soif. Elle mangea toutes ses provisions et but quelques gorgées d'eau à la cruche. Puis, s'enroulant dans la couverture, elle s'allongea sur le matelas, bien décidée à guetter l'arrivée des autres. Mais le sommeil fut plus fort que ses résolutions. Elle s'endormit sans même s'en apercevoir.

Pendant ce temps, Mick rôdait autour des bâtiments. Redoutant de se heurter au fils de la vieille fermière, il se déplaçait avec la plus grande prudence, heureux pour cette fois de voir la nuit si noire.

Des bottes de paille placées devant l'entrée d'une grange l'incitèrent à pénétrer dans cet abri et, prudemment, il inspecta les lieux à la lueur à demi voilée de sa lampe électrique.

« Voilà exactement ce qu'il me faut, se dit-il. Je serai au chaud dans cette paille, et bien mieux que la pauvre Annie! Comme je regrette que Claude ne soit pas auprès d'elle, et comme j'ai sommeil! Mais il ne faut pas que je me couche tout de suite. François et Claude ne tarderont peut-être pas à arriver. Je me demande ce que le vétérinaire leur aura dit au sujet de Dagobert. Je voudrais bien qu'ils soient là, tous les trois! »

Pensant que son frère et sa cousine arriveraient par

le même chemin que lui, il se rapprocha de la grille et s'installa do mieux qu'il put sous un petit auvent qui t'abritait de la pluie. Pour meubler «on attente, tt entreprit de

se restaurer et mangea de bon appétit et derniers sandwiches. Quand il eut fini, il se sentit mieux, mais il avait toujours les pieds mouillés et de plus en plus sommeil. Il bâilla.

Personne ne poussa la grille rouillée, même pas le redoutable fils de la fermière. Celle-ci cousait toujours, assise sous sa lampe, indifférente, semblait-il, au temps qui passait. Enfin, deux heures plus tard environ, alors que Mick, évaluant qu'il devait être au moins huit heures, commençait à s'inquiéter sérieusement de François et de Claude, la femme se leva et rangea son ouvrage.

Elle disparut de la pièce, ou du moins de la portion de pièce que Mick pouvait voir, mais la lampe resta allumée, seul point lumineux dans la nuit noire. « Pour guider son fils, probablement », se dit Mick.

Sur la pointe des pieds, il s'avança jusqu'à la maison. Il ne pleuvait plus et le ciel se dégageait. Quelques étoiles se montraient et Mick se sentit un meilleur moral.

Il jeta un coup d'œil dans la pièce. La femme

était couchée sur le canapé, une couverture remontée jusqu'au menton. Elle semblait dormir. Mick retourna sous son auvent, mais il lui semblait à présent qu'il n'était plus nécessaire d'attendre François et Claude: ils s'étaient égarés, ou bien, Dagobert étant incapable de marcher, ils avaient décidé de passer la nuit au village.

Pour la centième fois de la soirée, Mick bâilla, puis il décida qu'il avait trop sommeil pour prolonger la veillée.

« De toute façon, se dit-il, s'ils arrivent, je les entendrai même de la grange. »

Utilisant sa lampe électrique avec les plus grandes précautions, il retourna vers l'abri qu'il s'était choisi. Il repoussa la porte derrière lui et la ferma sommairement de l'intérieur en calant un bâton entre deux clous. Il n'aurait pas su dire pourquoi il prenait cette précaution. Sans doute, involontairement, cherchait-il à se protéger du terrible fils de la fermière!

Il se jeta sur la paille et s'endormit immédiatement.

Au-dehors, le ciel se dégageait de plus en plus. La lune se levait et, par intermittences, sa lumière faisait sortir de la nuit la petite ferme et ses bâtiments délabrés.

Mick dormait profondément. Bien au chaud dans la paille, il rêvait de Claude et de Dagobert, et aussi de cloches, Surtout de cloches.

Soudain il s'éveilla et se redressa, se demandant où il se trouvait, et pour quelle raison on l'avait enfoui dans cette matière piquante. Puis la mémoire lui revint, et il s'apprêtait à se rendormir lorsqu'un bruit vint frapper son oreille.

C'était un bruit léger, une sorte de grattement contre le mur en planches de la grange. Des rats peut-être? Frissonnant légèrement^ Mick souhaita se tromper.

Il écouta plus attentivement. Le grattement semblait venir de l'extérieur et non de l'intérieur de la grange. Puis il cessa. Après un moment de silence, il reprit, non plus cette fois contre la cloison, mais bien contre la vitre d'une fenêtre aux carreaux cassés.

Cela devenait inquiétant. Des rats peuvent grignoter des planches. Ils ne s'attaquent pas à des vitres! Et puis ce n'était plus un grattement. C'étaient des petits coups frappés à cadence rapide. Retenant son souffle, l'oreille tendue, Mick écouta de toutes ses forces.

Alors il entendit une voix, une sorte de rauque murmure :

« Mick! Mick! »

Mick n'y comprenait plus rien. Cela ne pouvait être François. Comment aurait-il pu deviner que son frère s'était caché dans ce bâtiment?

De nouveau, quelques petits coups retentirent sur le carreau et la voix reprit, un peu plus fort :

« Mick! je sais que tu es là! Je t'ai vu entrer. Approche-toi de la fenêtre, là. Vite! »

Mick ne reconnaissait pas la voix de celui qui lui parlait. Ce n'était pas celle de François — encore moins celle de Claude ou d'Annie. Alors, comment cet inconnu pouvait-il savoir son nom? C'était incompréhensible!

Mick ne savait plus que faire. Anxieux et désemparé, il se demandait s'il rêvait.

« Viens vite! continuait la voix. Je n'ai pas de temps à perdre! J'ai un message pour toi. »

Une chose était certaine pour Mick : il ne désirait pas que cet inconnu entrât dans la grange. Le meilleur moyen n'était-il pas de lui répondre?

Le jeune garçon se glissa silencieusement sous la fenêtre et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre rude :

« Je suis ici ! dit-il.

— Tu en as mis du temps à venir! » grogna celui qui se tenait au-dehors.

Mick entrevit sa tète : tache sombre sur le ciel.

Pas un cheveu ne dépassait de son crâne, rond comme un boulet. C'était un homme dans la force de l'âge. Il était chauve ou tondu de près. Seul son regard luisait dans son visage noyé d'ombre.

Mick s'aplatit encore davantage dans la paille, heureux de penser que l'obscurité de la grange le rendait lui-même invisible.

« Voici ce que Hortillon te fait dire, poursuivait la voix. Ecoute bien : « Deux-Chênes. Les « Eaux-Dormantes. La Belle-Berthe. » II m'a chargé aussi de te dire que Margot est au courant et il t'envoie ceci; Margot a le même. »

Une boulette de papier vola à travers le carreau cassé. Mick, ahuri, la ramassa. Que signifiait tout ceci? Rêvait-il vraiment?

La voix s'éleva de nouveau, rapide et pressante.

« Tu as bien, entendu, Mick? Deux-Chênes. Eaux-Dormantes. Belle-Berthe. Et Margot sait tout. Maintenant, je m'en vais. »

Un pas étouffé au long de la grange, une branche qu'on écarte et le silence retomba. De plus en plus dérouté, Mick s'assit et réfléchit. Qui pouvait être cet individu qui l'appelait par son nom au milieu de la nuit pour lui transmettre en grand mystère un message

incompréhensible pour un pauvre garçon à demi endormi?

Mais Mick était parfaitement réveillé à présent. Il se leva et regarda par la fenêtre. Il ne vit rien que la maison solitaire et le ciel noir.

Il retourna s'asseoir et, allumant sa lampe, déplia le papier qu'il avait ramassé. C'était une feuille de cahier, sale et déchirée, où quelques traits de crayon s'entrecroisaient de façon incompréhensible : quatre mots, écrits ici et là, n'éclairaient en rien le problème. Visiteur, message et papier, tout était également dénué de sens pour Mick.

c Je dors certainement », se dit le jeune garçon, glissant le papier dans sa poche et retournant s'enfouir au plus profond du trou qu'il s'était cireuse dans la paille. Il y faisait bien meilleur que sous la fenêtre ouverte, et, avec une agréable sensation de bien-être, luttant contre le sommeil, il chercha à deviner le sens des derniers événements.

Il somnolait à moitié lorsqu'un nouveau bruit le tira de son engourdissement. Quelqu'un s'approchait de la grange à pas lents et étouffés. Etait-ce l'homme sans cheveux qui revenait?

Quel qu'il fût, l'arrivant, cette fois, tentait d'entrer mais le bâton placé par Mick empêchait

la porte de s'ouvrir. Une secousse brutale, comme on en donne pour ouvrir une porte coincée, fit tomber le bâton et la porte s'entrebâilla.

Une silhouette sombre, celle d'un homme, se glissa dans la grange et la porte fut refermée. Mick avait à peine vu celui qui pénétrait ainsi, mais la masse de cheveux hirsutes qui couronnait sa tête suffisait à lui prouver que cet individu n'était pas le même que celui de la fenêtre.

Le cœur battant, le jeune garçon se tint immobile, aux aguets, sous la paille, souhaitant de tout son cœur que le nouveau visiteur ne se dirigeât pas de son côté.

Son souhait fut exaucé. L'arrivant s'assit sur un sac et attendit, grommelant à voix basse. Mick parvint à saisir quelques-unes de ses paroles.

« Que lui est-il arrivé? Combien de temps va-t-il me faire attendre? » Le reste se perdit dans un murmure indistinct proféré sur un ton de mauvaise humeur. Puis l'homme se leva, alla à la porte, l'ouvrit, regarda au-dehors, revint s'asseoir sur son sac.

« Attendre! Attendre! Je ne fais que ça », grommela-t-il encore, puis il se tut et Mick sentit ses paupières s'appesantir. Rêvait-il? ou l'homme était-il vraiment là, tout proche, dans l'ombre?

Il ne put se répondre à cette question. Déjà parti dans un véritable rêve, il se voyait traversant un pays étrange où, dans les chênes dressés deux par deux, des cloches sonnaient à toute volée.

Il dormit d'un sommeil de plomb, toute la nuit. Le jour, en se levant, l'éveilla brusquement. Il se redressa, regarda autour de lui. Il était seul.





CHAPITRE VII

Le matin.

MICK se leva et s'étira. Il se sentait sale et mal réveillé. Il avait aussi très faim. Il se demanda si la vieille femme consentirait à lui vendre du pain, du fromage et un verre de lait.

« Annie doit avoir faim aussi, se dit-il. Je me demande comment s'est passée la nuit pour elle?»

Prudemment, il sortit de la grange et leva la tête vers la lucarne où Annie lui était apparue la veille. Elle était déjà là, derrière la vitre, guettant son arrivée.

« Comment va ?» demanda Mick à voix basse.

Elle ouvrit la lucarne et sourit à son frère.

« Bien! répondit-elle, mais je n'ose pas descendre..., le fameux fils est en bas. Je l'entends parler à la sourde de temps en temps, et sa voix n'a rien de rassurant. Je comprends qu'elle ait si peur de lui.

— J'attendrai qu'il soit sorti pour parler à sa mère, fit Mick. Il faut que je lui donne quelque chose pour nous avoir autorisés à passer la nuit ici, et peut-être pourra-t-elle nous procurer un petit déjeuner.

— Je l'espère! j'ai très faim et il ne me reste même plus une barre de chocolat. Dois-je attendre ici que tu m'appelles? »

Mick acquiesça d'un signe de tête et disparut prestement. Il venait d'entendre claquer une porte et un pas s'approcher.

Un homme parut. Il était petit, râblé, les épaules voûtées au point d'être presque bossu. Sa tête se couvrait d'une tignasse hirsute. C'était l'homme que Mick avait vu dans la grange, le second de ses visiteurs nocturnes. Il grommelait des propos incompréhensibles et semblait de plus méchante humeur encore que pendant la nuit. Mick souhaita vivement n'être pas vu de lui. Il se coula dans la grange et s'y cacha.

Mais l'homme n'y entra pas. Il se contenta d'en longer le mur, toujours grognant. Mick écouta décroître le bruit de ses pas, puis il entendit ouvrir et refermer violemment une grille.

« C'est le moment! » se dit Mick et, rapidement, il sortit de son abri et se dirigea vers la petite maison. En. plein jour, celle-ci se montrait vétusté et décrépie. On l'aurait volontiers prise pour une maison abandonnée.

Mick savait par expérience qu'il était inutile de frapper. Il entra résolument et trouva la vieille femme occupée à laver quelques assiettes. En l'apercevant, elle reprit le même air d'affolement que la veille.

« Je vous avais complètement oublié, dit-elle, et j'ai oublié la petite fille aussi. Faites-la descendre, avant que mon fils ne revienne. Et allez-vous-en vite tous les deux!

— Pouvez-vous nous vendre du pain et du fromage? » hurla Mick. Mais la vieille femme n'entendit rien de ce qu'il disait. Elle ne répondit qu'en le repoussant vers la porte et en secouant dans sa direction son torchon mouillé. Mick s'esquiva et lui indiqua un morceau de pain sur la table.

« Non! Non! je vous ai dit de partir. Partez! » cria la vieille, visiblement terrorisée à l'idée de

voir surgir son fils. « Et emmenez la petite fille, vite! »

Mais, avant que Mick ait pu gagner l'escalier, un pas retentit dans la cour et l'homme bossu aux cheveux en broussailles pénétra dans la pièce. Il était déjà de retour, tenant en main les œufs qu'il était allé chercher, au poulailler sans doute. Il traversa la cuisine et dévisagea Mick.

« Que viens-tu faire ici? cria-t il. Va-t'en! »

Mick jugea prudent de ne pas expliquer qu'il avait passé la nuit dans la grange.

« Je voulais savoir si votre mère pouvait nous vendre du pain? » murmura-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme, mais il n'eut pas plus tôt lâché sa phrase qu'il regretta d'avoir parlé. Il avait dit « nous ». L'homme allait comprendre qu'il n'était pas seul.

« Nous? » cria celui-ci, en effet, jetant un regard circulaire dans la pièce. « Qui *nous?* qu'il se montre ton copain et je vous dirai à tous deux ce que je pense des garçons qui viennent me chiper mes œufs!

Je vais aller le chercher », fit Mick, saisissant cette occasion de s'échapper et il courut jusqu'à la porte.

D'un bond lourd, l'homme s'élança à sa suite,

et fut sur le point de le rejoindre, mais Mick était plus vif que lui. Il sauta les marches, fonça à travers la cour et, le cœur battant, se dissimula derrière un appentis. Il ne pouvait partir en laissant Annie derrière lui.

L'homme s'était arrêté sur le pas de hi porte, et poursuivait Mick de ses cris. Mais il ne chercha pas à le rejoindre. Un moment plus lard il rentra dans la maison et en ressortit presque aussitôt portant un seau de grain. Mick comprit qu'il allait porter à manger à ses poules. Il fallait en profiter pour faire évader Annie.

Quand il eut entendu le bruit de la grille se refermant au loin, il quitta son abri et contourna rapidement la maison. Derrière la petite lucarne le visage d'Annie se montrait terrifié. Elle avait entendu tout ce que l'homme avait dit à Mick, puis à sa mère, au sujet des garçons inconnus qu'elle autorisait à pénétrer chez elle.

« Annie! cria Mick, descends tout de suite. Il est parti. Dépêche-toi! »

La fillette ramassa aussitôt son sac à dos, bondit à la porte, dégringola l'escalier et traversa la cuisine comme une trombe. La vieille femme la poursuivit à coups de torchon, en poussant des cris.

Pendant ce temps, Mick, entré lui aussi dans

la cuisine, posait sur le coin de la table une pièce de cent francs. Puis il prit Annie par le bras et l'entraîna d'une traite jusqu'au chemin, au-delà de la grille, par laquelle ils étaient arrivés la veille.

Annie tremblait de peur.

« Oh! Mick! Quel horrible bonhomme! » dit-elle, s'appuyant contre un tronc, aussi bien pour se cacher que pour retrouver son souffle. « Et quelle affreuse maison! Il faut que François soit fou pour nous conduire dans des endroits pareils! Et puis cela n'a rien d'une ferme! Il n'y





avait ni vache ni cochon, pas même un chien!

- Tu sais, Annie, plus j'y pense plus je suis persuadé que nous nous sommes trompés de route. Ce n'est pas la ferme de l'Etang-Bleu, et c'est pour cela que François et Claude ne nous ont pas rejoints.

- Tu crois? Alors ils doivent se demander ce qui nous est arrivé et être très inquiets.

— C'est probable. Il faut les rejoindre au plus tôt. Nous allons retourner à Langonnec. S'ils ne sont pas là, nous repartirons à la recherche de cette fameuse ferme de l'Etang-Bleu. Mais je voudrais bien me débarbouiller d'abord. Je me sens si malpropre et si mal coiffé !

— C'est vrai que tu l'es. N'as-tu pas un peigne? Oh! regarde! N'est-ce pas un petit ruisseau qui coule en bordure de ce bois? »

C'en était un et les enfants, ayant sorti de leurs sacs savons et serviettes, purent se laver dans son eau froide et claire. Cela leur fit du bien.

« Tu es beaucoup plus présentable, dit Annie. Oh! si seulement nous avions quelque chose à manger! Je me sens une faim d'ogre. Je n'ai pas_ très bien dormi, tu sais ! Le matelas était affreusement dur..., et j'avais peur aussi, toute seule dans cette petite mansarde inconnue. »

Avant que Mick ait pu répondre, un jeune garçon passa sur le chemin en sifflotant et s'arrêta, surpris de découvrir, à cette heure matinale, deux petits citadins au bord du ruisseau.

« Hello! dit-il. En balade?

— Oui ! répondit Mick. Peux-tu me dire si cette maison que l'on voit là-bas est bien la ferme de l'Etang-Bleu? »

II montrait du doigt le toit de l'inquiétante demeure où ils avaient passé la nuit. Le garçon se mit à rire.

« Ce n'est pas une ferme, dit-il. C'est la maison des Tagard. Une sale et vieille baraque. N'allez pas là, ou le fils vous mettra à la porte.

Mick-qui-pique — c'est comme ça que nous l'appelons — est la terreur du pays! La ferme de l'Etang-Bleu est de l'autre côté du village, dam ce creux. Si vous voulez *y* aller, prenez le petit chemin à gauche, tout de suite après l'Auberge des Trois-Bergers. Vous ne pouvez pas vous tromper.

—Merci ! » fit Mick, plein de rancœur 'contre l'homme qui avec ses euh l'avait envoyé dans la mauvaise direction; puis il prit congé du garçon, qui s'éloigna à travers champs toujours sifflant.

« Pauvre Annie! fit Mick, entraînant sa sœur le long du sentier qu'ils avaient si péniblement suivi dans là nuit. Je t'ai fait faire tout ce chemin sous la pluie, dans le noir, pour te conduire dans cette horrible maison qui n'était pas du tout celle que nous cherchions! Que dira François en apprenant cela?

— C'est un peu ma faute aussi! répondit Annie. Mais tant pis! C'est du passé! Ce qu'il faut faire maintenant, Mick, c'est nous arrêter aux Trois-Bergers et téléphoner à la ferme de Etang-Bleu. S'ils ont le téléphone, bien sûr. Nous rassurerons Claude et François et ils viendront nous chercher. Je n'ai pas envie que nous nous perdions une seconde fois.

— Excellente idée! approuva son frère. Les Trois-Bergers, c'est cet hôtel où une femme nous balayait des ordures dans les jambes, n'est-ce pas? C'est elle qui a indiqué à François le haras de M- Gaston. Pourvu qu'il ait pu faire quelque chose pour Dago! Ne trouves-tu pas que notre randonnée a bien mal commencé? Pour cette fois ~on ne peut pas dire que nous ayons eu beaucoup de chance.

— Nous avons encore trois jours devant nous et tout peut s'arranger », dit Annie, faisant montre d'un optimisme qu'elle était loin de posséder. Elle avait si faim, et gardait un si mauvais souvenir de sa nuit!

Mick le devina peut-être, car il ajouta aussitôt :

« Nous prendrons un petit déjeuner à l'hôtel, dès que nous aurons téléphoné, dit-il et je sens que nous mangerons chacun plus que les trois bergers ensemble, quel qu'ait pu être leur appétit! »

Cette perspective parut réconforter Annie, qui, prête à rire de ses mésaventures de la veille, s'écria gaiement :

« Regarde ! C'est une véritable rivière qui traverse le chemin ici. Pas étonnant que nous nous soyons embourbés cette nuit! »

Ils atteignirent enfin le village de Langonnec et retrouvèrent sans peine l'enseigne de bois sculpté où trois bergers, houlettes en main, regardaient la route d'un œil morne.

« Ils ont l'air accablé autant que nous le sommes, dit Annie, mais nous nous en remettrons plus vite qu'eux. Oh ! Mick. Qu'est-ce que je vais dévorer comme tartines, sandwiches et bols de café au lait!

— Il faut téléphoner d'abord », répondit Mick avec fermeté.

Mais alors ,qu'il allait gravir le perron de l'hôtel, il s'arrêta subitement.

« Mick ! Annie ! criait une voix sonore derrière lui. Les voilà! Mick! Mick! »

C'était la voix de François. Mick la reconnut et, joyeux, pivota rapidement sur ses talons.

Débouchant de la place, François, Claude et Dagobert dévalaient la rue à grand tapage. Dagobert fut naturellement le premier arrivé, et il ne boitait plus! Il sauta sur Mick et Annie, aboyant comme un fou et léchant toutes les surfaces de leurs corps que ne recouvraient pas leurs vêtements.

« Oh! François! que je suis contente de te revoir, s'exclama Annie, d'une voix un peu tremblante. Nous nous sommes perdus la nuit dernière.... Claude,

il faut que je t'embrasse! Est-ce que Dago va tout à fait bien?

— Tout à fait, affirma Claude. Tu vois....

— Avez-vous faim? interrompit François. Claude et moi n'avons encore rien mangé! Nous étions si inquiets de votre disparition que nous nous préparions à alerter la police. Mais maintenant rien ne nous empêche de prendre un bon petit déjeuner tous ensemble! Nous nous raconterons en même temps tout ce qui est arrivé aux uns et aux autres. Entrons vite! »





CHAPITRE VIII

Tous réunis.

QUELLE joie de se retrouver tous ensemble! François s'empara du bras de sa sœur et le serra.
« Ça va, Annie? » demanda-t-il, inquiet de la voir si pâle et les traits tirés.
Annie inclina la tête affirmativement. Maintenant que François, Claude et Dagobert, aussi bien que Mick, étaient auprès d'elle, elle se sentait tout à fait rassurée.
« J'ai seulement une faim terrible, dit-elle.

— Je vais commander tout de suite un repas du tonnerre ! dit François. Nous parlerons après. »

La femme au balai, à présent sans balai, 'avança vers eux, un sourire aux lèvres.

« Je pense qu'il est un peu tard, dit François, mais nous n'avons encore rien mangé. Pouvez-vous nous offrir quelque chose?

— Du pain fabriqué ici, du beurre de nos vaches et du miel de nos abeilles avec du café au lait, et puis aussi, des confitures de la maison, du jambon, des œufs....

— Apportez-nous tout cela! » fit le chef de la bande, regardant la femme comme si elle lui avait été envoyée par le Ciel.

Ils pénétrèrent dans une petite salle à manger fort accueillante et s'assirent autour d'une table, attendant les victuailles promises. Une bonne odeur de café flottait dans l'air.

« Les nouvelles de Dagobert d'abord, fit Mick caressant le chien. Avez-vous vu M. Gaston?

— Il n'était pas là quand nous sommes arrivés, répondit François. Mais sa femme nous a reçus de façon charmante. Elle nous a dit de l'attendre et qu'il saurait guérir Dago. Alors nous avons attendu et attendu....

— Jusqu'à sept-heures et demie, coupa Claude. Nous étions gênés d'être encore là quand l'heure du dîner était si proche.... Enfin, M. Gaston est arrivé.

— Il est on ne peut plus sympathique, continua François. Il a examiné la patte de Dago, puis il a fait quelque choie, je ne Mit pas quoi, il l'a remise en place, je pense. Dago a poussé un hurlement et Claude, comme une furie, s'est précipitée sur M. Gaston, tandis que celui-ci éclatait de rire à la voir.

— A dire vrai, intervint Claude, il a été très brutal avec Dago. Mais il savait ce qu'il faisait, et maintenant Dago va tout à fait bien, sauf cette contusion sur le dos, mais elle est en voie de guérison et ne l'empêche pas du tout de courir.

— Je suis contente, dit Annie. J'ai pensé à ce pauvre Dagobert toute la nuit. »

Elle caressa le chien et il lui lécha la main de sa langue humide.

« Qu'avez-vous fait ensuite? demanda Mick.

— M. Gaston a insisté pour nous garder à dîner, répondit François. Sa femme n'a pas voulu admettre notre refus et, il faut bien le dire, nous avions terriblement faim. Alors nous sommes restés, et nous y avons gagné un excellent dîner. Dagobert aussi! Il en avait le ventre rond comme une barrique!

— Ce n'est pas vrai ! » affirma Claude, qui ne pouvait supporter qu'on se moquât de son chien,

pour détourner la conversation, elle reprit la suite du récit. « Quand nous sommes partis, il était plus de neuf heures. Nous ne nous tracassions pas pour vous : nous étions certains que vous nous attendiez paisiblement à l'Etang-Bleu. C'est seulement quand nous y sommes arrivés et qu'on nous a dit que personne ne vous avait vus, que nous avons commencé à nous inquiéter.

— Et puis nous nous sommes dit, interrompit François, que vous aviez sans doute trouvé un autre abri pour la nuit. Mais, étant encore sans nouvelles de vous ce matin, cela nous a paru grave; c'est pourquoi nous allions signaler votre disparition à la police.

— Nous sommes partis sans déjeuner, reprit Claude. Ceci vous prouve combien nous étions inquiets.... Et pourtant nous avons été admirablement reçus à l'Etang-Bleu. Nous avions chacun notre chambre et Dago a couché avec moi, bien entendu. »

Une serveuse entra portant un large plateau couvert de vaisselle et de pots fumants.

« On dirait de la magie! s'écria Annie. On nous apporte exactement tout ce dont j'avais envie! »

Pendant quelque temps on n'entendit plus que le bruit des fourchettes et des cuillers Bâclant

les assiettes, celui des bols heurtant les soucoupes et du pain grillé craquant sous les dents. Pas un mot ne fut prononcé avant que bon nombre de tartines eussent été englouties, enfin François, servant une seconde ration de café au lait, fit remarquer à son frère :

— Tu ne nous as pas encore dit ce qui t'était arrivé cette nuit. Je voudrais pourtant bien connaître les raisons qui t'ont poussé à ignorer mes instructions et ne pas rejoindre le lieu où tu étais attendu hier soir.

— Ma parole, à t'entendre on croirait ouïr un professeur en chaire! s'exclama Mick. La vérité, c'est que nous nous sommes perdus. Et, quand nous sommes enfin arrivés quelque part, nous étions persuadés d'être à la ferme de l'Etang-Bleu.

— Je veux bien te croire, mais vous auriez pu vous renseigner, ne fût-ce que pour nous avertir. Vous n'avez donc pas pensé à notre inquiétude" en ne vous voyant pas venir?

— Nous renseigner auprès de qui? demanda Annie. Il n'y avait qu'une vieille femme sourde comme un pot, qui ne comprenait rien à nos questions. Nous pensions être au lieu du rendez-vous et, bien qu'il fût affreux, nous y sommes restés parce que c'est toi qui l'avais choisi. C'est

nous qui étions inquiets pour vous en ne vous voyant pas arriver.

— Quelle cascade de malchances! dit François. Mais tout est bien qui finit bien!

— Tu vois les choses de loin, fit remarquer Mick, passablement vexé par le dédain de son frère. Annie et moi avons passé une nuit épouvantable. Elle, dans une affreuse mansarde et moi, dans une grange où j'ai été témoin de choses si bizarres que j'en suis encore à me demander si je ne les ai pas rêvées.

— Quelles choses? questionna François sur un tout autre ton.



— Je te les raconterai plus tard, si, au grand jour et l'estomac plein, j'estime qu'elles en valent la peine.

— Mais tu ne m'en as rien.dit, Mick, fit Annie d'un ton de reproche.

— Nous avons eu tant d'autres ennuis depuis, que je n'y pensais plus : j'étais inquiet pour Claude et François, je mourais de faim et puis, surtout, il y a eu cet horrible bonhomme auquel il fallait échapper.... »

Claude reposa sur la table la tartine qu'elle s'apprêtait à engloutir.

« Eh bien, dit-elle, votre nuit paraît avoir été plutôt mouvementée. Si vous nous racontiez tout cela en ordre, nous y comprendrions peut-être quelque chose. Voyons: vous avez commencé par patauger sous la pluie, car il a plu, n'est-ce pas?

— Il pleuvait, répondit Annie, et il faisait noir et nous ne savions plus où aller, et j'avais peur. Mais le plus effrayant c'est quand les cloches se sont mises à sonner! Les avez-vous entendues, vous autres? Elles faisaient un bruit terrible, hallucinant! Je les ai prises pour dès cloches fantômes et nous n'avons jamais pu deviner pourquoi elles sonnaient.

— C'étaient les cloches de la prison, expliqua

François. La femme de M. Gaston nous l'a dit Elles sonnaient pour avertir tous les gens de la région qu'un prisonnier s'était échappé. Elles disaient : « Prenez garde ! Veillez ! Un malfaiteur « rôde! Il va peut-être chercher à entrer chez « vous. Fermez vos portes. Soyez prudents. »

Annie regarda François avec des yeux agrandis par l'effroi.

« Je suis contente de ne pas l'avoir deviné, dit-elle. J'aurais eu encore plus peur toute seule dans mon grenier si j'avais su qu'un prisonnier évadé déambulait dans le coin. Est-ce qu'on l'a rattrapé?

— Je ne sais pas », dit François, et comme la serveuse rentrait à ce même moment, il lui posa la question.

Elle secoua la tête.

« Non, dit-elle. Il court toujours, mais il ne courra plus longtemps. Les routes sont gardées et tout le monde est averti. C'est un cambrioleur qui a à son actif plusieurs vols importants. Un homme dangereux....

— Est-ce que nous pouvons continuer notre randonnée à travers la lande lorsqu'un prisonnier évadé s'y promène? demanda Annie inquiète. Cela ne me paraît pas très prudent....

— Nous avons Dagobert, répondit François. Il

est de taille à nous protéger contre trois cambrioleurs. Ne sois pas si craintive.

— Ouah! » approuva Dagobert, battant le plancher de sa queue.

Annie le regarda, sourit, rassurée, et, repoussant son bol vide, déclara :

« Je ne me sens pas beaucoup de courage pour reprendre la route, mais après un pareil repas cela nous fera le plus grand bien.

— Nous allons commencer par nous acheter des vivres, dit François. Après, nous repartirons. »

Les compliments et remerciements que les enfants adressèrent à la patronne des Trois-Bergers parurent lui aller droit au cœur. Elle prépara les provisions que les enfants lui demandèrent et leur dit qu'ils pouvaient revenir quand ils voudraient : elle trouverait toujours quelques bonnes choses à leur offrir.

Les Cinq quittèrent enfin l'hôtel et, au bas de la grand-rue, prirent un petit sentier en zigzag. Il les conduisit dans une vallée où coulait un ruisseau rapide, qu'on entendait de loin clapoter sur les cailloux.

« On doit être bien au bord de cette rivière, dit Annie. Ne pourrions-nous la suivre quelque temps? »

François consulta sa carte.

« Oui, dit-il. Elle rejoint un peu plus loin le chemin que je comptais prendre. Nous ne risquons pas de nous perdre en la suivant, mais il n'y a pas de sentier et la marche sera peut-être difficile.

— Cela ne fait rien », déclara Annie et, tous étant de son avis, s'engagèrent à travers champs dans la direction du ruisseau. Quand ils eurent atteint ses rives ombragées :

« Maintenant, Mick, reprit François, si tu nous faisais part de tes curieuses aventures nocturnes. Personne n'est en vue, personne ne pourra t'entendre. Raconte-nous tout et nous te dirons si c'était un rêve ou non....

— Bien, dit Mick. Voici l'histoire. Ouvrez vos oreilles toutes grandes. »



CHAPITRE IX

Le récit de Mick.

AUCUN chemin ne longeant la rivière, les quatre cousins ne pouvaient marcher de front et cela les gênait pour entendre le récit que Mick leur faisait de ses aventures. Aussi, quand celles-ci commencèrent à devenir réellement surprenantes, François arrêta la petite bande et, indiquant du doigt un tapis de bruyère :

« Asseyons-nous, ici, dit-il. Nous serons mieux pour écouter et personne ne pourra s'approcher sans que nous le voyions. »

Ils s'assirent et Mick reprit sa narration. Quand il en arriva au moment où, dans là grange, il avait cru entendre des souris grignoter

les carreaux, ce fut un fou rire général, coupé par les aboiements de Dago, qui, chaque fois qu'il entendait le mot souris se croyait invité à en attraper une sur-le-champ. Mais l'hilarité se calma lorsque Mick annonça, avec toutes les préparations utiles, qu'il avait alors entendu une voix inconnue l'appeler mystérieusement par son nom.

«Ça, c'est du rêve! lança Claude. Qui donc aurait pu savoir que tu étais là et connaître ton nom? »

Sans se troubler, Mick poursuivit : « C'est bien ce que j'ai pensé! Mais la voix m'a dit : « Je sais que tu es là, Mick, je t'ai vu entrer. »

— Incroyable! dit François, et après?

— Après, la même voix m'a invité à me rapprocher de la fenêtre.

— Tu l'as fait?» demanda Annie, tremblant à l'idée des dangers courus par son frère.

« Oui, mais en me cachant. Alors, j'ai aperçu un individu d'allure assez peu rassurante. Il ne pouvait pas me voir dans l'obscurité de la grange. J'ai simplement murmuré : « Je suis là... », espérant qu'il pourrait ainsi me prendre pour celui à qui il désirait parler.

— Et que t'a-t-il dit?

— Quelque chose qui n'avait ni queue ai tête. Et il l'a répété deux fois. C'était : « Deux-Chênes. Eaux-Dormantes. Belle-Berthe. » Et aussi : « Margot est au courant. » Voilà. C'est tout! »

II y eut un silence. Puis Claude éclata de vire.

« Deux-Chênes. Eaux-Dormantes. Belle-Berthe », dit-elle. « Eh bien, c'est certainement un rêve, Mick, et même un rêve incohérent. Qu'en penses-tu, François?

— Entendre en pleine nuit un inconnu vous appeler par votre prénom et vous transmettre un message incompréhensible, cela n'a rien de vraisemblable. Je pense aussi que c'est un cauchemar », fut la réponse du sage François.

Mick commençait lui-même à se dire qu'ils avaient raison, quand une idée, brusquement, lui revint en mémoire. Il se redressa.

« Attendez, dit-il, je me souviens d'autre chose. L'homme a jeté une boulette de papier à travers le carreau cassé et je l'ai ramassée.

— Ah! ah! ceci change tout! dit François. Si tu possèdes ce papier, tout est vrai. Bizarre, mais vrai. Si tu ne l'as pas, c'est que tu as rêvé, papier y compris. »

Mick se fouilla hâtivement. Il sentit un papier dans sa poche gauche et le sortit. C'était une

feuille de cahier sale et chiffonnée, mais quelques mots y étaient visibles. Les yeux brillants, il la tendit aux autres.

« C'est ça la pièce à conviction? » demanda François dépliant le papier et cinq têtes se penchèrent dessus pour l'examiner. Cinq parce que Dago voulait voir, lui aussi, cette chose si intéressante qui captivait toute l'attention de ses maîtres. Il glissa son museau entre les genoux de Mick et ceux de François.

« Je n'y comprends rien, s'écria ce dernier après un sérieux examen. C'est une espèce de plan, mais ce qu'il indique et où il se situe est impossible à deviner.

— Le bonhomme m'a dit que Margot possédait, elle aussi, un papier comme celui-ci, dit Mick, croyant nécessaire d'insister sur ce détail.

— Mais parmi toutes les Margots du monde, de laquelle parlait-il? demanda Claude.

— Et que s'est-il passé ensuite? questionna François de plus en plus intéressé.

— L'homme est parti, fit Mick et, plus tard, le fils de la vieille sourde est entré dans la grange. Il s'est assis sur un sac et il a attendu et attendu, et il grommelait et grommelait. Ce matin, quand je me suis réveillé, il n'était plus là. J'ai pensé

que j'avais aussi rêvé son apparition ; mais» ce matin, dans la cuisine» je l'ai bien reconnu. É ne m'avait pas vu, heureusement. »

François, les sourcils froncés, réfléchit à ce cas curieux. Puis, brusquement, Annie se mit à parler avec volubilité :

« Je crois, dit-elle* que j'ai compris pourquoi le fils de la sourde est entré dans la grange. Il était celui à qui le premier visiteur voulait transe mettre le message et le bout de papier. Et non à Mick, le nôtre. Mais il avait vu une ombre se glisser dans la grange et l'avait pris pour l'homme qu'il comptait rencontrer.

— C'est vraisemblable, admit Mick, mais n'explique pas comment il savait mon nom.

— Il ne le savait pas! dit Annie de plus en plus excitée. Il ne soupçonnait même pas ton existence! Ne crois-tu pas tout simplement que le fils de la sourde doit s'appeler Mick aussi? Il me semble que c'est ça! Ils se connaissaient, ils avaient prévu cette rencontre. L'homme tondu a vu quelqu'un se glisser dans la grange, il a attendu qu'on l'appelle, et puis il a tapé au carreau, et comme on ne répondait pas, il a appelé Mick. Mick, celui qui était là, le nôtre, a cru que c'était lui qu'on appelait et il a écouté le message et pris le papier. C'est plus tard seulement

que l'autre Mick, celui qui avait rendez-vous, est arrivé et a attendu. Mais il était trop lard. Son visiteur était parti. »

Après ce long discours, Annie s'arrêta à bout de souffle et contempla les autres d'un air anxieux. Allaient-ils admettre qu'elle avait deviné juste?

Ils le reconnurent aussitôt. François lui allongea dans les côtes une grosse bourrade pleine d'affection.

« Beau raisonnement, Annie, lui dit-il. Bien sûr, tout s'est passé comme tu l'as dit! »

Mick se souvint du jeune garçon qu'ils avaient rencontré au bord du ruisseau - le garçon qui sifflait. Qu'avait-il dit au sujet de la vieille femme et de son fils? Il chercha à confirmer ses souvenirs auprès d'Annie.

« II nous a expliqué que c'était la maison des Tagard, n'est-ce pas? Et que le fils.... Ah! oui, je me rappelle... il a dit : « Mick-qui-pique est la terreur du pays. » Son copain l'appelle Mick tout court, évidemment. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt?

- C'est une preuve de plus en faveur de la théorie d'Annie », dit François, et Annie rougit de plaisir. Il ne lui arrivait pas souvent de se montrer la plus perspicace de la bande, et cette

.



C'est ça la pièce à conviction? » demanda François

fois elle était flattée d'avoir, plus vite que les autres, deviné le fond de cet imbroglio.

Tous observèrent ensuite un long moment de-silence. Ils réfléchissaient, Puis, brusquement, Claude questionna :

« Est-ce que tout cela n'aurait pas un rapport avec le prisonnier évadé ?

— C'est possible! répondit François. Cet individu tondu était peut-être l'évadé lui môme. A-t-il dit qui l'avait chargé de transmettre son message?

- Oui, répondit Mick, faisant un effort de mémoire. Il a dit qu'il venait de la part de... Horti..., Hortillard. Non! Hortillon! Il me semble que c'était cela, Hortillon. Mais je dormais à moitié et lui ne parlait qu'à voix basse. Je me I rompe peut-être.

- Un message d'Hortillon! répéta François. Cela doit signifier que cet Hortillon est en prison. Un ami, peut-être un complice, de celui qui s'est échappé. Quand il a su que celui-ci préparait son évasion, il a pu le charger d'un message pour quelqu'un de ses amis, le fameux Mick, évidemment. Ils ont pu convenir d'un rendez-vous!

- Comment? Je ne comprends pas. Explique-toi!

— Eh bien, Mick-qui-pique savait comme tout le monde que les cloches de la prison annonçaient l'évasion d'un prisonnier. Il avait peut-être reçu une lettre d'Hortillon lui faisant savoir, en termes cachés, qu'un de ses amis, s'il parvenait à s'évader, lui porterait un message, à la nuit tombée, dans sa grange. Qui sait?

— Oui, je comprends, dit Mick. Tu dois avoir raison. Tu as certainement raison! Mais quelle chance que je n'aie pas su la vérité. Avoir conversé avec un hors-la-loi! tu te rends compte !

— Et c'est toi qui as reçu le message d'Hortillon! s'écria Annie. Quelle coïncidence extraordinaire! Simplement parce que nous nous sommes égarés dans la nuit, parce que nous sommes allés là où nous ne devions pas aller, tu as surpris le secret d'un prisonnier transmis par un évadé. Quel dommage que nous ne sachions pas ce que signifient ses paroles et son papier!

— Ne serait-il pas utile d'avertir la police? demanda Claude. Il s'agit peut-être d'une affaire importante.... Ce que nous savons pourrait les aider à rattraper l'homme.

— Oui! dit François. Je pense aussi que nous devons prévenir la police. Où est le plus proche village?»

Le jeune garçon étudia sa carte pendant quelques instants et dit :

« Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de rien changer à nos projets. J'avais prévu que nous serions à Pontcret — ici, regardez — à temps pour déjeuner. Il n'y a qu'à y aller, et, en arrivant, nous nous arrêterons à la gendarmerie, s'il y en a une ! »

Sur cette sage parole, la séance fut levée. Dagobert s'en montra heureux. Il n'appréciait pas ces longues stations et s'élança en avant avec de grands bonds.

« Sa patte va tout à fait bien ! dit Annie ravie. J'espère que cette mésaventure lui servira de leçon, et qu'il ne cherchera plus à se glisser dans les terriers. »

Annie se trompait évidemment! Pendant le quart d'heure qui suivit, Dago enfonça sa tête dans une vingtaine de terriers, mais, par chance, il ne put aller plus avant et en ressortit, à chaque fois, sans aucune difficulté.

Ce matin-là, les Cinq virent plusieurs jeunes poulains sauvages. En petites bandes, ceux-ci apparurent au sommet d'une colline. Hauts sur pattes, bruns, avec de longues queues et des crinières flottantes, ils paraissaient très affairés. Les enfants s'arrêtèrent, enchantés, pour les

admirer. Les poulains, en les voyant, secouèrent leur jolie tête, firent demi-tour tous ensemble et, vifs comme le vent, s'enfuirent au galop.

Dago les aurait volontiers poursuivis, mais Claude le tenait solidement par le collier.

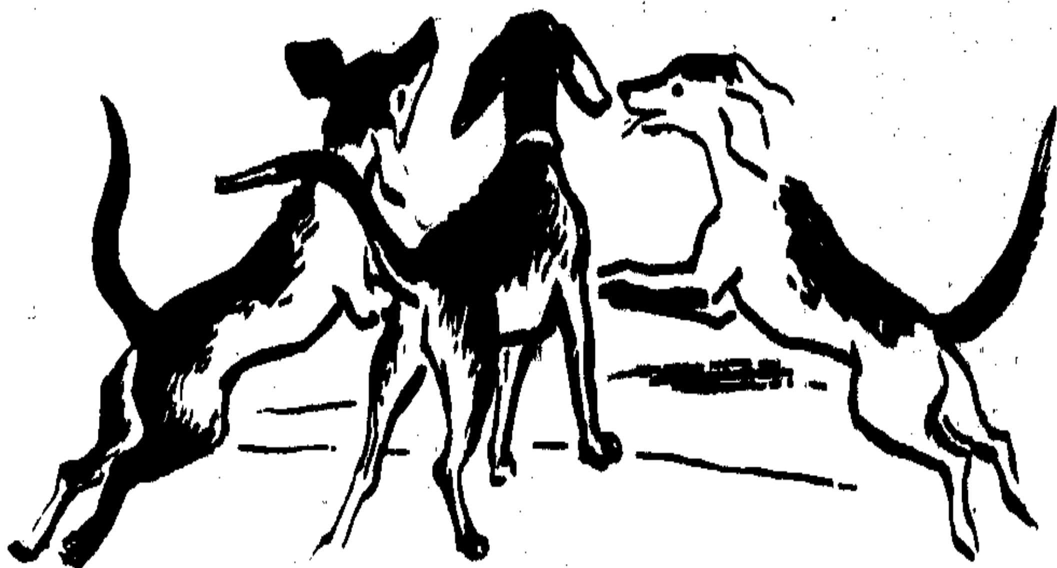
« Sont-ils jolis? s'écria Annie. J'espère que nous en rencontrerons d'autres! »

La matinée était aussi chaude et ensoleillée que la journée de la veille. Les enfants durent, de nouveau, enlever leurs lainages et la langue de Dagobert pendait hors de sa gueule ouverte. L'herbe était douce aux pieds. Les promeneurs suivaient de près la rivière, admirant sa couleur brune et sa voix chuchotante.

« C'est merveilleux! » dit Claude, s'allongeant dans la bruyère et laissant ses jambes tremper au fil de l'eau. « La rivière me lèche les pieds et le soleil me caresse la figure! »

La rivière croisa enfin le chemin conduisant à . Pontcret et les enfants le suivirent en parlant déjà du déjeuner. Où le prendraient-ils?

,« On verra, décréta François, mais la première chose à faire, c'est de trouver la gendarmerie. Quand nous aurons raconté notre histoire, nous aurons le droit de déjeuner. »



CHAPITRE X

Un gendarme désagréable et un bon déjeuner.

IL Y avait bien une gendarmerie à Pontcret, une toute petite gendarmerie avec un seul brigadier. Celui-ci, responsable à lui tout seul de quatre communes, montrait une certaine tendance à se prendre pour un personnage important.

Il était à table lorsque les enfants frappèrent à la porte de la gendarmerie et, ne recevant pas de réponse, s'éloignèrent déçus. Le brigadier les avait aperçus de sa fenêtre et il sortit, s'essuyant la bouche. Il n'était jamais satisfait d'être dérangé lorsqu'il mangeait un plat de saucisses aux oignons.

« Que voulez-vous? » demanda-t-il soupçonneux.

Il n'aimait pas les enfants quels qu'ils fussent et ne savait si les pires étaient les grands ou les petits.

François s'adressa à lui poliment.

« Nous sommes venus, lui dit-il, vous rapporter des faits étranges dont nous pensons que la police doit être informée. Ces indications pourraient vous être utiles pour rattraper le prisonnier qui s'est évadé.

— Ah! "ah! fit le gendarme ironique. Vous l'avez rencontré, n'est-ce pas? Vous ne sauriez croire combien de gens l'ont vu! S'il fallait les écouter., il aurait été présent dans tout le pays en même temps. Un type bien malin, il faut le reconnaître, pour se montrer dans tant d'endroits à la fois!

— Eh bien, l'un de nous l'a vu, cette nuit, dit François fermement. Tout au moins, nous pensons que ce doit être lui. Il a transmis un message à mon frère.

— Vraiment? dit le gendarme de plus en plus sceptique. Ainsi il court le pays pour délivrer des mots d'ordre à des écoliers? Et puis-je savoir quel était cet intéressant message? »

La phrase que Mick répéta au représentant

de la loi avait l'air plus stupide que jamais : « Deux-Chênes. Eaux-Dormantes. Belle-Berthe. Margot sait. »

— Tiens! Tiens! fit le gendarme sarcastique, Margot est au courant? Eh bien, vous direz à Margot de venir m'apporter un complément d'information. J'aimerais la connaître, surtout si elle est de vos amis.

— Elle ne l'est pas, dit Mick ennuyé, et je ne sais pas qui elle est. Comment le saurais-je? L'homme ne m'a rien dit d'autre, mais il m'a aussi donné ce morceau de papier. »

Mick tendit la pièce à conviction au gendarme, qui la regarda avec un sourire torve.

« Ah! ah! il vous l'a donné! C'est bien gentil à lui! Et que signifient ces gribouillages?

— Nous l'ignorons, fit Mick. Mais nous pensions qu'ils pourraient fournir des indications utiles pour la capture du fuyard.

— Il est déjà capturé, fit le gendarme avec un sourire de triomphe. Vous qui savez tant de choses, vous ignorez cela? Il a été repris dans la matinée, et à cette heure-ci il est bien à l'abri dans sa prison. Voilà, jeunes gens, et apprenez que vos farces d'écoliers ne m'intéressent pas du tout!

— Ce n'est pas une farce, intervint Mick et

vous pourriez faire la différence entre la vérité et une plaisanterie. »

Cette réflexion ne plut pas au brigadier. Il se tourna vers Mick, les joues rouges.

« Je n'ai pas de leçons à recevoir de gamins comme vous, dit-il. Filez tous, ou je prends vos noms et je fais un rapport.

— Si vous voulez, dit François. Avez-vous votre calepin? Je vous donnerai tous nos noms et je ferai un rapport moi-même à un policier que je connais. »

Le gendarme le regarda effaré. Les manières de François l'impressionnaient et il se calma un peu.

« Allez-vous-en! dit-il. Je ne ferai aucun rapport. Mais cessez de colporter des histoires stupides comme celle que vous venez de me raconter. Sinon vous aurez des ennuis!

-—Je ne le pense pas, dit François. Mais puisque vous ne comptez pas utiliser nos renseignements, voulez-vous bien nous rendre notre papier, s'il vous plaît? »

Le gendarme fronça les sourcils. Il fit le geste de déchirer le document et Mick s'élança pour le reprendre, mais il était trop tard : la feuille de papier partagée en quatre morceaux s'envolait au vent.

« N'y a-t-il dans votre village aucune loi interdisant de jeter de papiers par terre? » demanda Mick, et, soigneusement, il ramassa le» quatre débris qu'il remit dans u poche.

Le gendarme le regarda d'un œil sévère puis il toussa, tourna les talons et s'en fut retrouver ses oignons et ses saucisses.

« J'espère que son déjeuner sera froid! s'écria Claude. Quel horrible personnage! Pourquoi croit-il que nous mentons?

— Il faut reconnaître que notre histoire est bizarre. Nous-mêmes avons eu du mal à la croire vraie quand Mick nous l'a racontée pour la première fois. Je ne blâme pas ce gendarme de ne pas nous avoir crus, mais je n'admets pas ses façons de nous répondre.

— Il nous a tout de même appris une bonne nouvelle, dit Annie. Ce prisonnier évadé est de nouveau sous clef. Je me sens rassurée.

— Moi aussi, dit Mick. Je n'aimais pas du tout son regard. Et maintenant, François, qu'allons-nous faire? Oublier tout Ce micmac, ou chercher à le tirer au clair?

— Je ne sais pas, répondit François. Cela mérite réflexion. Commençons par déjeuner, nous verrons ensuite. Il y a par ici des tas de petites fermes plus attirantes les unes que les

autres. Si nous pouvions trouver à manger dans l'une d'elles, ce serait sympathique. »

Ils s'adressèrent à une petite fille qui passait par là, et lui demandèrent si la chose était possible. Elle fit oui de la tête et, tendant le doigt, indiqua une ferme à flanc de coteau, à demi cachée sous un bouquet d'arbres.

« Allez là, dit-elle, c'est là qu'habité ma grand-mère. Elle a toujours de bonnes choses en réserve dans son garde-manger et, en été, elle prépare des repas aux touristes. La saison est finie maintenant, mais je suis sûre qu'elle vous recevra très bien. »

François remercia la fillette et toute la bande se dirigea vers la ferme, au long d'un petit chemin creux qui, en sinuant, grimpait la colline.

Des chiens aboyèrent en voyant approcher ces inconnus et les poils de Dagobert se hérissèrent aussitôt. Il gronda.

« Amis, Dago, amis, lui dit Claude. Nous déjeunons ici, et toi aussi. Tu auras un os, un bel os, Dag! »

Dagobert comprit. Il cessa de gronder, son poil s'abaissa et quand les deux chiens de la ferme le reniflèrent au passage il se contenta d'agiter paisiblement la queue en leur direction.

Une voix d'homme interpella les arrivants :



« Prenez garde aux chiens, les enfants! Que voulez-vous ?

— Une petite fille nous a dit, au village, que nous pourrions trouver à déjeuner ici. Est-ce exact?

— Je vais demander à ma mère », dit l'homme, et, d'une voix sonore, il cria : « M'man ! m'man ! quatre enfants, ici, demandent si tu peux leur donner à manger? »

Une femme aux cheveux blancs, très dodue, aux yeux brillants et aux joues rouges comme des pommes, apparut sur le seuil. Elle jeta un coup d'œil aux quatre visages anxieux derrière la barrière et dit :

« Ils ont l'air correct! Qu'ils entrent, mais qu'ils tiennent leur chien par le collier. »

Les Cinq se dirigèrent vers la ferme, Claude maintenant Dago avec fermeté. Les deux autres chiens s'approchèrent, mais comme Dago espérait un os, il accepta leur présence, sans le moindre grognement. La langue pendante et la queue ballante, il se montra le plus pacifique des chiens, même lorsque les deux autres grondèrent en le voyant si proche de la maison. Sa mansuétude fut bientôt récompensée, car ses ennemis se mirent aussi à agiter leur queue et Claude comprit qu'il n'y avait plus aucune raison de retenir Dago. Elle lui rendit la liberté. Il s'élança vers les autres chiens et tous trois se livrèrent à une frénétique partie de « chasse-moi-je-te-renverse », comme l'appelait Claude.

« Entrez, leur dit la vieille dame. C'est jour de lessive aujourd'hui et il faudra vous contenter de ce que j'ai : du pâté fait à la maison, quelques tranches de jambon, des œufs durs et de la salade. Je mettrai le tout sur la table et vous vous servirez vous-mêmes. Est-ce que ça ira?

— Je m'en lèche les doigts à l'avance, répondit François. Nous n'aurons même pas besoin de dessert après tant de bonnes choses.

— Il ne me reste pas le moindre gâteau, mais

je pourrai ouvrir un de mes bocaux de compote et vous le servir avec de la crème. Et j'ai aussi du fromage blanc.... — N'en dites pas davantage, supplia Mick.

Cela me donne trop faim! »

II est difficile d'imaginer qu'après un aussi copieux petit déjeuner, quatre enfants aient pu engouffrer la quantité de nourriture qui fut ce jour-là posée sur leur table. Pourtant la vérité oblige à dire qu'ils n'en laissèrent pas une miette. Quant à Dago, il ne les aida pas, car un repas particulier lui fut servi à part et quand il eut, lui aussi, vidé son plat, il lui resta tout juste la force de s'allonger sur le sol avec un soupir de satisfaction, en souhaitant de ne jamais quitter une ferme où la nourriture était aussi abondante.

La petite fille rencontrée au village revint chez sa grand-mère .pendant que les enfants finissaient de déjeuner. Ceux-ci lui demandèrent son nom et déclinèrent le leur. Puis François eut une idée :

« Nous explorons la lande, lui dit-il, et nous avons déjà découvert des quantités d'endroits ravissants. Mais il en est un que nous ne connaissons pas encore. Il s'appelle les Deux-Chênes. Sais-tu où il se trouve? »

La petite fille secoua négativement la tête. Grand-mère le sait peut-être », ajouta-!-elle, et elle appela la vieille femme, qui montra aussitôt sa figure rebondie et colorée dans l'entrebâillement de la porte.

« Les Deux-Chênes? dit-elle. Oui, je sais. C'était autrefois une charmante villa, mais elle est en ruine maintenant. Elle était construite au bord d'un lac étrange, aux eaux noires, au milieu des landes. Voyons, comment s'appelle ce lieu?

— Les Eaux-Dormantes? suggéra Mick.

— Oui, c'est cela, les Eaux-Dormantes. Avez-vous l'intention d'y aller? Soyez très prudents alors. Le terrain est marécageux aux alentours et l'on y perd pied au moment où l'on s'y attend le moins. Avez-vous encore faim? pourrais-je vous offrir autre chose?

— Non, merci, dit François à regret. C'est le meilleur déjeuner que nous ayons jamais pris! Combien vous dois-je? »

II paya la très modeste addition et ajouta : « Maintenant, nous devons repartir.

— Pour les Eaux-Dormantes et les Deux-Chênes, j'espère, murmura Claude à l'oreille de Mick. Ça va devenir passionnant! »



CHAPITRE XI

L'idée de François.

Lorsqu'ils eurent quitté la ferme, François s'arrêta et, jetant sur les autres un regard interrogateur :

« Nous allons, dit-il, chercher à quelle distance se trouvent les Deux-Chênes. Nous verrons ensuite combien il faut de temps pour y aller et en revenir. Si la chose est possible, nous y ferons un saut ce soir.

— Sinon, nous irons demain, acheva Claude.

— C'est ce que j'allais dire....

— .Mais comment savoir à quelle distance se trouvent ces Deux-Chênes? questionna Mick.

Crois-tu qu'ils soient indiqués sur ta carte?

— Le lac le sera s'il est assez important », répondit François.

Ils descendirent la colline et prirent un chemin qui s'enfonçait à travers la lande. Dès qu'ils furent hors de vue de toute habitation, ils s'arrêtèrent et François sortit sa carte. Il retendit au sol et tous, allongés sur le ventre dans la bruyère, cherchèrent à s'orienter.

« D'après ce que cette brave vieille dame nous a dit, précisa François, il faut trouver quelque part, au centre de la lande, un lac ou tout au moins un grand étang .»

Il promenait son doigt ici et là sur la carte, lorsque Claude repoussa sa main, et souligna un mot écrit en lettres minuscules.

« Ici, regardez, criait-elle, ce n'est pas tout à fait au centre, mais il y a écrit : Eaux-Dormantes, et on voit un tout petit lac. Croyez-vous que ce soit le bon? Je ne vois pas les Deux-Chênes.

— Ils ne sont pas indiqués, répondit François soulevant la carte pour mieux voir. Mais si ce n'est qu'une ruine, cela n'a rien d'étonnant. Les ruines ne figurent sur les cartes que lorsqu'elles ont une valeur historique ou autre. Celles-ci n'en ont probablement aucune. Mais ces Eaux-Dormantes doivent être celles que

nous cherchons. Qu'est-ce que tu dis? Pouvons-nous *y* aller cet après-midi? Je n'en sais rien. Je ne voit aucun chemin y conduisant.

— Nous pourrions nous renseigner au bureau de poste », dit Claude.

Son avis fut adopté à l'unanimité et la petite bande, regagnant le village, fit irruption à la poste, un simple petit bureau auxiliaire.

Le vieil employé qu'ils trouvèrent assis derrière l'unique guichet, leur jeta — quand ils l'eurent interrogé — un regard surpris.

« Les Eaux-Dormantes, dit-il, pourquoi voulez-vous y aller? C'était un joli but d'excursion autrefois, mais à présent, c'est désert, abandonné, et presque sinistre.

— Pourquoi? questionna Mick.

— Parce que le feu a tout détruit, répondit le vieil homme. Le propriétaire était absent et, quand le ménage de domestiques qui y demeurait toute l'année s'est réveillé, il était bien trop tard. Personne ne sait ni où ni comment l'incendie s'est déclaré, mais ce qui est sûr, c'est que rien n'a pu être sauvé! Il n'y avait pas de voisins proches. Quant à y envoyer du matériel, même si les pompiers avaient pu être avertis à temps, c'était impossible : il n'existait pas la moindre



route, tout juste une sente pour carrioles, remplie d'ornières et de boue.

— Et on n'a pas reconstruit? » demanda François surpris.

Le vieux postier secoua la tête.

« Jamais! Cela n'en valait pas la peine. Le propriétaire y a renoncé. Les corneilles et les hiboux doivent maintenant y nicher, et les bêtes sauvages s'y abriter la nuit. C'est un étrange décor. J'y suis retourné une fois, mais il n'y avait plus rien à voir que les fondations et quelques murs en ruine se reflétant dans l'eau

sombre du lac. Les Eaux-Dormantes, c'est les Eaux-Mortes qu'on devrait les appeler. ,

— Pourriez-vous nous indiquer le chemin, et nous dire combien de temps il nous faudrait

pour y aller? demanda François.

— Cela ne vaut pas le déplacement, je vous assure. A moins que vous n'ayez l'intention de vous baigner dans le lac? Mais, en cette saison, je ne vous le recommande pas! L'eau est glaciale !

— Nous avons seulement décidé de pousser jusqu'aux Eaux Dormantes. Ce nom nous plaît. Nous ne voudrions pas quitter le pays sans avoir vu l'endroit. Par où avez-vous dit qu'il fallait passer?

— Je ne vous ai rien dit, mais je vous le dirai si vous vous obstinez à y aller. Avez-vous une carte? »

François tendit la sienne. Le vieil homme prit un crayon sur son bureau et traça un trait à travers l'espace désertique de la lande. Puis, ça et là, il marqua quelques croix.

« Vous voyez ces croix? demanda-t-il. Elles indiquent les marécages. Ne vous y aventurez pas ou vous auriez vite de l'eau plus haut que les genoux. Suivez les sentes que j'ai marquées et tout ira bien. Si vous aimez les bêtes, ouvrez l'œil : il y a des biches et

des cerfs en quantité et ce sont de bien jolis animaux.

— Merci infiniment, dit François, repliant sa carte. Combien pensez-vous qu'il nous faudra de temps pour aller là-bas?

— Environ deux heures et peut-être davantage. N'essayez pas d'y aller cet après-midi, il est trop tard. La nuit vous surprendrait sur le chemin du retour et si vous perdez de vue le sentier vous risquez de vous embourber dans les marais.

— C'est juste, répondit François, merci de l'avertissement.

— Bonne promenade! lança le postier, amusé par son enthousiasme. J'espère que vous aurez du beau temps pour aller là-bas....

— Ouï! riposta François. Nous ne pensions pas être aussi favorisés pendant notre week-end. »

Prêt à partir, il s'arrêta, parut réfléchir et, revenant brusquement sur ses pas :

« Connaissez-vous, dans le pays, quelqu'un qui pourrait nous prêter une tente, et peut-être aussi des couvertures? demanda-t-il.

— Une tente? Vous avez l'intention de camper?

— Il fait si beau! expliqua François. Et c'est tellement plus agréable que l'hôtel! »

En entendant ces mots, les autres se tournèrent vers François et le dévisagèrent avec ahurissement. Camper? où? pourquoi? Quelle idée s'était brusquement emparée de leur chef?

François les apaisa d'un clin d'œil, tandis que le vieux postier, qui n'avait rien remarqué, répondait en souriant :

« Ah! ces jeunes! Tous les mêmes! Je crois entendre mon fils! Il est pensionnaire à la ville, sinon je suis bien certain qu'il serait parti camper ces jours-ci ! S'il avait une tente, je vous l'aurais prêtée, mais il n'en à pas et vous n'en trouverez pas une seule dans tout Pontcret. Mais si cela peut vous rendre service, je ne manque pas de couvertures..., en voulez-vous?

— Très volontiers, affirma François, et je vous en serai très reconnaissant. »

Mais le postier interrompit ses remerciements.

« Attendez! dit-il encore, j'ai peut-être ici quelque chose qui pourrait vous servir. »

II se leva et fureta dans un placard. Puis il en extirpa deux grandes toiles huilées.

« L'un de ces morceaux peut vous faire un tapis de sol, dit-il, et l'autre..., si vous savez l'accrocher sur des branches, pourra peut-être vous faire un toit convenable. Maintenant, je vais vous chercher des couvertures. »

Mick, Claude et Annie avaient écouté toute cette conversation avec le plus profond étonnement. Sûrement, François méditait de les faire camper quelque part près des Deux-Chênes! Il accordait donc une telle importance au message capté par Mick?

« François ! questionna ce dernier dès qu'ils se retrouvèrent seuls, que se passe-t-il? A quoi nous servira tout ce barda? As-tu vraiment l'intention de nous faire coucher dehors?

— Chut! » dit François posant mystérieusement son doigt sur ses lèvres. « Plus tard! »

L'homme revint bientôt chargé de couvertures que les enfants roulèrent aussitôt avec les toiles imperméables et accrochèrent sur leurs sacs.

« Brr ! fit le postier, les regardant d'un air narquois, camper en novembre! J'aime mieux que ce soit vous que moi! Soyez prudents, surtout! N'allez pas attraper la mort par ma faute!

— Pas de danger! s'écria François en riant. Oh! comme vous êtes aimable et comme nous vous remercions. C'est exactement ce dont nous avions besoin. Grâce à vous, nous allons passer une nuit formidable ! Encore merci, monsieur ! »

Ce fut seulement à quelque distance du bureau de poste que François daigna enfin répondre aux muettes interrogations de sa

bande. Feignant l'air condescendant de l'homme supérieur qui daigne expliquer ses intentions, il s'arrêta et dit :

« Eh bien, voilà. Il m'est venu quelque chose comme une idée en regardant ce guichet. L'idée qu'il nous fallait absolument aller, au plus tôt, traîner nos semelles du côté de ces Deux-Chênes et renifler les miasmes qui se dégagent des Eaux-Dormantes. Cela m'est brusquement apparu comme une nécessité absolue. Et nous avons si peu de temps pendant ce week-end, que j'ai trouvé préférable de passer la nuit là-bas, plutôt



que d'attendre jusqu'à demain pour nous y rendre.

— Quelle idée ! s'exclama Claude. Nous abandonnons notre randonnée, alors?

— Pas forcément. Si nous ne trouvons rien dans ces ruines, nous pourrons reprendre demain l'itinéraire prévu. Mais si nous y découvrons quelque chose... l'envie de percer à jour ce mystère nous retiendra peut-être sur place... à moins qu'il ne nous conduise ailleurs.... On verra! Mais plus j'y pense, plus je suis persuadé que les Deux-Chênes cachent quelque chose.

— Nous y retrouverons peut-être Margot », fil Annie pour le taquiner.

Mais François répondit avec le plus grand calme :

« C'est fort possible ! Maintenant que la police a refusé de s'occuper de l'affaire, et que ce gendarme s'est moqué de nous, je me sens tout à fait libre de mener mon enquête comme je l'entends! Et il est nécessaire que quelqu'un suive la piste donnée par ce prisonnier évadé — quelqu'un d'autre que Margot, j'entends.

—- Chère Margot! fit Mick, je me demande bien qui elle peut être?

— Quelqu'un à surveiller si elle a des relations parmi les détenus ! répliqua François beaucoup

plus sérieusement. Ecoutez, voilà ce que nous allons faire. D'abord acheter des provisions, puis nous rendre aux Deux-Chênes avant la nuit. Là, nous trouverons bien à nous installer dans les ruines. Et puis, demain matin, frais et dispos, nous serons à la première heure sur les lieux et, alors, nous verrons ce qu'il y a à voir.

— C'est magistralement raisonné, s'exclama Mick. Rien à dire contre. Et puis cela ressemble tout à fait au début d'une nouvelle aventure, pour le Club. N'est-ce pas, Dago?

— Ouah! » répondit gravement le chien, balayant de sa queue les jambes de son interlocuteur.

« Enfin, acheva François, si ce que nous trouvons ne présente aucun intérêt, nous reviendrons ici demain, rendre les affaires que nous avons empruntées. Nous reprendrons notre balade où nous l'avons laissée. Mais, de toute façon, il nous faudra passer la nuit là-bas; d'après ce qu'a dit le postier, il ne serait pas prudent de revenir dans l'obscurité. »

Ils achetèrent du pain, du beurre, un pâté et un énorme cake et aussi du chocolat et des biscuits. François se chargea, de plus, d'une bouteille d'orangeade.

« II y aura sûrement une source ou un puits,

dit-il. Un peu de sirop lui donnera meilleur goût. Et maintenant, puisque nous sommes parés, en route! »

Lourdement chargés, ils marchaient moins vite qu'à l'ordinaire, sauf Dagobert qui courait de gauche à droite, agile et rapide comme s'il n'avait jamais eu de patte blessée. Il est vrai que Dagobert ne portait rien que lui-même.

La promenade à travers la lande était ravissante. Du haut de chaque éminence, on découvrait de larges horizons richement colorés par l'automne. Des poneys sauvages se montrèrent encore, puis un petit troupeau de daims tachetés qui disparut à peine entrevu.

François suivait prudemment les chemins indiqués par le crayon du vieux postier.

« II a dû être facteur autrefois, affirma Mick, et porter souvent des lettres aux Deux-Chênes, sinon il ne connaîtrait pas si bien le chemin. »

Le soleil s'inclinait vers les collines. Les enfants se hâtèrent, voulant avoir atteint les ruines avant sa disparition. Heureusement, il n'y avait pas un seul nuage au ciel, et le crépuscule promettait d'être moins sombre que celui de la veille.

« D'après la carte, dit François, nous devons traverser un petit bois avant d'arriver au lac.

Regardez bien si vous ne voyez pas d'arbres! » Ce fut Mick qui le premier les vit, et, peu après, ce fut Annie qui s'écria :

« N'est-ce pas un lac qu'on voit par là? » Tous s'arrêtèrent et scrutèrent l'horizon.

Etait-ce les Eaux Dormantes? C'était possible.

La nappe d'eau qu'ils apercevaient au-delà des



troncs était d'un bleu sombre, presque noir. Ils repartirent, d'un pas plus rapide, courant comme s'ils n'avaient pas été chargés. L'eau glauque les attirait, et n'était plus très éloignée à présent. Dagobert allait en tête, sa longue queue se balançant dans l'air.

Un petit chemin en lacet les conduisit à un sentier abandonné, si envahi par les mauvaises herbes qu'il en était presque invisible.

« La sente des Deux-Chênes », dit François, identifiant cette piste à la description qu'en avait faite le postier. « Comme je voudrais que le soleil ne soit pas si pressé de se coucher! Nous n'aurons le temps de rien voir ! »

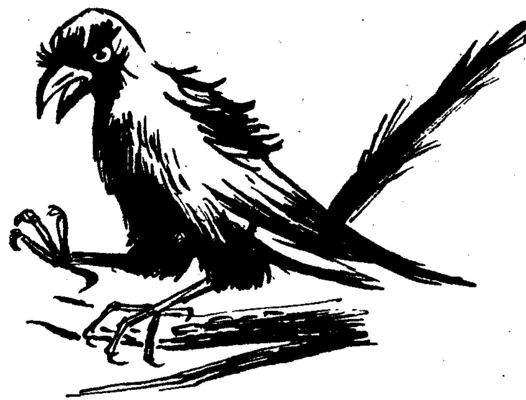
Le sentier les mena hors du petit bois, et, tout à coup, ils se trouvèrent face à face avec ce qui avait été la villa des Deux-Chênes.

Ce n'était plus que pans de murs noircis par le feu. Les fenêtres sans vitres ni châssis s'ouvraient sur le ciel sombre. Une ou deux poutres seules marquaient l'emplacement du toit disparu. Au bruit que firent les enfants en approchant, deux oiseaux s'envolèrent en poussant des cris aigus.

« Deux pies! s'écria Claude en riant. Deux margots! Est-ce qu'elles connaissent le message, elles aussi? »

Les ruines s'élevaient tout au bord du lac qui s'étendait paisible, sans une ride, sans une vaguelette. Ses eaux immobiles étaient .sombres, plus sombres que la terre et les broussailles qui l'environnaient.

« Je n'aime pas ce lac, dit Annie, pas du tout, et je n'aime pas cet endroit! Pourquoi sommes-nous venus ici? »





CHAPITRE XII

Un abri aux Deux-Chênes.

Tous partageaient le sentiment d'Annie. L'endroit n'était rien moins qu'accueillant. Ils l'examinaient avec une certaine appréhension lorsque François indiqua silencieusement de son doigt tendu les deux extrémités de la maison. A chacune se dressait le tronc calciné d'un arbre énorme.

« C'étaient des chênes> dit-il. Les deux chênes qui ont donné leur nom à la propriété. Ils devaient être splendides, maintenant ils ne sont plus que squelettes tordus. Les deux chênes et le lac, tout est mort et sinistre ici. »

Le soleil s'effaça à l'horizon et un vent froid

balaya la plaine. Une activité fébrile s'empara du petit groupe : il leur fallait trouver un abri avant la nuit.

Ils visitèrent les ruines. , '

Dépourvu de toute protection depuis que le toit et les étages s'étaient effondrés, le sol lui-même retournait à l'état de nature. Pourtant Mick découvrit une retraite qui ressemblait encore à une pièce. Il en ressortit triomphant.

« C'est très logeable », affirma-t-il.

Annie alla voir l'endroit et recula avec effroi.

« C'est horrible, dit-elle, et ça sent le moisi! Je ne pourrai jamais dormir là-dedans.

— Cherche autre chose si tu veux, concéda François, mais fais vite. Je vais d'abord aller cueillir de la fougère ou de la bruyère pour nous faire des matelas. Venez-vous avec moi, Mick et Claude? »

Ils s'éloignèrent tous trois et revinrent peu après portant d'énormes brassées de fougères rousses et sèches.

Annie les attendait, très excitée.

« J'ai trouvé quelque chose, dit-elle. C'est mille fois mieux que cette horrible chambre. Venez voir! »

Elle les entraîna dans ce qui avait été la cuisine. A une extrémité de la pièce, une porte vermoulue,

abattue au sol, découvrait l'entrée d'un escalier souterrain.

« Cela conduit aux caves, expliqua Annie. Quand je suis entrée ici, cette porte était fermée et je ne pouvais pas l'ouvrir. Mais je l'ai secouée et secouée, tant et si bien que les gonds ont cédé et que la porte m'est presque tombée dessus. Rien ne tient plus ensemble dans cette baraque. Mais si les caves sont sèches, nous y serons bien à l'abri. Peut-être n'y a-t-il là ni murs noircis, ni poutres calcinées?

— On peut voir! » répondit François.

Il alluma sa lampe-torche et dirigea son rayon au long de l'escalier. Murs et marches apparurent en bon état. Il s'y engagea, faisant signe aux autres de l'attendre, mais Dagobert le devança et s'élança le premier.

Puis on entendit une exclamation de joyeuse surprise.

« C'est une très belle pièce, criait la voix de François. On dirait presque un salon. Il y a même des fauteuils et une table. Et au-delà il y a d'autres caves plus petites. Descendez! Nous allons certainement nous installer ici. »

C'était une pièce étrange où subsistaient encore quelques meubles et des tapis mangés des mites. Les araignées avaient pris possession

des lieux et leurs toiles poussiéreuses, tombant des plafonds ou s'étirant d'un mur à l'autre, vous frôlaient mollement la figure au passage. Claude y donnait de grands coups rageurs, car elle détestait leur contact.

« Il y a encore des bougies dans les bougeoirs sur cette étagère, s'écria Mick surpris. Nous pourrons les allumer et faire un dîner aux chandelles. On sera très bien ici. Beaucoup mieux que dans ces pièces à demi brûlées. Annie a raison. »

Les fauteuils, vermoulus, cédèrent lorsque les enfants voulurent s'y asseoir, mais les bruyères et les fougères empilées le long des murs firent des sièges et des lits très acceptables. La table résista au traitement brutal que Claude lui fit subir pour la débarrasser de son épais revêtement de poussière : nettoyage si efficace que toute la bande dut se réfugier à la cuisine pour fuir le nuage de poussière qu'il avait soulevé.

La lune n'était pas levée et, au-dehors, la nuit était profonde. Le vent faisait bruire les feuilles encore attachées aux branches, mais aucun clapotement ne se faisait entendre du côté du lac. Sa surface demeurait lisse comme une feuille d'étain.

Les enfants redescendirent dans leur cachette

et les filles déballèrent les provisions, tandis que les garçons continuaient à perquisitionner. François découvrit un placard dissimulé dans une boiserie.

« Encore des bougies! s'écria-t-il. Bonne affaire! Et puis des tasses et des assiettes! Quelqu'un a-t-il remarqué un puits quelque part? Nous pourrions les laver — et aussi nous offrir un peu d'orangeade pour notre dîner. »

Personne n'avait vu le moindre puits, mais Annie se souvint d'avoir remarqué, près de l'évier de la cuisine, quelque chose qui ressemblait à une pompe.

« Va voir, dit-elle à François. Peut-être fonctionne-t-elle encore ! »

François monta, une bougie allumée à la main. Annie se s'était pas trompée. Il y avait une vieille pompe qui devait remonter l'eau d'un puisard et la conduire jusqu'au robinet encore en place au-dessus de l'évier. François l'ouvrit et, saisissant le bras de la pompe, l'actionna vigoureusement de haut en bas. Quelques efforts sans résultat et puis, brusquement, l'eau gicla. Tout allait bien. François poursuivit la manœuvre. Cette première eau qui remontait lui parut croupie et fétide, ce qui n'avait rien de surprenant après sa longue station dans les

tuyaux rouilles. François ne se découragea pas. Poursuivant la manœuvre, il pompa et pompa. Enfin, prenant une des tasses découvertes dans le placard, il la rinça et goûta l'eau. Elle était froide comme de la glace, et sans aucun arrière-goût désagréable.

« Bravo, Annie, cria-t-il en descendant. Grâce à toi, nous ne mourrons pas de soif. Il y a de l'eau en quantité et elle est délicieuse! Mick, trouve-moi un récipient où je puisse laver les tasses et, si possible, un genre de cruche pour transporter l'eau. »

La petite pièce où François venait de redescendre avait à présent un aspect accueillant et presque pimpant. Claude et Annie avaient allumé une bonne douzaine de bougies et les avaient disposées un peu partout, jusque dans les coins les plus sombres. Elles dégageaient chaleur et lumière, et 'faisaient paraître extrêmement appétissantes les provisions joliment étalées sur des serviettes blanches couvrant la table.

« Je ne peux pas dire que j'ai aussi faim qu'à déjeuner, s'écria François, mais je sens que ça vient et je vote pour que nous dînions sans plus attendre. »

Le pâté fut découpé et distribué, et les enfants

le mangèrent assis sur- leurs lits de branchages. Les toiles huilées étalées dessous en guise de tapis de sol, les protégeaient de l'humidité probable du sol et une bonne odeur se dégageait des feuilles roussies de soleil. On était bien et la nourriture était bonne, mais ce confort ne faisait oublier à personne les véritables raisons qui les avaient conduits là, et, tout en dévorant, les quatre discutaient âprement de leurs projets.

« Qu'est-ce que nous cherchons au juste? demanda Annie. Croyez-vous vraiment que ces ruines cachent un secret?

— J'en suis sûr! affirma François, et je crois même savoir lequel.

— Pas possible! » s'exclamèrent Claude et Annie, mais Mick, avec un petit sourire mystérieux, se tut, car il croyait avoir deviné, lui aussi.

François s'expliqua.

« Nous savons qu'un prisonnier de droit commun, nommé Hortillon, a fait parvenir un message à deux personnes : l'une est Mick Tagard, qui ne l'a pas eu; l'autre est Margot, qui l'a reçu. La question est de savoir maintenant ce qu'il avait à leur dire.

— Je crois que je le sais, dit Mick, qui trouvait bien pénible de se taire. Mais continue. »

François ne se fit pas prier.

« Supposez que ledit Hortillon ait commis un vol important. Peu importe lequel : vraisemblablement des bijoux; c'est ce qui excite le plus la convoitise des voleurs. Bon. Il a donc commis . un vol, et il a caché le produit de son larcin en attendant que le silence se fasse autour de l'affaire. Il me semble que les choses ne peuvent pas s'être passées autrement. Etes-vous d'accord? je continue. Mais la police n'est pas aussi bête qu'Hortillon le croyait : elle lui met la main au collet et l'enferme en prison pour un nombre X d'années. Naturellement le voleur ne raconte pas où il a caché son magot. Il voudrait bien l'écrire à ses amis, mais il n'ose pas : toutes ses lettres sont lues au départ de la prison. Alors que fait-il?

— Il attend qu'un prisonnier s'évade et le charge d'un message, riposta Mick fièrement. Et c'est bien ce qui s'est passé, n'est-ce pas, François? Cet homme aux cheveux rasés que j'ai vu derrière les carreaux de la grange, c'était le prisonnier échappé, et il était chargé de révéler à Margot et à Mick-qui-pique l'emplacement de la cachette, afin que ceux-ci puissent récupérer le trésor avant que d'autres le découvrent!

— Oui! fit François. Je suis certain que nous ne nous trompons pas. Le prisonnier évadé lui-

même, ignorait probablement le sens du message qu'il s'était chargé de transmettre. Mais Margot et le fils Tagard devaient le comprendre, car ils étaient au courant du vol. Ce dernier n'a pas reçu le message, puisque Mick l'a intercepté, mais Margot, elle, va certainement se lancer à la recherche du trésor.

— Alors, il faut que nous le trouvions avant elle! s'écria Claude, les yeux brillants d'excitation. Nous sommes arrivés les premiers sur les lieux, c'est déjà beaucoup. Demain, aussitôt que possible, nous nous mettrons en chasse! Quelle était la suite de la phrase, après « Deux-Chênes et Eaux-Dormantes » ?

— «La Belle-Berthe », répondit Mick.

— Pas très explicite, fit Annie. Cela n'a pas l'air d'un nom de lieu. Est-ce un troisième personnage dans le secret?

— Je trouve que cela ressemble plutôt à un nom de bateau, dit Mick lentement.

— Tu as raison, s'écria Claude. Un bateau, pourquoi pas? Il y a un lac et les gens qui construisent une maison près d'un lac doivent bien pratiquer la pêche ou le canotage! Je parie que nous trouverons demain une barque appelée la *Belle-Berthe* et que le trésor sera caché dans sa cale!

— Pas si vite ! fit Mick. Ce serait trop facile, et la cachette ne serait pas fameuse, N'importe qui pourrait trouver des marchandises dissimulées dans un canot abandonné. Non. La Belle-Berthe est un indice, mais rien de plus ! Il ne faut pas oublier, non plus, le papier qui accompagnait le texte oral. Il doit avoir un sens, lui aussi, et tant que nous n'aurons pas compris ce qu'il signifie nous n'aurons rien compris.

— Où est-il ce papier? s'écria François. Cet idiot de gendarme l'a déchiré en morceaux. Les as-tu toujours, Mick?

— Bien sûr! fit Mick fouillant dans sa poche. Quatre petits morceaux! Est-ce que l'un de vous a du papier collant? »

Personne n'en avait, mais Claude promenait, au fond de son sac un petit rouleau d'albuplast. Elle en découpa des petites bandes qui furent collées derrière le papier déchiré. En quelques instants les quatre morceaux n'en firent plus qu'un seul, sur lequel les quatre amis promenèrent des regards anxieux.

« Pas facile à comprendre, dit François. Quatre traits se rencontrent au centre. A l'extrémité de chacun de ces traits un mot, niais si pâle et si effacé qu'on peut à peine le lire. Qu'est-ce que c'est que celui-là? bol? Mais avant? ti, té?

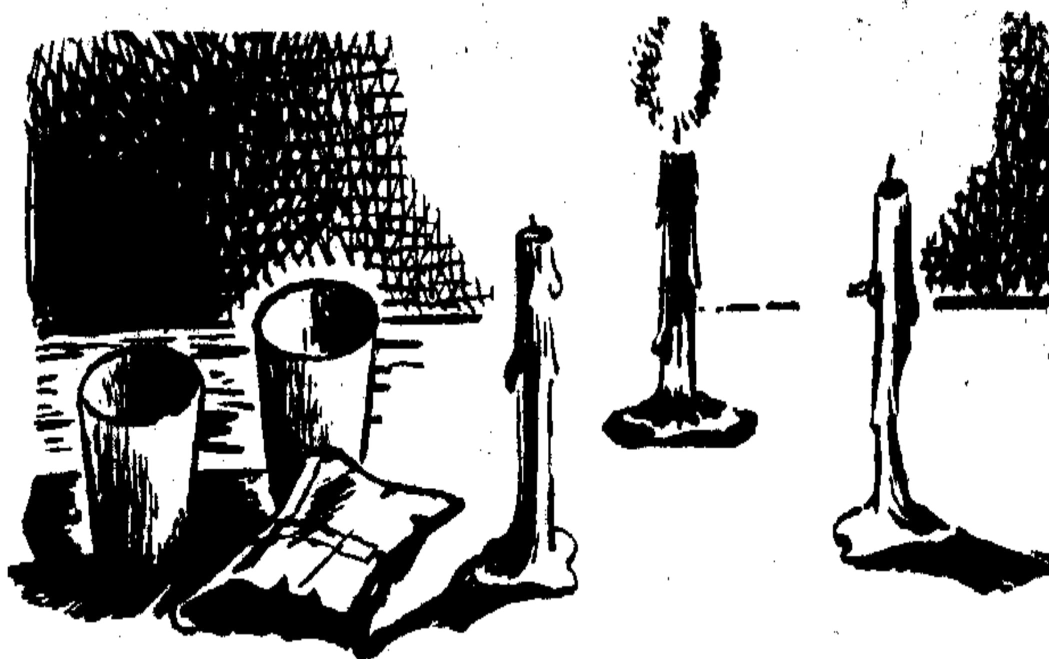
je ne vois pas. Et cet autre? cloche? clocher? Oui, clocher! Je ne peux pas lire les autres. »

On rapprocha les bougies et, l'un après l'autre, les enfants tournèrent et retournèrent entre leurs doigts le fameux papier. Enfin Annie parvint à lire le troisième mot : *cheminée,* et Claude le quatrième : *Haute-Pierre.*

« Qu'est-ce que tout cela veut dire, s'exclama-t-elle dépitée. Cela n'a aucun sens, et nous ne trouverons jamais rien avec de pareil? indices !

— Pour ce soir, le plus sage serait de nous coucher. Les bonnes idées germent pendant le sommeil. C'est bien connu ! Je parie que demain nous trouverons ce que cette haute pierre et cette cheminée viennent faire sur ce clocher et ce bol.... »





CHAPITRE XIII

Une nuit dans une cave !

LA FEUILLE de papier fut soigneusement pliée et François se chargea de là conserver, mais tous étaient trop excités pour se mettre aussitôt au lit. « Je n'ai pas la moindre idée de ce que signifie ce gribouillage, dit Claude. Mais il est certainement de la plus haute importance! Un simple indice peut nous mettre sur la piste... et alors tout deviendra clair.

— Je l'espère, murmura Annie.

— N'oublions pas, ajouta Mick, que la chère Margot possède une copie de ce papier, et sait

probablement mieux que nous à quoi il se rapporte!

— Si c'est vrai, fit Claude, et si nous ne nous sommes pas trompés dans nos déductions, elle viendra ici, elle aussi. Il va falloir se méfier.

— Mais que ferons-nous si nous la voyons? demanda Annie, assez effrayée à cette idée. Où nous cacher? »

François réfléchit un moment et répondit : « Nous ne nous cacherons pas! certainement pas! Margot ne peut pas savoir que nous avons intercepté le message et le papier de son ami Hortillon. Faisons comme si de rien n'était : au cours d'une balade, nous avons découvert cette maison en ruine et décidé de nous y installer. D'ailleurs, c'est la vérité pure!

— Mais cela ne nous empêche pas de l'avoir à l'œil si elle vient, et de surveiller ses agissements, ajouta Mick avec un clignement de paupière entendu. Il est probable que cela la dérangera quelque peu ! mais tant pis pour elle !

— Rien ne dit qu'elle viendra seule, reprit François après un moment de réflexion. Il est même probable qu'elle amènera Mick Tagard. Elle a dû être informée qu'il était au courant de tout et sera entrée en rapports avec lui.

— Alors, elle aura eu la surprise d'apprendre

que Mick-qui-pique n'a reçu aucun message, intervint Claude. Mais ils ne s'en étonneront ni l'un ni l'autre. Ce prisonnier en rupture de banc peut fort bien avoir été empêché d'accomplir sa mission jusqu'au bout!

— Comme c'est compliqué tout ce que vous racontez là! fit Annie en étouffant un bâillement. Je ne peux plus vous suivre. Allez-vous discuter encore longtemps?

— J'ai aussi sommeil que toi, fit Mick en bâillant, lui aussi. Ce lit de fougères me paraît terriblement tentant, et il ne fait pas froid du tout ici, n'est-ce pas?

— L'endroit est très confortable, dit Annie, mais je n'aime pas cette porte ouvrant sur ces petites caves. Qui nous dit que Margot et ses amis ne s'y cachent pas, attendant que nous nous endormions pour nous sauter dessus?

— Tu es stupide! riposta Claude. Vraiment stupide! Crois-tu que Dagobert se tiendrait aussi tranquille si des gens se cachaient à proximité? Tu sais bien qu'il ne cesserait pas de gronder et d'aboyer.

— Oui. Je le sais, fit doucement Annie se glissant sous sa couverture, j'ai trop d'imagination. Mais toi, tu n'en as pas du tout! Tu ne cèdes jamais à des craintes irraisonnées. Je n'ai pas

réellement peur tant que Dago est ici, mais je ne trouve pas drôle d'être toujours entraînée dans des aventures invraisemblables dès que nous sommes tous les cinq ensemble.

— Les aventures arrivent toujours à certaines personnes, expliqua Mick. Tu n'as qu'à voir comme les explorateurs vont d'aventure en aventure.

— Mais je ne suis pas un explorateur, gémit Annie, je ne suis qu'une personne comme les autres qui voudrait bien pouvoir passer quarante-huit heures avec ses amis sans avoir aussitôt à faire face à des bandits, des voleurs ou des contrebandiers. »

Son air malheureux, plus encore que ses paroles, firent que les autres ne purent s'empêcher de rire.

« Je ne crois pas que tu aies grand-chose à craindre cette fois, dit François, cherchant à la rassurer. Nous rentrons à l'école lundi et,'d'ici là, il nous reste bien peu de temps pour des aventures extraordinaires.... »

François se trompait, naturellement. Des événements invraisemblables peuvent se précipiter en quelques minutes. Cependant, ses paroles réconfortèrent Annie, qui se pelotonna dans son lit improvisé avec un sentiment de quasi-sécurité.

Elle se sentait mille fois plus rassurée que la nuit précédente, seule dans son horrible petite mansarde. Les autres étaient auprès d'elle et Dagobert aussi. Elle s'endormit sans crainte.

Ses frères et sa cousine ne tardèrent pas à l'imiter, bien au chaud sous leurs couvertures et leurs vêtements, qu'ils n'avaient pas quittés. Les bougies avaient été éteintes, sauf une qui continuait à brûler paisiblement sur la table. Sa lueur vacillante promenait un rond lumineux au plafond. Dagobert s'allongea comme de coutume tout contre les jambes de Claude et le silence emplit la pièce.

Les quatre cousins dormirent comme des loirs. Aucun d'eux ne remua. Seul Dago se leva une ou deux fois. Il avait entendu du bruit dans les caves. Il s'arrêta devant la porte y conduisant, la tête penchée de côté, les oreilles droites.

Un moment plus tard, il retournait se coucher, satisfait. Ce n'était qu'un crapaud. Dago connaissait bien l'odeur des crapauds et s'il leur plaisait de déambuler dans les souterrains ce n'est pas lui qui les en empêcherait !

Le second bruit qui l'éveilla provenait de l'étage supérieur. Il grimpa silencieusement l'escalier de la cuisine, et se tint immobile, au sommet des marches, ses yeux brillant

comme des lampes vertes au reflet de la lune.

Un animal à la queue longue et touffue se glissa hors de la cuisine, et se perdit dans la nuit. C'était un renard. Attiré par des senteurs inhabituelles, il était venu voir ce qui se passait d'insolite. Il reconnut l'odeur d'êtres humains, et surtout celle du chien. Alors, silencieux comme un serpent, il était prudemment reparti.

Mais sa brève incursion avait suffi pour réveiller Dago. Maintenant, alerté, celui-ci attendait. Il suivit la piste du renard en fuite, se demandant s'il devait se lancer à sa poursuite ou donner de la voix pour éveiller ses maîtres.





Mais le renard était loin et Dagobert décida qu'il n'y avait pas lieu de faire du tapage.

Il redescendit l'escalier et se recoucha sur les pieds de Claude. Il était très lourd, mais Claude dormait trop profondément pour le repousser. Dago en profita. Une oreille dressée, il demeura un long moment aux aguets, puis, rien ne venant, il se rendormit, l'oreille droite, comme une bonne sentinelle.

Quand la bougie s'éteignit, la nuit se fit complète dans la cave. Aucune lueur du jour, aucun rayon de soleil ne pouvait pénétrer dans l'obscure petite pièce, et les enfants y dormirent tard.

François fut le premier à s'éveiller. Les bruyères et les fougères s'étaient écrasées sous son poids et son matelas lui parut tout à coup très dur. Il se retourna pour trouver une position plus confortable, et ce mouvement l'éveilla. L'obscurité totale le surprit. Pendant un instant, il se demanda où il se trouvait. Puis la mémoire lui revint et il se redressa.

Mick ouvrit un œil et bâilla. François le tira par la manche.

« II est huit heures et demie, lui dit-il, après avoir jeté un coup d'œil au cadran lumineux de sa montre. Nous avons dormi bien trop longtemps! »

Ils se levèrent et Dago vint joyeusement les saluer en leur balayant les jambes de sa queue. Il y avait longtemps qu'il ne dormait plus qu'à moitié, attendant que quelqu'un s'éveillât et lui donnât à boire, car il avait très soif.

Cette agitation arracha les filles à leur sommeil et bientôt le sous-sol fut plein de bruit et de mouvement. Claude et Annie allèrent se laver à la pompe et l'eau froide dissipa leurs derniers restes de torpeur. Dago eut droit à une grande bolée d'eau claire et les garçons se tâtèrent pour savoir s'ils auraient le courage ou non de prendre un bain dans le lac. Ils se sentaient très

sales, mais le seul aspect de cette eau sombre et sans mouvement les faisait frissonner.

« Ce sera froid! fit Mick en se grattant la nuque, mais je crois que ça nous fera du bien! Viens, François!»

Ils s'élancèrent d'un même bond jusqu'aux rives du lac et plongèrent. L'eau était glaciale. Ils n'y restèrent qu'un instant, nageant vigoureusement puis s'en revinrent gesticulant et criant, la peau rougie de froid.

Quand ils entrèrent dans le sous-sol les filles avaient préparé le petit déjeuner; il y faisait sombre, mais on y était mieux que dans la cuisine aux murs noircis. Le pain, le beurre, le chocolat et même le pâté furent appréciés et disparurent en quantités surprenantes.

Au milieu du repas, un bruit inattendu les immobilisa soudain. Les cloches! Le cœur d'Annie se mit à battre anxieusement. Mais ce qu'elle entendait n'était pas l'angoissant appel des cloches sonnant l'alarme dans la nuit.

« C'est le 11 Novembre aujourd'hui », s'écria joyeusement François pour chasser le regard de crainte qu'il venait de découvrir dans les yeux de sa jeune sœur. « Toutes les cloches se mettent en branle pour annoncer que c'est fête!

— Oh! oui, s'écria Annie soulagée. C'est fête

et il n'y a plus de prisonniers évadés qui rôdent dans la campagne.

— Oui! c'est fête, répéta François, mais nous n'avons pas le temps de nous amuser. Il nous faut d'abord élucider le mystère de la Belle-Berthe. Y a-t-il ici un rafiot qui porte ce nom? Où est-il? Il doit bien y avoir un hangar à bateaux, cherchons-le. Il sera temps ensuite d'attaquer le second point : l'énigme du papier aux quatre mots et quatre traits. Même si nous ne trouvons rien, nous pourrons nous promener aux environs et peut-être rencontrer des gens qui nous diront ce qu'est la Haute-Pierre, ou la Cheminée.

— As-tu l'intention de passer encore une nuit ici? demanda Annie.

— Cela me paraît nécessaire. Nous avons bien de la besogne en perspective et je suis décidé à ne pas repartir bredouille.

— En ce cas, poursuivit Annie, toujours bonne ménagère, le plus pressé n'est pas de chercher la Belle-Berthe, mais bien de nous installer. Va avec Mick cueillir de la bruyère fraîche, j'arrangerai tout ici avec Claude pendant ce temps-là. »

Les filles firent la vaisselle. Elles n'avaient rien pour essuyer les tasses et les assiettes mais les laissèrent à sécher sur la table. Elles rangèrent

le reste des provisions dans le placard, et alignèrent proprement les sacs et les vêtements au long du mur. Quand François et Mick revinrent, rapportant trois fois plus de branchages que la veille, les lits furent refaits et une épaisseur triple donnée aux matelas.

Tout le monde avait eu à se plaindre de la dureté du sol et Claude se sentait tout ankylosée.

Quand ces préparatifs furent achevés, les quatre amis se regardèrent, satisfaits de leur œuvre.

« Et maintenant, on y va ! » dit François.

Dagobert fut le premier à s'élancer au-dehors.

Un sentier bordé de chaque côté par une murette de pierre conduisait autrefois au lac. Maintenant, les murs croulants se recouvraient d'un manteau de mousse. Le chemin disparaissait sous les touffes d'ajoncs et de bruyères.

Puis le lac apparut, toujours sombre et immobile. Les enfants s'en approchèrent, mettant en fuite quelques poules d'eau, qui s'envolèrent en piaillant.

François inspecta les lieux d'un regard perçant.

« Et alors, dit-il, cet abri à bateaux? existe-t-il ou n'existe-t-il pas? »



CHAPITRE XIV

Où est la « Belle-Berthe »?

Ils s'efforcèrent de suivre la berge du lac, mais ' un fouillis d'arbres et de buissons croissait jusque sur ses bords, rendant la chose fort difficile. Aucune trace d'un hangar à bateaux n'apparaissait nulle part.

Enfin Claude poussa un cri de joie.

« Venez! appela-t-elle. Il y a une espèce de rivière qui sort du lac.

— Ce n'est pas une rivière, dit François, mais une sorte d'étroit chenal. Il s'enfonce quelque peu dans les terres, suivons-le, il doit nous conduire quelque part. »

Comme l'avait supposé François, c'est en effet sur ce chenal qu'avait été construit une sorte de hangar pour remiser les bateaux. Quelques instants plus tard les enfants découvraient une vieille baraque en planches, construite en surplomb au-dessus du petit chenal et si bien enfouie sous la mousse et le lierre qu'elle était presque invisible.

« Voilà ce que nous cherchions! s'écria Mick radieux. En avant pour la *Belle-Berthe! »*

A travers branches et ronces, ils se frayèrent un chemin jusqu'au bâtiment. L'entrée se trouvait sur la façade principale, celle qui dominait l'eau. Une large saillie extérieure y conduisait, à laquelle on accédait par quelques marches prenant appui sur la berge même". Mais cet escalier de bois, où ne subsistaient plus que de rares traces de peinture blanche, était à présent vermoulu et ruiné.

« Hum! fit François en secouant la tête. Il va falloir être prudent! Laissez-moi passer le premier. »

II essaya de gravir les marches branlantes, mais le bois pourri craquait et s'effondrait sous son poids chaque fois qu'il y posait le pied.

« Rien à faire! dit-il. Cherchons une autre entrée! »

Les trois autres faces du bâtiment, soigneusement inspectées, ne montrèrent ni porte ni brèche.

« Hum! répéta François. Il faut pourtant que nous entrions là-dedans! »

II reprit son inspection et s'arrêta devant la façade ouest. Plus exposées aux intempéries, les planches qui fermaient ce côté du bâtiment ne semblaient plus offrir grande résistance. François essaya d'en arracher une, elle céda au premier effort et, en quelques instants, avec l'aide de Mick, il eut pratiqué dans la cloison une ouverture suffisante pour lui livrer passage. Par ce trou il se glissa dans le hangar, obscur et imprégné d'une effroyable odeur de moisi.

Une sorte de petit quai maçonné cernait l'intérieur du bâtiment. Au-dessous s'étendait l'eau noirâtre et sans mouvement. François appela les autres.

« Venez ! leur dit-il, il y a un quai en bon état ! Mais apportez les lampes, on n'y voit rien! »

Le reste de la bande se glissa dans le hangar, par le passage qu'il y avait aménagé, et le rejoignit. La grande arche de l'entrée s'ouvrait en face d'eux, si encombrée de lierre et de branches pendantes qu'elle ne laissait passer qu'une faible lueur verdâtre.

« II y a des bateaux ici *»,* s'écria Mick très excité, et discernant vaguement dans le contre-jour quelques silhouettes sombres au-dessus du niveau de l'eau.

« II y en a même un amarré à ce poteau, à mes pieds. Si c'était la *Belle-Berthe! »*

II y avait trois bateaux. Deux d'entre eux, à demi remplis d'eau, ne montraient plus qu'une poupe émergeant avec peine au-dessus de l'eau sombre.

Mick sortit sa lampe et éclaira le décor. Il était peu engageant. Des rames décolorées étaient dressées contre le mur, une gaffe gisait dans un coin, des masses informes et molles étaient sans doute celles de vieux coussins pourris. Des paquets de cordages verdissants s'enroulaient ici ou là, ou pendaient en longues spires informes. Annie se prit aussitôt à détester ce lieu où tout semblait figé dans la moisissure et où les voix résonnaient étrangement sous la voûte trop basse.

« Regardons les noms des bateaux », fit Mick moins impressionnable. Il dirigea la lumière de sa lampe contre la quille la plus proche et eut un geste de dépit. Les lettres étaient presque entièrement effacées.

« Qu'est-ce que c'est? dit-il en se penchant.

Attendez, je lis *Fréti... Frétillante* quelque chose.

— *Fanny,* dit Claude, *Frétillante-Fanny;* cela pourrait fort bien être la sœur de la *Belle-Berthe.* Voyons les autres! »

La lumière de sa lampe se posa sur l'arrière émergé du bateau suivant. Le nom était beaucoup plus lisible ici. Tous le lurent aussitôt :

« *Gros-Grégoire!*

— Le frère de *Frétillante-Fanny,* dit Mick. Mais on peut dire que ces canots ne méritent guère leur nom. Ils n'ont pas l'air plus frétillants et bien portants les uns que les autres.

— Le dernier sera la *Belle-Berthe,* s'écria Annie, prenant goût à cette recherche. J'en suis sûre! »

II leur fallut suivre le quai jusqu'à son extrémité, avant d'atteindre le troisième bateau. Claude y parvint la première et s'écria :

« Oh! le nom commence par un J! Je ne peux pas en lire davantage, mais c'est un J! »

François trempa son mouchoir dans l'eau et s'en servit pour nettoyer l'emplacement des lettres couvert d'une pellicule de vase séchée. Le nom apparut aussitôt, lisible. Mais ce n'était pas la *Belle-Berthe.*

« *Joyeux-Joël,* lurent quatre voix mornes. Nous avons fait fausse route.

— *Frétillante-Fanny, Gros-Grégoire, Joyeux-Joël,* résuma François. C'est bien la famille de la *Belle-Berthe,* mais où celle-ci peut-elle être? Où?

— Coulée au fond? suggéra Mick.

— Je ne pense pas! l'eau n'est pas profonde ici. S'il y avait un bateau coulé, nous le verrions à la lumière de nos lampes. On voit bien le sable du fond! »

Pour plus de sûreté, ils refirent toute la longueur du quai, balayant l'eau noire du jet de leurs lampes. Il n'y avait trace d'aucun bateau naufragé.

« Eh bien, il faut nous rendre à l'évidence, dit François. La *Belle-Berthe* est partie. Reste à savoir où, quand, et pourquoi? »

Une fois de plus, les lumières des lampes électriques fouillèrent tous les coins et recoins du hangar. Claude remarqua un large assemblage de planches appuyé contre le mur, tout près de l'entrée.

« Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle. On dirait un radeau. Mais c'en est un! »

Tous allèrent examiner de près l'engin.

« II est en bon état, remarqua François. J'aimerais savoir s'il serait assez résistant pour nous porter tous les cinq.

— Oh! s'écria Annie enthousiaste, quelle bonne idée! Essayons veux-tu? J'ai toujours eu envie de faire une promenade en radeau, et je me sentirai plus en sécurité là-dessus que dans n'importe lequel de ces canots!

— Tu as raison, fit Mick. Seulement tu oublies que nous ne sommes pas venus pour nous promener en radeau, mais bien pour retrouver la *Belle-Berthe....* Es-tu sûr, François, qu'il n'y a rien de caché dans les autres bateaux? N'es-tu pas d'avis de les fouiller?

— On peut essayer.... Mais je ne pense pas que cela serve à grand-chose. Puisque seule la *Belle-Berthe* était mentionnée dans le message, c'est qu'elle seule présente un intérêt. »

L'inspection minutieuse des deux barques à demi coulées et de la *Frétillante-Fanny* encore à flot, n'amena aucun résultat.

Mick s'énervait.

« Puisqu'il n'y a aucun bateau sur Je lac, et que tous sont ici sauf la *Belle-Berthe,* je ne sais plus où chercher....

— Elle est peut-être sur le lac, suggéra Claude; mais cachée sous les arbres, près de la berge.

— Ça c'est une idée, s'exclama Mick, reprenant espoir.

— Et une bonne! acheva François. Pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus tôt?

— Allons vite! » s'exclama Mick, déjà certain qu'ils allaient maintenant découvrir le bateau sans difficulté, avec le trésor dans sa cale.

Ils sortirent du hangar par la porte qu'ils s'y étaient ouverte. Dagobert le premier, heureux de retrouver le grand air et le soleil. Lui non plus n'avait pas apprécié cette longue station dans le hangar humide et moisi.

« Quel côté explorons-nous d'abord? demanda Annie. Droite ou gauche? »

A droite comme à gauche, la végétation, laissée à l'abandon, dressait une barrière infranchissable sur les berges du lac.

« II ne sera pas facile de longer le bord, murmura François. Tant pis! il faut essayer. Commençons par la gauche. Les broussailles semblent y être un peu moins touffues Venez! »

Les premiers mètres se révélèrent plus faciles à inspecter qu'on ne l'aurait cru. Les enfants fouillaient les plus petites criques, soulevaient les branches pendantes, se glissaient entre les troncs et poursuivaient leur chemin pleins d'espoir. Mais les branchages se firent bientôt plus denses, les ronces et clématites sauvages s'y emmêlaient; il devint impossible de suivre le

bord sans dommage pour les vêtements et les jambes nues. Puis le passage s'obstrua tout à fait; il fallut renoncer.

Les enfants se regardèrent navrés, leurs mains étaient couvertes d'égratignures, leurs chandails lacérés. Dagobert était le seul qui parût à son aise. Il ne pouvait comprendre pourquoi ses maîtres se livraient à cet exercice si inhabituel pour eux, mais il s'en réjouissait et ne demandait qu'à continuer. Aussi fut-il bien déçu quand Claude le rappela et qu'il la vit revenir sur ses pas, en terrain découvert cette fois.

« Allons-nous essayer l'autre côté? demanda Mick sans enthousiasme.

— Oh ! non ! se récria Annie, il est encore pire ! Nous ferions mieux d'essayer le radeau....

— Ce serait le meilleur moyen pour explorer les berges, dit Claude.

— Exact, approuva François. Et si nous avions été malins, nous aurions commencé par là. Il est trop tard pour sortir le radeau maintenant. Mais nous pourrons nous y mettre tout de suite après le déjeuner. Peut-être ne trouverons-nous pas la *Belle-Berthe,* mais en tout cas nous passerons un bon après-midi. »

Les enfants approchaient de la maison ou plus exactement des ruines de la maison et voyaient

déjà celles-ci apparaître distinctement entre tes troncs des arbres, lorsque, tout à coup, Dagobert s'arrêta en poussant un sourd grognement. La bande s'immobilisa aussitôt.

« Qu'y a-t-il, Dago? demanda Claude à voix| basse. Qu'as-tu vu? »

Le chien gronda encore et les enfants, prudemment, se dissimulèrent dans les buissons, fouillant du regard la maison et ses abords. Ils ne voyaient rien d'extraordinaire. Tout semblait calme. Pourquoi Dagobert grondait-il? Ce ne pouvait être sans raison.

Soudain, une silhouette apparut, contournant les ruines. C'était une femme.

« Margot! Je parie que c'est Margot! » murmura François.

Puis un homme se montra, la suivant de près.

« C'est Mick-qui-pique, dit Mick, oui, c'est bien lui! Je le reconnais! »



CHAPITRE XV

Margot et Mick-qui-pique.

ANXIEUSEMENT, se demandant quelle conduite ils allaient adopter, les enfants surveillèrent le couple.

François s'attendait à cette visite et n'était pas très surpris. Mick ne pouvait détacher ses regards de l'homme. Il reconnaissait sa silhouette trapue, ses épaules voûtées et la masse hirsute de sa chevelure. L'individu lui apparaissait tout aussi repoussant que la veille, lorsque, le trouvant auprès de sa mère, il l'avait jeté à la porte.

Claude et Annie n'éprouvaient pas plus de sympathie envers la femme qui l'accompagnait.

Elle était grande et anguleuse, vêtue d'un imperméable sordide et coiffée d'un turban de laine, qui dissimulait ses cheveux. Tout en parlant, elle marchait vite et les éclats de sa voix, tranchante et criarde, portaient loin.

« Ainsi, c'est ça, Margot, se dit François. Elle a l'air aimable comme une brassée d'orties. Tout à fait l'allure qui convient à la confidente du sieur Hortillon! »

II se rapprocha de ses amis. Pour retenir Dago, Claude avait posé une main sur son collier. Les autres étaient accroupis derrière elle, bien cachés par les buissons.

« Ne bougez pas et écoutez-moi, souffla François. Voilà ce qu'il faut faire. Nous allons sortir de ce fourré et nous diriger vers la maison, en parlant gaiement entre nous comme si de rien n'était. Dites autant de bêtises que vous voudrez, soyez bavards et enjoués. Si ces deux-là vous parlent, répondez comme le feraient des gosses dissipés et inoffensifs. Mais s'ils posent des questions embarrassantes, laissez-moi répondre. D'accord? Vous êtes prêts? On y va.»

François jaillit le premier hors des buissons et se montra au grand jour, criant :

« Nous y revoici ! Je vois la vieille maison ! Elle a l'air plus sinistre que jamais! »

Claude et Dago s'élancèrent à leur tour, puis Annie les suivit, le cœur serré. Elle ne se sentait pas de taille à jouer ce jeu.

L'homme et la femme s'arrêtèrent brusquement en voyant surgir les enfants. Ils échangèrent quelques paroles rapides et l'homme leur lança un regard menaçant.

Les enfants continuèrent à marcher, bavardant gaiement comme François l'avait ordonné. La femme les interpella :

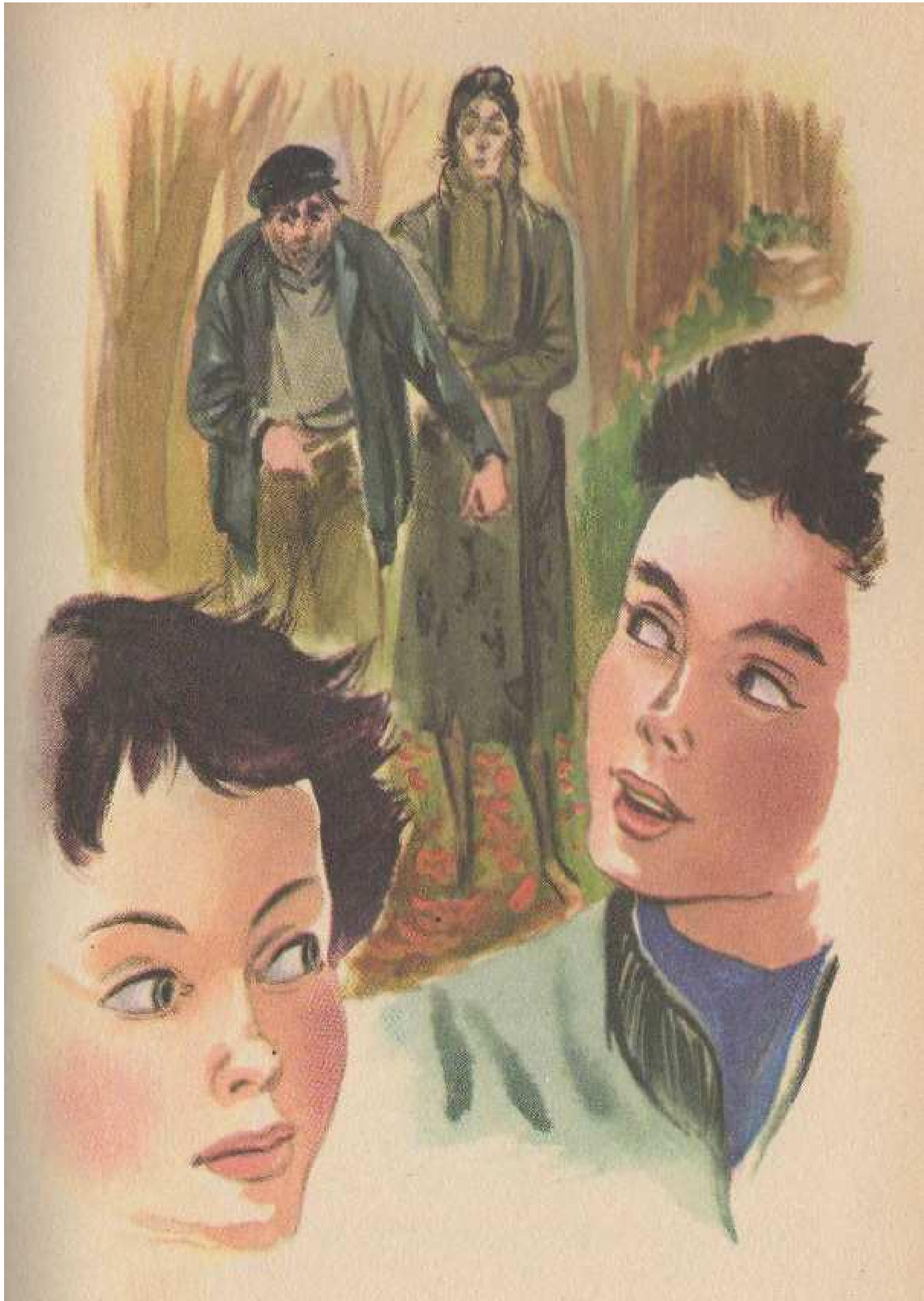
« Qui êtes-vous? Que faites-vous ici?

- Week-end à la campagne, répondit François en s'arrêtant. Il fait beau, n'est-ce pas?

- Pourquoi êtes-vous ici? reprit la femme. Vous n'en avez pas le droit. C'est une propriété privée.

- Oh! non! dit François. Nous nous sommes renseignés, ce n'est qu'une vieille baraque en ruine. Tout le monde peut y venir. Et puis nous ne faisons aucun mal. Nous voulons seulement explorer le lac..., il a un air énigmatique et attirant, ne trouvez-vous pas? »

L'homme et la femme échangèrent un regard. Il était visible que l'intrusion des enfants et leur intention de se promener sur le lac les surprenaient et les contrariaient tout à la fois. Ce fut la femme qui reprit la parole.



L'homme et la femme s'arrêtèrent brusquement.

« Vous ne pouvez pas explorer le lac, dit-elle. C'est dangereux. Les bains et les promenades en bateau y sont interdits.

- On ne nous a pas dit ça, dit François d'un air naïf. Bien au contraire. Etes-vous certaine d'avoir été bien renseignée?

— Nous voulons observer les poules d'eau, intervint brusquement Claude, qui venait de voir un de ces oiseaux passer sur le lac. Nous aimons la nature....

- Et on nous a dit, coupa Annie, qu'il y avait des daims dans les environs.

- Et des poneys sauvages, acheva Mick. Nous en avons aperçu hier. Ils sont ravissants. Ne les aimez-vous pas? »

Ce bavardage intempestif parut déplaire à Mick-qui-pique plus encore que les réponses de François. Il l'interrompit brutalement sur un ton de menace.

« Assez de bêtises! Vous n'avez pas le droit d'être ici. Décampez !

- De quel droit y êtes-vous vous-même? demanda François, blessé au vif.

- Décampez! répéta l'homme, véritablement en colère cette fois, et plus vite que ça. »

Menaçant, il s'avança de quelques pas. François se redressa.

« Je vous interdis de me parler sur ce ton », dit-il. Et Claude lâcha le collier de Dagobert.

Aussitôt, le chien s'avança en grondant, les poils en bataille, la queue droite. Mick Tagard s'arrêta et recula.

«t. Retenez votre chien, cria-t-il. Il a l'air sauvage.

— Il a l'air de ce qu'il est! riposta Claude, et je ne le retiendrai pas tant que vous serez dans les parages! »

Dagobert avançait toujours et ses grognements se faisaient de plus en plus violents. La femme intervint.

« Ne vous fâchez pas, dit-elle. Mon compagnon est un peu vif, mais il n'est pas méchant; vous n'avez rien à craindre. Rappelez votre chien.

— Certainement pas tant que vous serez ici! répéta Claude. Combien de temps allez-vous rester?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? » fit l'homme, mais il n'en dit pas davantage, car au son de sa voix Dago s'était mis à aboyer.

François ne parut même pas s'en apercevoir et, se tournant vers ses amis, il leur dit à haute voix :

« Allons déjeuner! Si ces gens veulent rester

ici, qu'ils fassent ce qu'ils veulent ! Moi, j'ai faim! »

La petite bande aussitôt reprit sa marche vers la maison. Dagobert, toujours sur la défensive, se tenait du côté où se trouvait le couple et gronda plus fort que jamais en arrivant à sa hauteur. D'un même mouvement, l'homme et la femme se reculèrent. Dagobert était vraiment un gros chien et son allure n'avait rien de rassurant. Sans un mot, les enfants continuèrent leur marche et pénétrèrent dans les ruines, intensément observés par deux paires d'yeux courroucés.

« En garde, Dago! » cria Claude dès qu'elle fut dans la cuisine, et le chien, comprenant l'ordre, se posta devant la porte, tandis que ses maîtres descendaient l'escalier. Ils retrouvèrent la pièce dans l'état où ils l'avaient laissée. Rien ne semblait avoir été touché.

« Ils n'ont probablement pas remarqué ces caves, dit François. J'espère qu'il reste beaucoup de pain, car c'est vrai que j'ai faim! et je donnerais cher pour me retrouver devant le même déjeuner qu'hier! Cette Margot et ce Mick font vraiment une paire aussi bien assortie que déplaisante !

— Oui. riposta Mick. Je ne peux pas voir cette

Margot ! Quelle voix affreuse et quelle horrible figure! Pouah!

— Le fils Tagard est pire, dit Annie. Il a une allure de gorille avec ses épaules bombées. Et pourquoi ne se coupe-t-il pas les cheveux?

— Il doit trouver que ça fait riche, dit Claude, taillant le pain en larges tranches. Quelle chance que Dagobert soit là!

— Pour ça, oui ! dit Annie. Brave vieux Dago ! Il les déteste, n'est-ce pas? Je suis sûre qu'ils n'approcheront pas de la porte tant qu'il y sera.

— Je me demande où ils sont allés », murmura Mick mordant dans une tartine dont l'épaisseur de beurre et de pâté dépassait encore celle du pain. « J'ai bien envie d'aller voir! »

II revint presque aussitôt.

« Ils ont dû se diriger vers le hangar à bateaux, dit-il. J'ai aperçu quelque chose qui remuait par là. Ils doivent chercher la *Belle-Berthe*....

— Assieds-toi et mange, ordonna François, et parlons sérieusement. Il faut savoir ce que nous devons faire et, aussi, ce qu'eux vont faire. C'est très important. Ils peuvent avoir des renseignements que nous n'avons pas, et connaître mieux que nous le sens caché du message. Leurs agissements peuvent nous guider sur

la bonne piste!

— Exact! » fit Mick, mâchant consciencieusement son pain tout en essayant, une fois de plus, de trouver quelle interprétation il convenait de donner aux quatre traits et quatre mots mystérieux du papier.

« Je crois que le mieux, reprit François après un assez long silence, est de ne rien changer à nos projets pour cet après-midi. Nous allons sortir ce radeau et nous en servir pour inspecter les berges. C'est un petit exercice inoffensif qui ne peut leur paraître suspect et, en même temps, cela nous permettra de les surveiller. Quoi qu'il en soit, il est probable que c'est au voisinage immédiat du lac que se trouve la solution du problème que nous cherchons tous.

— Tout à fait d'accord, fit Claude, et avec ce beau temps notre navigation va être délicieuse. Pourvu que le radeau soit stable et solide.

— Il l'est, affirma Mick. Passe-moi le gâteau, Claude, et n'en mets pas de côté pour Dago, ce serait gâcher de la trop bonne marchandise.

— Jamais de la vie! rétorqua Claude. Tu sais bien qu'il l'adore.

— C'est quand même du gâchis, fit Mick, un si bon gâteau pour un chien! Est-ce qu'il reste des biscuits?

— En quantité, dit Annie. Et du chocolat aussi !

— Parfait! Il faut que nos réserves nous permettent de tenir jusqu'au bout.... Et ce ne sera pas le cas si Claude et son chien donnent libre cours à leur formidable appétit!

— Qu'est-ce que je dirai du tien? » s'exclama Claude outrée, et ne comprenant pas le plaisir que Mick prenait à la taquiner.

« Taisez-vous tous les deux, intervint François. Je vais remplir la cruche d'eau. Ne vous disputez pas pendant ce temps et donnez-moi quelque chose à porter à Dago. »

Le repas fini, le Club au complet sortit de sa retraite et se dirigea vers le hangar à bateaux. François s'arrêta tout à coup et, désignant un point sur le lac :

* Regardez! s'écria-t-il. Ils ont sorti un des canots. Celui qui tient encore l'eau, je suppose! Le fils Tagard rame de toutes ses forces! Combien pariez-vous qu'ils cherchent la *Belle-Berthe? »*

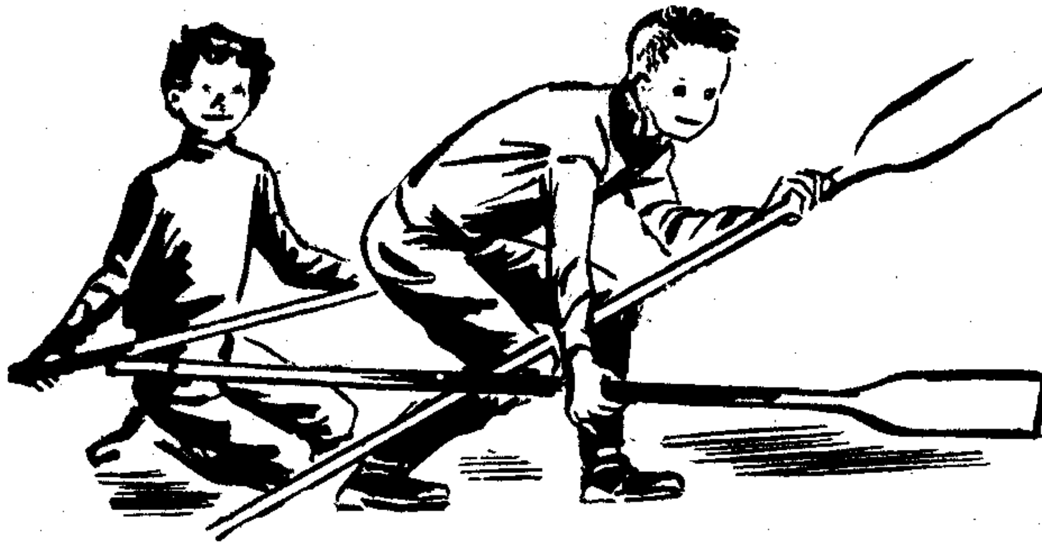
Tous s'immobilisèrent et observèrent l'avance du petit canot. Une appréhension terrible s'empara de Mick. Margot et son complice allaient-ils trouver avant eux ce qu'eux-mêmes étaient venus chercher? Savaient-ils déjà, de façon précise, où était caché le trésor?

« Venez, dit François, il n'y a pas de temps à perdre. De toute façon, nous les surveillerons mieux quand nous serons, nous aussi, sur le lac. »

Les enfants eurent vite fait de pénétrer dans le hangar. Un des canots n'y était plus, la *Frétillante-Fanny,* le seul qui fût en état de naviguer.

La manœuvre pour mettre à flot le radeau fut longue et ardue. Malgré ses poignées de corde, son maniement n'était pas facile. Enfin, l'embarcation fut apportée au bord du quai, mise en équilibre au-dessus de l'eau noire, puis basculée doucement, et, dans un éclaboussement d'écume, elle se retrouva flottant sur son élément naturel. Trapu et lourd, c'était un bon radeau, tenant bien l'eau et prêt, semblait-il, à affronter le large.

« Prenez des pagaies, des rames, dit François, tout ce que vous trouverez, et embarquons, vite! »



CHAPITRE XVI

Sur le radeau.

PENDANT que les enfants se munissaient d'avirons et de pagaies, Dagobert, du haut du quai, regardait gravement le radeau. Qu'était-ce? 1J ne s'attendait certainement pas à naviguer sur cette grande chose plate, se balançant à la surface de l'eau.

François y avait déjà pris place, s'efforçant de le maintenir en équilibre pendant que les autres embarquaient. Son aide fut nécessaire à Annie, qui ne semblait guère rassurée, mais Claude la rejoignit d'un bond léger, sans accepter la main que lui tendait son cousin. Mick vint le dernier,

ou plus exactement l'avant-dernier, cor Dago était toujours sur le quai.

« Viens, Dag! cria Claude, ce n'est pas le genre de bateau dont tu as l'habitude, mais tu verras comme on y est bien! Dépêche-toi! Saute! »

Dagobert se décida tout d'un coup et s'élança d'un bond si brusque que le radeau tangua violemment. Annie en perdit l'équilibre et s'affaissa au milieu des rires.

« Oh! Dag! ne sois pas si brutal, dit-elle. Tiens-toi tranquille. Ce radeau est tout juste assez grand pour nous cinq. Si tu le prends pour une piste de course, la vie y deviendra impossible! »

François poussa hors du hangar l'embarcation qui, heurtant alternativement les deux parois du quai, virait d'un bord à l'autre.

« Attendez pour vous mettre à pagayer que nous soyons sur le Tac, dit François. La manœuvre est délicate dans ce goulet étroit. »

Les trois autres se tenaient assis, immobiles au centre du radeau, mais Dagobert, très intrigué par ce nouveau mode de locomotion, s'était posté au côté de François et regardait avec un visible intérêt les vaguelettes glisser sous l'embarcation.

Ce n'était pas la première fois qu'il allait en

bateau, mais jamais il n'avait vu l'eau si proche du bord. Il avança sa patte, la plongea dans le courant et la retira aussitôt. Finalement, il s'allongea et demeura immobile, le museau au ras de l'eau.

« Tu es un drôle de chien, Dag, lui dit Annie. Mais surtout ne te relève pas brusquement, tu me ferais chavirer par-dessus bord. »

Le radeau parvint enfin hors de l'étroit chenal conduisant au lac, et celui-ci se découvrit dans sa vaste et calme étendue. Les enfants le fouillèrent du regard, anxieux de savoir si Margot et Mick-qui-pique s'y trouvaient encore.

« Ils sont là, s'écria François. Au plein milieu de l'eau. Ils rament ferme. Faut-il les suivre? S'ils savent où se trouve la *Belle-Berthe,* ils nous conduiront jusqu'à elle.

— Suivons-les ! s'écria Mick, les yeux brillants, et faisons vite, sinon nous les perdrons de vue. Aux pagaies, tous! »

L'ordre fut exécuté avec une telle ardeur que le radeau se mit bientôt à tourner et virer de la plus dangereuse façon.

« Arrêtez! cria François. Vous manœuvrez comme des idiots et nous tournons en rond. Mick, d'un côté, les deux filles de l'autre! Là, ça va mieux! Mais faites attention, surveillez la

marche du rafiot et arrêtez-vous de pagayer au besoin. »

Après quelques essais malencontreux, **les** quatre navigateurs novices découvrirent la meilleure façon de s'y prendre pour manœuvrer leur embarcation et celle-ci fila droit sur l'étang. C'était merveilleux. Il n'y avait pas un souffle de vent et le soleil tapait ferme. Les enfants eurent bientôt trop chaud.

« Ils ne rament plus », dit soudain Claude, indiquant du doigt la *Frétillante-Fanny* immobilisée au centre de l'étang. « Croyez-vous qu'ils aient un papier comme le nôtre? Ils sont peut-être en train de l'examiner. Oh! comme je voudrais savoir ce qu'ils font!»

De la distance où ils se trouvaient, les enfants ne pouvaient voir ce que regardaient Margot et Mick-qui-pique. Mais il est certain que, penchés l'un vers l'autre, au point que leurs têtes se touchaient presque, ils examinaient un objet quelconque. Mais quoi? Etait-ce réellement une feuille de papier?

« Avançons, dit François. Approchons-nous d'eux aussi près que possible ! Cela va les rendre enragés, mais tant pis ! »

Un nouvel effort, bien rythmé cette fois, les conduisit à proximité de la *Frétillante-Fanny.*

Ses occupants, toujours penchés l'un vers l'autre, ne les avaient pas vus venir; mais Dagobert, mécontent de les voir si proches, se mit à aboyer. A ce bruit, tous deux relevèrent précipitamment la tête, et aperçurent le radeau et son chargement. Une expression haineuse se peignit aussitôt sur leurs traits.

« Hello! leur cria François. Quelle promenade délicieuse, n'est-ce pas! Comme on est bien sur ce lac! »

La figure de Margot devint rouge de colère.

« Vous n'avez pas le droit de prendre ce radeau sans permission, cria-t-elle. Vous le regretterez !

— Et qui vous a permis de prendre cette barque? demanda François. Dites-le-nous et nous lui demanderons l'autorisation d'utiliser le radeau. »

Claude éclata de rire, Margot grogna des injures et le fils Tagard parut avoir envie de lancer ses rames à la tête des enfants.

« Eloignez-vous! leur cria-t-il. Vous gâchez notre promenade.

- Pourquoi? demanda François. Nous aimons la compagnie. Pas vous? »

Claude repartit d'un nouvel éclat de rire, tandis que Margot et son complice échangeaient



rapidement quelques phrases à voix si basse que les enfants ne purent les entendre. Mais ils en comprirent le sens en voyant les mains de Mick-qui-pique s'abattre avec .rage sur les poignées des avirons-et la *Frétillante-Fanny* s'éloigner dans la direction opposée à la leur.

« Suivons-les! cria François. Nous allons peut-être apprendre quelque chose à présent. »

Mais ils n'apprirent rien. Mick Tagard conduisit le canot vers la rive ouest et le radeau le suivit. Il le ramena de nouveau vers le centre et fut bientôt rejoint par ses poursuivants, essoufflés et transpirant de l'effort fourni pour

ne pas se laisser distancer. Il recommença la manœuvre et n'obtint qu'un résultat identique.

« Un bon exercice, n'est-ce pas? » leur cria la femme de sa voix éraillée et moqueuse. « C'est excellent pour votre santé! »

Mick lâcha un profond soupir.

« Pff! J'ai tellement mal aux bras que je ne peux plus les bouger! Que vont-ils faire maintenant?

- J'ai peur qu'ils n'aient d'autre but que de nous décourager, riposta François tristement. Ils ont renoncé à chercher la *Belle-Berthe* tant que noué sommes là.... C'est certain.

- Alors, je ne joue plus! » s'écria Mick laissant retomber son aviron et s'allongeant sur le dos, les genoux redressés, le souffle court.

Les autres l'imitèrent. Ils étaient tous exténués. En guise de réconfort, Dagobert leur distribua à chacun un coup de langue amical, et s'en fut s'asseoir sur le ventre de Claudine. Celle-ci le repoussa si brusquement qu'il tomba presque dans l'eau.

« Dago! cria Claude, gros maladroit! Va t'asseoir au milieu du bateau! Et ne bouge plus! »

Peiné par cette semonce, Dagobert vint lécher sa maîtresse, qui le laissa faire. Elle était trop fatiguée pour se défendre de ses caresses.

« Que font les autres? demanda tout à coup Annie. Je n'ai pas le courage de me relever pour voir. »

François se redressa en gémissant.

« Oh! mon dos! Mais où, diable, est partie cette satanée barque? Oh! la voilà tout au bout du lac, prête à accoster devant la maison! A moins qu'ils ne retournent au hangar! Ils ont renoncé à la *Belle-Berthe* pour aujourd'hui, à ce qu'il paraît!

- Tant mieux! fit Annie. Peut-être pouvons-nous y renoncer aussi au moins jusqu'à demain. Oh! Dag! ne me souffle pas dans le cou. Que veux-tu que nous fassions, François?

- Je crois que nous n'avons plus qu'à rentrer..., répondit l'aîné d'une voix lasse. Il est trop tard pour nous mettre à inspecter les berges du lac, et, de toute façon, il me semble à présent que ce serait inutile. Les deux du canot s'en sont toujours éloignés, sauf pour chercher à nous fatiguer.

- Alors, rentrons! dit Claude. Mais ne pourrions-nous souffler encore un peu avant? Dag! je te jette à l'eau si tu continues à prendre mes jambes pour une couchette. »

Presque aussitôt, un corps lourd tomba dans l'eau, qui rejaillit en gerbe. Claude se redressa.

Dagobert n'était plus sur le radeau. Il nageait, très satisfait de lui-même, semblait-il.

« II a préféré sauter dans l'eau plutôt que d'y être jeté, s'écria Mick avec un clin d'œil malicieux.

- C'est toi qui l'as poussé! » riposta Claude en colère, tandis que Mick, narquois, s'écriait : « Cela me donne une idée! Si on mettait une corde au cou de Dago! Il nous ramènerait à terre, sans que nous ayons besoin de ramer. Ne crois-tu pas que ce serait bien? »

Claude s'apprêtait à expliquer assez violemment à son cousin ce qu'elle pensait d'une pareille innovation, lorsqu'elle remarqua le sourire ironique qui retroussait le coin de ses lèvres. « Cesse de me taquiner, dit-elle, ou c'est toi que je jette à l'eau.

- Chiche! »

Claude était incapable de laisser passer un défi sans le relever. Elle bondit sur Mick avec une telle fougue qu'elle faillit le faire basculer par-dessus bord.

« Assez! vous deux! cria François. Nous n'avons pas de vêtements de rechange, vous le savez bien. »

Claude reconnut dans sa voix l'accent de commandement qu'il prenait dans les cas graves,

et s'arrêta. Passant ses doigts dans ses courtes boucles, elle sourit.

« Bien, patron! » dit-elle, et elle s'assit.

François ramassa sa pagaie.

« Rentrons, dit-il. Le soleil esl déjà bas. Il faut croire qu'en novembre il est bien pressé de se coucher, car il descend avec une rapidité dont je l'aurais cru incapable. »

On remonta à bord un Dagobert ruisselant et, au rythme ralenti des pagayeurs, le radeau se dirigea vers son point de départ.

La soirée était belle et sereine. Le lac d'un bleu profond et les petites rides qu'y marquait le passage du radeau devenaient d'argent en s'éloignant de lui. Deux poules d'eau le suivaient à la nage poussant des cric-cric étonnés, tandis que leur tête dodelinait en examinant l'étrange embarcation.

Tout en pagayant, Annie admirait ce décor et le ciel qui, au-dessus 'de la forêt, tournait au rosé. Puis son regard se figea, captivé par un détail aperçu sur la pente aride d'une petite colline, à quinze cents mètres environ.

Cela ressemblait à une sorte de dolmen. Elle l'indiqua du doigt.

« Regarde, François, dit-elle. Qu'est-ce que c'est que cette pierre? Est-ce une borne? Elle doit être énorme. »

François examina l'endroit indiqué. « Où? dit-il. Ah! oui, je vois! Mais je ne sais pas ce que c'est. Un monument?

— Seulement une pierre très haute, dit Mick l'apercevant à son tour.

- Une pierre très haute! » répéta Annie, à qui ces mots rappelaient quelque chose. La mémoire lui revint brusquement. « Haute-Pierre, s'écria-t-elle, n'est-ce pas ce qui était écrit sur le papier que Mick a ramassé?

- C'est vrai! s'exclama François. Je n'y pensais plus », et il examina avec un intérêt grandissant l'intrigante silhouette rocheuse. Mais presque aussitôt le radeau se mit à dériver et un bouquet d'arbres vint cacher la pierre.

« Haute-Pierre, répéta François. Cela peut n'être qu'une coïncidence..., mais mérite tout de même réflexion. Avez-vous remarqué pendant combien peu de temps elle est restée en vue?

— Crois-tu que le butin serait caché dessous? » demanda Claude.

François secoua la tête.

« Oh! non, dit-il. Il doit être caché dans un endroit dont la position ne peut être connue que par les indications portées sur le plan! Ramez vite! Il faut nous dépêcher de rentrer maintenant! »



CHAPITRE XVII

Du tac au tac.

Ils regagnèrent le hangar à bateaux, sans apercevoir aucune trace du passage de Margot et du fils Tagard. Pourtant, leur canot, la *Frétillante-Fanny,* était revenu à sa place, amarré au quai auprès des deux autres.

« Ils sont bien rentrés, dit François, mais je me demande où ils sont en ce moment. Ne nous fatiguons pas à remettre ce radeau en place. Je ne me sens plus assez de force dans les bras pour le manœuvrer. Il suffit de Rattacher à un arbre. Nous le retrouverons demain. »

Tous furent de son avis. Ils découvrirent sans

peine un abri sous des branches pendantes, où ils fixèrent solidement le radeau par une corde amarrée à une grosse racine émergeant de terre. Puis ils se dirigèrent vers la maison en ruine, inspectant les lieux au passage, dans l'espoir d'y découvrir Margot et son complice. Mais ils n'étaient visibles ni l'un ni l'autre.

Quand ils entrèrent dans la cuisine, Dagobert était en tête. Comme il n'aboyait pas, les enfants le suivaient sans crainte. Il s'engagea dans l'escalier du sous-sol, et presque aussitôt se mit à gronder.

« Qu'y a-t-il? lui demanda François. Sont-ils en bas? »

Dagobert dévala les dernières marches et, toujours grondant, s'avança dans la cave. Les enfants hésitaient à le suivre. Cependant sa voix n'était pas chargée de colère comme elle l'aurait été s'il s'était agi d'avertir ses maîtres de la présence d'ennemis ou d'étrangers. Ce n'était qu'un grognement de mauvaise humeur, indiquant une simple contrariété.

« Je pense que Margot et Mick-qui-pique sont entrés ici, dit François, suivant le chien. Ils ont découvert notre quartier général. »

II alluma sa lampe. Il n'y avait personne dans la pièce. Les lits de fougères étaient tels qu'ils

avaient été laissés, les sacs alignés contre le mur, aussi. Rien ne semblait avoir été touché. Mick alluma quelques bougies et la petite pièce reprit aussitôt son air hospitalier.

« II y a pourtant quelque chose qui ne va pas, dit Claude. Dago continue à grogner. Ce n'est pas sans raison. Qu'as-tu, Dag?

— Regarde-le flairer tous les coins ! Les autres sont venus en notre absence, c'est certain.

— Est-ce que personne n'a faim? demanda Annie. Je prendrais volontiers quelques tartines, du chocolat et du cake.

— Bonne idée! » approuva François ouvrant le placard où ils avaient rangé les provisions.

Mais le placard était vide. Il ne restait strictement rien sur les planches, si ce n'est le peu de vaisselle qu'ils y avaient trouvée la veille.

« Regardez-moi ça, s'écria François en colère. Les bandits! Ils ont pillé toutes nos réserves. Il ne reste même pas un biscuit! Nous avons été idiots de ne pas penser qu'ils pouvaient venir nous voler!

— C'est très adroit de leur part, remarqua Mick. Ils savent que nous ne pourrons pas rester longtemps ici sans nourriture. C'est une excellente façon de nous faire déguerpir! Il est trop

tard pour nous réapprovisionner ce soir, et si nous y allons demain, ils auront tout le temps de faire — en notre absence — ce qu'ils sont venus faire ici. »

Pendant les premières minutes qui suivirent cette découverte, le Club des Cinq fit plutôt piteuse mine. Tous étaient fatigués, un bon repas les eût remis d'aplomb. Mais de repas — bon ou mauvais — il n'y aurait pas le moindre et le moral de chacun s'en ressentait.

Annie se laissa choir sur son lit et soupira.

« Si seulement j'avais laissé du chocolat dans mon sac ! Mais j'ai tout si bien rangé! Et le pauvre Dag, il a faim, lui aussi! Pas la peine de renifler le placard, Dag, il n'y a rien pour toi — ni pour personne. Le placard est vide!

— Où sont partis ces deux brigands? s'écria soudain François avec rage. Je vais leur dire ce que je pense de leur façon de vider les garde-manger!

— Ouah! » fit Dagobert en parfait accord. François monta rapidement l'escalier, sortit

des ruines et, après quelques pas au-dehors, aperçut la retraite des coupables : c'étaient deux petites tentes récemment dressées sous un bouquet d'arbres. Ainsi, ils allaient coucher sur place? La colère empoigna François. Il se

demanda à peine s'il convenait ou non de leur exposer sa façon de penser. Il se décida à la leur faire connaître sans plus tarder. '

Dagobert lui emboîta le pas, et tous deux se dirigèrent vers les tentes. Mais, à peine arrivés, ils s'aperçurent que le petit camp était désert. Les tentes étaient grandes ouvertes, les couvertures étendues au sol. Devant l'entrée de la plus grande étaient un réchaud et une bouilloire; contre la toile du fond, un gros paquet recouvert d'un linge.

Déçu, François se retira, bien décidé à retrouver ceux qu'il cherchait. Il erra quelque temps et enfin les aperçut, au loin, marchant sous les arbres. Ils s'éloignaient, tournant le dos à leur camp et François, fatigué, renonça à les poursuivre. Il abandonna Dagobert, qui courait joyeusement ça et là, heureux sans doute de pouvoir se détendre sur le sol 'ferme, et s'en revint vers la cave dévalisée.

« Ils ont des tentes! dit-il en rejoignant ses amis. Ils resteront certainement ici aussi longtemps qu'il leur faudra pour mettre leur projet à exécution.

— Où est Dagobert? demanda Claude. Tu n'aurais pas dû le laisser tout seul. Qui sait ce que les autres peuvent lui faire!

— Le voici ! » dit François, entendant le bruit familier des quatre pattes du chien dévalant l'escalier.

Dagobert surgit et se jeta aussitôt sur sa jeune maîtresse.

« II a quelque chose dans la gueule! » s'écria celle-ci, étonnée. Dagobert abandonna son colis sur ses genoux et toute la bande poussa le même cri de surprise:

« Un pâté! Où l'a-t-il trouvé? »

Puis François éclata de rire.

« C'est de la restitution, dit-il. Il a dû se servir dans la tente. J'ai vu sous l'une d'elles un paquet recouvert d'une toile. Ce devait être les provisions! Bravo, Dag! Voilà ce qui s'appelle répondre du tac au tac.

— L'échange n'est pas du vol, dit Mick malicieusement. Oh! Dag! Il est reparti! »

L'absence du chien ne dura que quelques minutés. Quand il revint, il portait un long paquet recouvert de papier. C'était un cake, un très gros cake, et le porteur fut chaudement félicité pour ce choix.

« Oh! Dag! s'écria Claude, tu es un chien merveilleux! Le plus merveilleux des chiens! »

Dagobert fut sensible au compliment et redisparut aussitôt. De cette nouvelle expédition, il rapporta une boîte de carton contenant des biscuits et des madeleines.

« Acceptons-les sans remords, décréta François avec fermeté. Ils ont pris nos provisions, nous prenons les leurs.... Oh! ce n'est pas vrai, Dag n'est pas reparti tout de même! »

C'était vrai! Le chien prenait goût au jeu et réapparut tenant dans sa gueule lin petit paquet enveloppé de papier blanc : du jambon! Personne ne comprit comment il avait pu résister à l'envie de l'avaler en route.

« A sa place, je n'aurais pas pu, affirma Mick, admiratif.

— Dites donc, intervint François, il faut retenir Dag maintenant. Cela suffit.

— Oh! encore une fois, supplia Annie. J'ai tant envie de savoir comment il complétera notre menu!» .

Pour ce dernier voyage Dag ne s'était plus chargé que d'un pain. Peut-être avait-il épuisé les réserves de l'ennemi! Son arrivée fut saluée avec enthousiasme.

« Cela nous manquait, en effet, s'écria Claude. Dag, tu es trop intelligent pour n'être qu'un chien, mais ne t'en va plus. Nous avons tout ce qu'il nous faut! et tu vas avoir un magnifique dîner. Couche-toi et sois sage pendant que je te sers. »

Dagobert ne demandait pas mieux. Il dévora tout ce qu'on lui offrit : pâté, jambon, biscuit et cake, mais au moment où Claude lui tendait un bol d'eau, il bondit sur ses pattes et escalada l'escalier. Arrivé dehors il se mit à aboyer farouchement.

Les enfants s'élancèrent à sa suite. Sous les arbres, à bonne distance, ils virent Mick Tagard.

« Est-ce vous qui avez pris toutes nos affaires? hurla celui-ci en les apercevant.

— Oui, tout juste autant que vous avez pris des nôtres, riposta François.

— Comment avez-vous osé entrer dans nos tentes? » fit l'homme, rageur, secouant sa chevelure hirsute, ce qui lui donnait un air peu rassurant dans le crépuscule.

« Nous n'y sommes pas entrés, affirma François. C'est le chien qui s'est chargé du choix et du transport. Et ne vous approchez pas davantage! J'ai déjà toutes les peines du monde à le retenir. Bonsoir! Ah! je vous avertis, le chien veille sur nous toute la nuit. Mieux vaut ne pas vous risquer à nous jouer un de vos sales tours! Il est sauvage et robuste comme un lion.

— Grrrr », fit Dag, si farouchement que, malgré la distance, l'homme se recula vivement. Puis il s'en alla, sans ajouter un mot, secouant

méchamment sa lourde tête à peine visible au-dessus de ses épaules.

Les enfants retournèrent achever leur excellent souper. Dagobert resta planté au haut de l'escalier.

« Une bonne place pour lui, cette nuit, fit remarquer François. Je n'ai pas la moindre confiance dans ce couple. Eh bien, qu'en dites-vous? notre petite randonnée n'est-elle pas devenue une passionnante aventure? Mais est-il possible qu'elle s'achève en temps voulu? Nous devons être de retour au lycée lundi, à deux heures. Ne l'oublions, pas !

— Il faut découvrir le trésor avant! s'écria Annie. Il le faut absolument. Montre-nous encore ce plan, François. Je voudrais être sûre que Haute-Pierre y est bien indiqué. »

François s'empressa d'accéder à son désir et le plan fut étalé sur la table, en pleine lumière. Entre les bougies, quatre, têtes réfléchies s'inclinèrent de nouveau sur les énigmatiques traits de crayon.

« Oui, dit François, Haute-Pierre est inscrit là. A l'extrémité de l'un des traits, et à l'autre bout de ce même trait il y a : Ti-Bol. Qu'est-ce que cela veut dire, Ti-Bol?

— C'est peut-être un nom géographique?

hasarda Mick, si nous regardions sur la carte? »

La carte fut, à son tour, déployée sur la table et quatre paires d'yeux la scrutèrent avidement. Dans le silence absolu de la cave, la voix d'Annie éclata soudain, joyeuse comme un cri de triomphe.

« Là! Là! s'écriait-elle, et son index s'écrasait sur la carte. Mont-Ti-Bol, c'est écrit à droite du lac, c'est-à-dire du côté opposé à celui où nous avons vu la pierre. Ti-Bol d'un côté, Haute-Pierre de l'autre, cela veut certainement dire quelque chose.

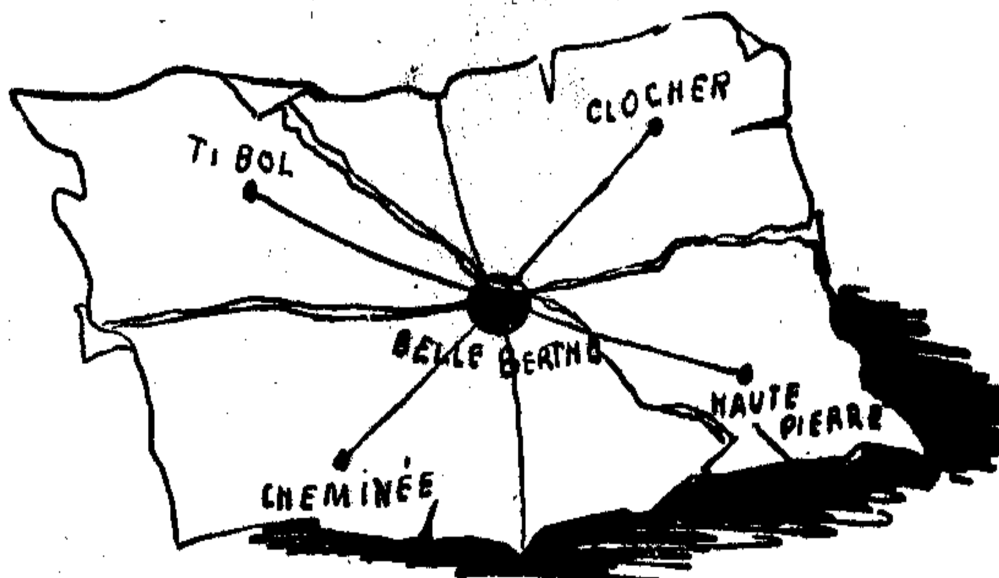
— Tu as raison, dit François. Ces noms sont des indications qui ont un rapport avec la position du trésor. Or, il y a quatre noms : Haute-Pierre et Ti-Bol, cheminée et clocher.

__ Attendez! interrompit brusquement Mick.

J'ai compris! Je vais vous expliquer; c'est facile comme tout! »

Les autres le regardèrent avec un étonnement mêlé de doute.

« Explique-toi! fit François. Dis-nous ce que signifie tout ceci. Si tu as compris, c'est que tu es malin!»



CHAPITRE XVIII

Proches du but.

« "REPRENONS en ordre tous les indices que nous connaissons, fit Mick, maîtrisant avec peine son excitation. Deux-Chênes, c'est l'endroit ou nous sommes en ce moment. Eaux-Dormantes, c'est le lac où est caché le trésor. *Belle-Berthe,* c'est le bateau où il a été déposé.

— Continue, fit François comme son frère s'arrêtait pour réfléchir.

— Margot..., reprit Mick plus lentement, eh bien, Margot, nous la connaissons aussi. Elle est sans doute une complice d'Hortillon. Elle a eu connaissance du message et du plan et elle est venue ici. »

Mick posa son doigt sur le papier chiffonné et recollé.

« Maintenant, continua-t-il, que signifient ces indications? Ecoutez bien. Nous avons aperçu Haute-Pierre, quand nous étions sur le lac, n'est-ce pas? Ti-Bol, nous dit la carte, est un sommet arrondi que l'on doit apercevoir aussi du lac. Clocher et cheminée, quels que soient ces deux inconnus, sont des repères assez haut situés pour être visibles de loin. Sur ce papier ces quatre mots sont reliés par des traits se rejoignant en un point central, ici. Ce point marque donc, à mon avis, un endroit unique, situé sur le lac, d'où il est possible de voir en même temps les quatre repères, selon les directions indiquées par les traits de crayon. Quand nous aurons trouvé ce point unique sur le lac, nous aurons trouvé la *Belle-Berthe* et le trésor! »

Son exposé fut suivi d'un silence méditatif. Puis François abattit sa main ouverte en une énorme claque sur l'épaule de son frère.

« Parbleu! s'écria-t-il. Tu as deviné juste. Quels idiots nous sommes de ne pas y avoir pensé plus tôt! La *Belle-Berthe* est quelque part d'où l'on peut voir à la fois les quatre repères. Cela tombe sous le sens! Il n'y a qu'à chercher... et trouver!

- Oui, acquiesça Mick flatté, mais n'oublions pas que Mick-qui-pique et Margot ont connaissance, eux aussi, *de* toutes ces indications. Ils cherchent le même endroit que- nous et s'y rendront avant nous s'ils le peuvent. De plus, et c'est là le pire, s'ils mettent la main sur le trésor, nous ne pourrons rien faire pour les en empêcher. Nous ne sommes pas la police. Ils emporteront le butin et disparaîtront à tout jamais....»

Cette dernière considération ne fit qu'accroître l'excitation générale.

« Je ne vois qu'un moyen, dit François, il faut que nous soyons les premiers à partir demain, c'est-à-dire embarquer dès que le jour se lèvera. Quel dommage que nous n'ayons pas même un réveil !

- Nous reprendrons le- radeau, répétait Mick, et ce sera vite fait puisque nous n'aurons pas à le sortir du hangar. Nous retournerons au point d'où nous avons vu la Haute-Pierre. Il s'agira ensuite, sans perdre de vue ce premier repère, de trouver les autres : Ti-Bol, clocher et cheminée. Ce dernier nom doit indiquer tout simplement la cheminée qui subsiste au milieu des ruines. Avez-vous remarqué qu'il en reste une seule, qui se dresse toute droite, haut dans le ciel?

- Oui, oui, répondait le chef de bande, préoccupé surtout par la crainte d'un réveil tardif qui ruinerait tous leurs beaux projets. Nous verrons ça demain. Pour l'instant, il s'agit seulement de se coucher et de s'endormir en vitesse. »

Claude installa Dagobert sur un de ses chandails, en haut de l'escalier et le chien ne se fit pas prier pour se coucher là. Il semblait avoir compris la nécessité de passer cette nuit loin de sa maîtresse, pour veiller à sa sécurité.

Il ne dormit que d'un œil et se redressa sitôt qu'un pas furtif se glissa dans la nuit, vers la cuisine.

Ce n'était que le renard. Dago poussa un léger grognement et la bête s'enfuit.

Il n'y eut pas d'autre alerte. Les enfants dormirent paisiblement, mais la nuit commencée de si bonne heure parut longue au chien. Il fit un tour au-dehors puis descendit dans le souterrain. Le fit-il exprès? sa queue au passage frôla la joue de François, qui se redressa d'un bond.

Sa volonté de s'éveiller tôt, perçant à travers son sommeil, lui redonna aussitôt conscience de la réalité. Il regarda sa montre.

« Sept heures, s'écria-t-il! Réveillez-vous. Le jour va bientôt se lever et nous avons des masses de choses à faire! »

A la toilette, faite avec rapidité, succéda un petit déjeuner hâtif et la bande émergea des ruines alors que l'aube commençait à peine à éclairer le paysage.

Rien ne remuait du côté des tentes.

« Ça va bien! lança François à voix basse. Nous serons les premiers! »

Ils détachèrent le radeau, embarquèrent, et se mirent à pagayer vigoureusement.

Leurs muscles endoloris de l'effort fourni la veille, rendaient pénible la reprise du même mouvement, mais l'air froid incitait à l'action et la perspective de l'enjeu proche était un tel stimulant que nul ne se plaignait.

Quand le radeau eut atteint le centre du lac, personne ne pensait plus à sa fatigue. Il faisait jour, et le soleil illuminait les sommets les plus élevés. Les enfants dirigèrent leur embarcation vers le point où, la veille, ils avaient aperçu la Haute-Pierre. Mais ils avaient beau écarquiller les "yeux, ils ne la voyaient plus. Il leur fallut errer longtemps sur le lac avant que Mick, enfin, poussât un cri de triomphe.

« La voilà! c'est ce rideau d'arbres sur la berge qui nous la cachait.

— Bien, dit François, maintenant je ne la quitte plus des yeux. Toi, Mick, en ramant doucement

et seul, tu vas chercher du côté opposé si tu vois quelque chose qui ressemble au mont Ti-Bol. Si la Haute-Pierre redisparaît, je crierai pour t'arrêter.

- Compris », fit Mick, enfonçant prudemment sa pagaie dans l'eau, tandis que son regard fouillait l'horizon.

« Je l'ai! cria-t-il tout à coup. Ce sommet arrondi qu'on voit à peine dans le lointain, derrière ces deux collines. Il doit bien être à dix kilomètres, comme l'indiquait la carte.

- Ce ne peut être que lui, dit François, cessant pour un instant de fixer ses regards sur la Haute-Pierre pour les poser sur le dôme lointain à peine visible. Maintenant, les filles, à votre tour de travailler, Claude va ramer tout en cherchant un clocher vers le sud. »

Claude s'orienta et s'écria aussitôt :

« Je le vois déjà. Il est là! »

Tous les regards convergèrent vers le point qu'elle indiquait : le fin clocher d'un invisible village brillait au soleil levant, comme une aiguille d'acier au-dessus des masses rousses d'une forêt.

« Bravo! s'écria François. Nous y sommes presque. A toi maintenant, Annie. Tu cherches la cheminée. Regarde du côté de la maison, la vois-tu?

— Non! » fit Annie. Elle manœuvra avec précaution puis s'écria : « Je la vois presque. Peux-tu appuyer un peu sur la droite, Mick. Oh! pas tant! Si, ça y est! Arrête! »

Mais l'élan fit dériver le bateau et Mick dut revenir sur la gauche. Enfin Annie retrouva la cheminée, mais Claude avait perdu le clocher.

Il fallut de longs tâtonnements avant de pouvoir stopper le radeau à l'endroit précis d'où chacune des quatre paires d'yeux aux aguets pouvait voir distinctement l'objectif désigné. Enfin on y parvint et François, faisant de grands efforts pour ne pas perdre de vue la Haute-Pierre, ni déplacer l'embarcation, chercha dans ses poches quelque objet qui pût lui servir à marquer remplacement exact d'où l'on pouvait découvrir les quatre repères en même temps.

N'y parvenant pas, il demanda à Claude s'il lui était possible de garder un œil sur le clocher et un autre sur la Haute-Pierre.

« Je vais essayer », répondit la fillette, faisant courir son regard du clocher à la pierre et de la pierre au clocher, en souhaitant ardemment qu'aucun mouvement du radeau ne vînt cacher l'un ou l'autre à sa vue.

Pendant ce temps François s'affairait. Il avait sorti son gros couteau et une lampe électrique

de sa poche et les avait attachés ensemble avec une corde.

« J'ai peur que ma ficelle soit trop courte, dit-il à Mick. N'en as-tu pas un morceau sur toi? »

Mick en avait toujours et il extirpa de sa poche une bonne longueur sans perdre de vue le Ti-Bol. François noua ensemble les deux ficelles et, évitant tout mouvement brusque, fit tomber dans l'eau le couteau et la lampe, puis il laissa filer la ficelle. Quand elle s'arrêta, François sut que les deux objets avaient atteint le fond du lac.

« Ça y est presque, mais ce n'est pas fini, annonça-t-il pour renseigner les autres, qui ne pouvaient se détourner pour regarder ce qu'il faisait. Encore un peu de patience! »

II fouilla ses poches et y retrouva un bouchon qu'il avait commencé à tailler en tête de cheval. Il le fixa soigneusement à l'extrémité de la ficelle qu'il tenait en main, puis il lâcha le bouchon. Celui-ci s'enfonça, puis remonta en surface juste au-dessus du point où étaient le couteau et la lampe.

« Ouf! s'écria François dans un élan de satisfaction. Vous pouvez fermer les yeux, tourner la tête, faire dériver le radeau, peu importe!

Le repère est en place et ne bougera plus! » Toutes les têtes s'étaient retournées vers lui, et tous les yeux fixaient à présent le petit bouchon qui flottait innocemment sur l'eau calme du lac, inconscient de l'importance qu'il avait subitement revêtu.

« Plein d'astuce! dit Mick, mais si nous nous éloignons, nous aurons bien du mal à retrouver ce bouchon; on le voit à peine....

— Je le sais bien, mais je n'avais rien d'autre sous la main.

— Attends ! dit Claude. J'ai ce qu'il te faut ! » Elle sortit de sa poche une balle de caoutchouc.

« Ça flotte! annonça-t-elle triomphante.

— Oui! admit Annie, mais comment feras-tu pour l'attacher? »

Pendant un instant les quatre enfants regardèrent perplexes l'objet rond et sans prise qui aurait fait un si beau repère sur l'eau s'il avait été possible de l'y fixer.

« J'ai une idée! s'écria Mick le premier. Nouons la balle dans un mouchoir.

— Bravo! fit Claude, tu fourmilles d'idées, mais tu oublies le principal. Moi, je veux d'abord savoir si l'endroit où nous sommes est vraiment celui où le voleur a caché son butin. »

Les enfants avaient été jusque-là si occupés à ne pas perdre de vue les points de repère, qu'ils en avaient oublié la *Belle-Berthe.* La phrase de Claude provoqua un immédiat changement de direction des regards et toutes les têtes s'abaissèrent vers la surface du lac. On ne discernait rien au-dessous de l'eau noire qui, recevant à ce moment les rayons obliques du soleil levant, brillait comme un miroir.

« II faut regarder de plus près », souffla Claude, impressionnée malgré elle, et elle se coucha à plat ventre, aussitôt imitée par les autres avec tant de rapidité que le radeau en vacilla. La surface de l'eau se rida et il fallut attendre que le calme revienne pour découvrir ce qui se cachait dans ses profondeurs.

Tous s'attendaient à voir la *Belle-Berthe* et pourtant, quand la forme blanchâtre d'un canot immobilisé au fond du lac apparut, à peine déformée par les petites ondes en surface, la surprise fut encore plus forte que la joie.

Aucun n'osa dire à haute voix ce que chacun pensait tout bas, mais, au fond de soi, tous s'étonnaient d'avoir si bien découvert le sens mystérieux du message et du plan.

« Hum! fit François. Cet Hortillon n'est pas un imbécile. Ses repères ont été bien choisis et

il ne devait pas être facile de trouver sur ce lac quatre points de repères limitant un espace aussi réduit !

— Et, l'ayant trouvé, d'y avoir exactement fait couler le bateau, ajouta Mick. Car il l'a fait couler, n'est-ce pas?

— Bien sûr, mais seulement après y avoir caché le trésor!

— Mais, interrompit Claude, comment allons-nous faire, nous, pour remonter la *Belle-Berthe?*

— Je ne sais pas! avoua François. Je n'en ai pas la moindre idée. »

A ce moment Dagobert se mit à gronder



sourdement. Les enfants tournèrent la tête et virent un canot encore loin sur le lac. Margot et Mick-qui-pique y étaient assis face à face penchés sur quelque chose de blanc — le plan évidemment. Parfois leurs regards s'en détournaient pour fouiller l'horizon, mais ils étaient si occupés à chercher le clocher, la pierre, la cheminée et le Mont Ti-Bol qu'ils ne remarquaient pas la présence des enfants.

« Ils n'ont pas encore compris que nous sommes plus avancés qu'eux, dit François. Mais quand ils vont nous trouver juste sur l'emplacement qu'ils recherchent..., il y aura du grabuge! Gare à nous ! »





CHAPITRE XIX

Margot a des ennuis.

La « Frétillante-Fanny » tournait et virait sous la conduite de Margot et de Mick-qui-pique, préoccupés de découvrir les points de repère déjà identifiés par les membres du Club des Cinq. Ceux-ci surveillaient leur avance, sans mot dire. Claude, la main posée sur la tête de Dag, l'empêchait d'aboyer.

Le canot approchait de plus en plus. Margot s'efforçait de garder dans son champ visuel deux ou trois repères en même temps et sa tête pivotait sans arrêt au bout de son cou décharné. Les enfants échangèrent un sourire entendu. A eux quatre, ils avaient eu bien de la peine à surveil1er les quatre points de l'horizon,

Margot en aurait bien davantage à y parvenir à elle toute seule! Mick Tagard ne semblait guère l'aider; sa lourde tête penchée en avant comme toujours, il se contentait de ramer mollement, suivant sans doute les ordres que lui donnait sa compagne.

Dans le silence matinal, que ne troublait de loin en loin qu'un chant d'oiseau, on entendait parfois ses ordres : « Plus à droite.... Un peu à gauche. » Puis, tout à coup, la *Frétillante-Fanny* mit le cap droit sur le radeau. Margot, qui lui tournait le dos, ne pouvait le voir, mais Mick Tagard lui dit quelques mots à voix étouffée. La femme se retourna brusquement.

Une expression de colère couvrit son visage lorsqu'elle aperçut le radeau si proche et occupant précisément remplacement où elle souhaitait conduire sa barque. Puis elle se .souvint des repères, si laborieusement découverts, et se détourna d'un geste brusque, cherchant à revoir la Haute-Pierre à l'ouest, la cheminée au nord, le clocher au sud.

Elle dit quelques mots à voix contenue à son compagnon, et celui-ci lui répondit d'une inclinaison de tête pleine de menace.

Le canot avançait toujours. La voix de Margot s'éleva de nouveau, distincte cette fois.

« Je le vois presque, disait-elle. Avance encore un peu.

- C'est Ti-Bol qui leur manqua il, murmura Annie. Maintenant ils le tiennent. Ils ont tous les repères, mais... attention, ils vont défoncer notre radeau.... »

Au même moment un choc violent se produisit. Mick Tagard avait volontairement heurté leur embarcation avec une telle brutalité qu'Annie serait tombée à l'eau si François ne l'avait retenue.

« Ne pouvez-vous regarder où vous allez? cria celui-ci. Un peu plus, vous nous faisiez chavirer! Il y a de la place pourtant..., passez au large!

- Ecartez-vous! » répondit Margot d'une voix brutale, à laquelle Dago répondit aussitôt par une série d'aboiements sauvages. La *Frétillante-Fanny* recula.

« Nous ne vous dérangeons pas, reprit François. Nous ne faisons rien de répréhensible. Laissez-nous tranquilles!

- Nous vous dénoncerons à la police! s'écria Margot, rouge de colère. Vous utilisez ce radeau sans autorisation, vous prenez possession d'une maison sans aucun droit et vous nous volez nos provisions! C'est une honte!

— Ne dites pas de bêtises! riposta François

très calme. Voulez-vous que je lâche le chien? Il ne demande qu'à sauter dans votre barque!

— Grrrr! » gronda Dag, découvrant deux magnifiques rangées de crocs étincelants.

Mick-qui-pique eut un sursaut et, d'un coup d'aviron, fit encore reculer son embarcation.

« Ecoutez, les enfants, et essayez de comprendre, reprit Margot d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre apaisante. Nous sommes venus ici passer un week-end tranquille et il n'est vraiment pas agréable de vous rencontrer partout où nous allons. Allez plus loin..., amusez-vous comme vous voudrez, mais laissez-nous la paix. C'est d'accord? Ne nous dérangez pas et nous ne dirons rien à la police..., même pas au sujet du vol de nos provisions..,.

- Nous irons où il nous plaît et nous resterons ici si nous en avons envie, riposta François, et nous nous moquons de vos menaces, comme de vos promesses. »

Un silence suivit sa phrase, puis Margot murmura quelques mots à l'oreille de Mick-qui-pique et celui-ci parut se ranger à son avis.

« Quand finit votre congé? demanda la femme, se tournant une fois de plus vers les enfants.

—'- Vous serez débarrassés de nous demain!

répondit François. Mais, d'ici là, nous entendons bien faire ce qui nous plaît. »

II y eut encore quelques phrases chuchotées entre l'homme et la femme, puis Ions deux se penchèrent, scrutant la profondeur du lac. Quand ils se redressèrent, leurs regards se croisèrent et il sembla bien aux enfants y voir briller un éclair de satisfaction. Mais ce fut très bref. Mick-qui-pique reprit les avirons et la *Frétillante-Fanny,* virant sur elle-même, s'éloigna du radeau.

« Leurs intentions sont claires », s'écria François d'une voix joyeuse, lorsque l'ennemi fut assez loin pour ne pouvoir entendre ses paroles. « Ils pensent que nous serons partis demain et qu'ils auront toute la tranquillité nécessaire pour venir ensuite ramasser le butin. Ils ont vu la *Belle-Berthe* et cela leur suffit. Mais j'ai eu rudement peur qu'ils ne volent aussi le bouchon et la ficelle! Nous l'avons échappé belle!

— Je ne comprends pas pourquoi tu as l'air si content, se récria Claude. Tu sais bien que nous ne pouvons pas renflouer le bateau sans qu'ils le voient. Et, eux, auront toute liberté de le faire après notre départ et aussi d'empocher le trésor.

- Tu n'es pas en forme, aujourd'hui, ma

pauvre Claude! » riposta François, les yeux fixés sur le canot qui s'éloignait de plus en plus en direction des ruines. « J'ai bon espoir qu'ils videront les lieux aujourd'hui puisqu'ils savent que nous serons partis demain. Cela nous donne le temps d'agir.

- Mais tu ne sais même pas comment remettre la *Belle-Berthe* à flot. Le radeau n'est pas assez stable pour la remonter. Il faudrait tout un système de cordes et de palans jusqu'à la rive. Cela va prendre un temps fou, à supposer encore que nous y parvenions....

— Pourquoi renflouer la *Belle-Berthe?* dit François avec un sourire rassurant. Ce n'est pas elle qui nous intéresse, et je compte bien la laisser là où elle est.

- Et alors?

- Alors, tout simplement, je pique une tête dans le lac et je fouille l'épave. Si j'y trouve ce que je pense, que ce soit un sac, un coffre ou une valise, j'y attache une corde et nous le remontons.

— Oh! François! s'écria Annie, ça a l'air si facile quand tu le dis! Crois-tu que ce soit aussi simple à réaliser?

- Peut-être pas! mais je suis décidé à le tenter », repartit François. En même temps, il ôtait

sa veste d'un geste décidé. « Nous allons procéder en deux étapes. La première sera une simple plongée de reconnaissance. »

Annie enfonça son bras dans l'eau jusqu'au coude et le ressortit en frissonnant.

« Brr, dit-elle, que c'est froid! Tu es presque un héros, François, sais-tu?

— Ne dis pas de sottises! » riposta son frère.

Il était déjà en maillot de bain et, sans prendre le temps de penser à ce qui l'attendait, il se jeta à l'eau. Son plongeon impeccable projeta à peine quelques éclaboussures. Les autres se penchèrent sur le bord du radeau pour suivre ses mouvements. Ombre blanche aux gestes souples, ils le virent tourner autour de la *Belle-Berthe,* tête en bas, les mains cramponnées à la rambarde. Cela dura si longtemps qu'Annie s'inquiéta :

« II ne peut pas rester si longtemps sans respirer. Ce n'est pas possible! »

Mais François était champion de nage de sa classe et il pouvait bien des choses dont Annie aurait été incapable. Il remonta enfin et tous l'aidèrent à se hisser sur le radeau. Il haletait bruyamment et les autres attendirent qu'il ait repris son souffle pour l'interroger. Ils avaient pourtant grande hâte de savoir s'il avait ou non trouvé le trésor.

François le devina et son premier mot fut pour les rassurer :

« II est là! » lança-t-il entre deux aspirations, mais plusieurs minutes s'écoulèrent encore avant qu'il pût s'expliquer davantage.

« J'ai atteint le bateau du premier coup! Il est aux trois quarts pourri, mais sous le banc, il y a un paquet..., je l'ai tâté. Il est gros, et probablement lourd; je n'ai pas pu le bouger. Il est enveloppé d'une toile imperméable. C'est sûrement le trésor!

- Pourras-tu le remonter?

- Il faudra ! Je ne sais pas s'il est coincé sous le banc ou seulement très lourd....

— Si ce sont des bijoux, ça ne doit pas être tellement lourd ! hasarda Annie.

- C'est peut-être de l'or massif! fit Mick.

- Ou bien le colis a été chargé de pierres pour le caler au fond, on ne peut pas savoir. »

François grelottait malgré les soins de son frère, qui le frictionnait vigoureusement avec son propre chandail.

« Qu'allons-nous faire? » demanda Claude.

Le regard de François se posait tour à tour sur tous les bouts de cordes visibles sur le radeau. La plupart étaient pourris. Ceux qui paraissaient bons n'auraient pas une longueur

suffisante pour atteindre le fond du lac. Le jeune garçon fit une moue, puis chercha des yeux la *Frétillante-Fanny.*

Elle avait été tirée sur la berge eu un point découvert, bien visible du radeau. De ses occupants, l'un était assis dans l'herbe, l'autre, debout, maniait à hauteur de ses yeux un objet qui brillait dans le soleil.

François fronça les sourcils.

« Qu'est-ce que c'est, à votre avis? demanda-t-il. Moi, je parie qu'ils ont des jumelles et qu'ils s'en servent pour nous surveiller. Cela a dû les inquiéter terriblement de me voir plonger dans le lac, juste au-dessus de la *Belle-Berthe!*

- Tu as raison, dit Claude. Ce sont certainement des jumelles! Et nous ne pouvons plus rien faire tant qu'ils sont là à nous guetter! Ils nous verraient remonter, le paquet et nous attendraient pour nous le reprendre à l'arrivée ! »

François se rhabillait.

« De toute façon, dit-il, il n'est pas question de le repêcher maintenant. Nous n'avons pas assez de corde. Il faut retourner au hangar en chercher! -

- Mais quand pourrons-nous le faire? demanda Mick. Si nous revenons ici cet après-midi,

ils reprendront leurs jumelles et recommenceront à nous épier. Je n'ai plus aucun espoir de les voir s'éloigner maintenant qu'ils nous ont vu fureter dans le secteur qui les intéresse! »

Mais François ne paraissait pas inquiet.

« Prête-moi ton peigne, dit-il à Mick et réfléchis avant de parler. Quoi qu'il arrive, il y aura d'ici demain des heures entières pendant lesquelles ils ne pourront pas nous espionner! Que veux-tu qu'ils y voient pendant la nuit?

— La nuit ! se récria Annie. Tu n'y penses pas !

- Je ne pense qu'à ça. Ils seront vraisemblablement couchés, et il y aura assez de lune pour nous éclairer. Nous reviendrons cette nuit et vous verrez;..., ce sera sensationnel!

— Formidable! » s'écrièrent Claude et Mick d'une même voix, qui étouffa les timides objections d'Annie.

« Maintenant, éloignons-nous vite pour ne pas augmenter leurs soupçons !

— Nous aurons tout l'après-midi pour préparer notre expédition nocturne! ajouta Mick débordant d'enthousiasme.

- Mais il faudra aussi *les* surveiller, fit remarquer Annie. S'ils ne nous voient pas sur le lac, ils reviendront peut-être ici.

- Jamais de la vie! fit Mick, ils ne se risqueront

pas à repêcher le paquet, tant que nous serons là ! Ils attendront que nous soyons partis!

— En emportant le butin à leur nez et à leur barbe! acheva Claude en éclatant de rire.

- Attachons vite la balle, ordonna François, car nous ne retrouverons jamais le bouchon en pleine nuit. Et puis, en route. J'ai besoin de faire un peu d'exercice pour me réchauffer. »

Mick eut tôt fait d'accrocher la balle enveloppée dans un mouchoir, auprès du bouchon et le radeau s'éloigna en silence.

Sur la berge, les observateurs n'avaient pas bougé.

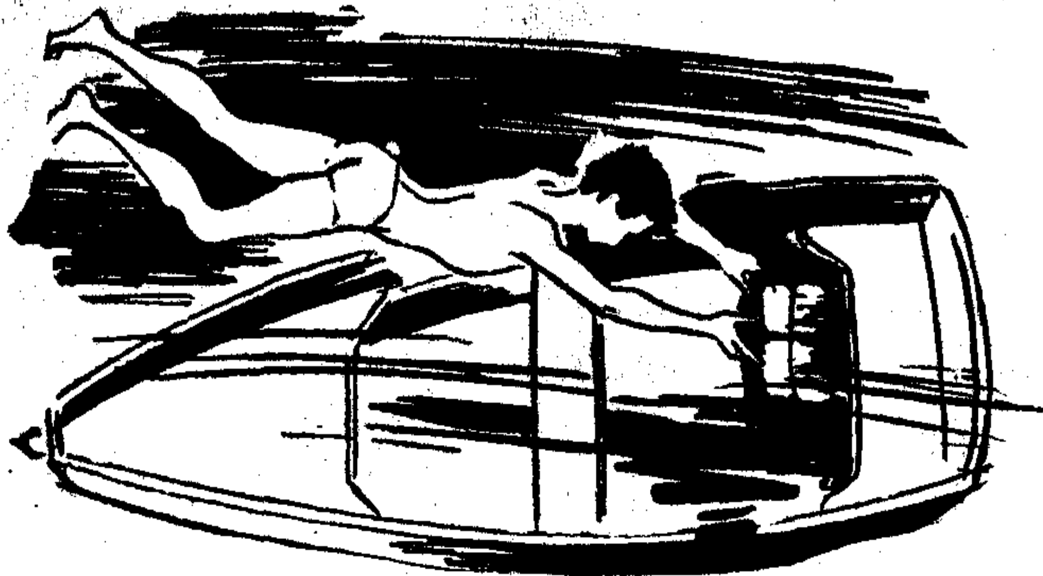
« J'espère qu'ils n'auront pas profité de notre absence pour retourner piller nos réserves, s'écria Annie.

— Je les ai enfermées dans une des caves de derrière, dit François, et voici la clef.

— Tu ne nous l'avais -pas dit, fit Claude. François, tu es un génie. Comment fais-tu pour penser à tout!

— Il suffit d'avoir un peu de cervelle », dit v François feignant de prendre un air modeste.

Puis il éclata de rire.



CHAPITRE XX,

Au clair de lune.

Dès que Margot et Mick-qui-pique virent que le radeau, s'éloignant de l'épave de la *Belle-Berthe,* s'en revenait en direction des ruines, ils quittèrent leur poste d'observation et regagnèrent leurs tentes.

« Comme ils doivent se sentir soulagés! dit François en riant. Ils croient que nous n'avons rien vu, rien fait. Tout va bien pour eux!

- Et pour nous aussi! » ajouta Mick, enthousiasmé de voir l'heureuse tournure que semblaient prendre les événements.

Moins entreprenante et moins hardie, Annie ne songeait qu'aux difficultés qui les annulaient encore.

« S'il y a des nuages ce soir, dit-elle, la lune sera cachée et comment ferons-nous pour voir Ti-Bol, la Haute-Pierre, le clocher...?

- Ne cherche donc pas à imaginer le pire, se récria François. Regarde plutôt le ciel. Tu vois bien que le temps s'est remis au beau. Nous y verrons clair ce soir, ne t'inquiète pas. D'ailleurs l'important est de retrouver la balle et le bouchon et pour cela nos lampes électriques peuvent suffire. »

Quand ils eurent atteint l'entrée du chenal, ils attachèrent le radeau au même endroit que la veille, puis se dirigèrent vers les ruines. Dagobert les suivait sagement et ne recommença à gronder qu'en descendant l'escalier de la cave.

« Je parie que Margot et son compère sont encore venus rôder par ici, dit Claude, observant son chien. Ils cherchaient leur jambon et leurs petits gâteaux! Tu as bien fait de les mettre sous clef, François. Donne-la-moi, je veux être sûre qu'ils n'ont rien pris! »

Elle revint un instant plus tard, les bras chargés de vivres.

« Il y avait un gros crapaud à côté des

gâteaux, dit-elle; il avait l'air fort intéressé; -mais, en voyant Dag, il s'est sauvé. Il n'avait rien à craindre pourtant. Dag a trop mangé de crapauds..., il ne les aime plus. »

Tous furent d'accord pour aller s'installer au soleil pour déjeuner. Le repas leur parut excellent et la position à demi allongée sur l'herbe des plus reposantes. Ils prirent donc leur temps et furent tout surpris d'entendre François s'écrier soudain :

« Mais savez-vous qu'il est trois heures moins le quart? Dans deux heures il fera nuit.

— A quelle heure se lèvera la lune? » questionna Mick.

François réfléchit un instant et répondit : « Vers onze heures. C'est à ce moment-là qu'il faudra se mettre en route.

— N'y allons pas », murmura Annie.

François passa son bras autour de ses épaules.

« Pourquoi dis-tu cela? lui demanda-t-il doucement. Tu sais bien que ce sera passionnant et tu ne voudrais pas que nous y allions sans toi....

— Non, certainement pas. Mais je n'aime pas Margot ni Mick Tagard.

— Nous non plus ! répliqua François gaiement, et c'est bien pourquoi nous devons les battre sur leur propre terrain. Nous avons le droit pour

nous et cela vaut bien la peine de prendre un petit risque. Hé ! Claude, c'est ton tour d'aller voir ce qui se passe du côté des tentes. Il y a bien longtemps qu'ils se tiennent tranquilles, ces deux bandits. »

Claude atteignit en courant le bouquet d'arbres d'où l'on pouvait le mieux voir, sans être vu, le camp ennemi.

« Je suis arrivée juste pour les voir partir, dit-elle en revenant. Ils ont pris le chemin qui s'enfonce dans la lande.

— Bonne promenade! murmura François ironique. Mais ne perdons pas de vue leur canot. Ils sont capables de faire ce détour pour nous dépister et de revenir le prendre en cachette. »

Ils allèrent au hangar à bateaux et trouvèrent facilement une corde longue et solide dont François, après examen attentif, renforça une partie un peu usée. « J'ai froid, dit-il quand il eut fini ce travail. Ce bain m'a littéralement glacé et j'ai le frisson à la pensée d'en prendre un autre cette nuit.

— Cette nuit, ce sera mon tour, affirma Mick.

— Non. Je sais exactement où se trouve le sac et comment il faut l'attacher; mais tu pourras venir avec moi. Tu m'aideras.

— Bien, fit Mick satisfait d'avoir obtenu ce

qu'il voulait. Et puisque nous n'avons rien à faire avant la nuit, peut-être pourrions-nous jouer pour nous réchauffer.

- Une partie de gendarmes et de voleurs », proposa Claude.

La partie aussitôt acceptée, dura jusqu'au moment où le soleil disparut derrière les collines. Puis des nuages montèrent au ciel et l'obscurité se fit rapidement.

« Ces nuages... », murmura Annie.

François examina le ciel attentivement.

« Ce n'est rien, dit-il enfin. Ils vont passer. Nous aurons un beau clair de lune. »

Margot et son complice regagnèrent leur camp et l'on vit les faisceaux lumineux de leurs lampes balayer les toits et les murs de toile.

« Tout va bien! dit François. Rentrons nous reposer.

— Mais je ne pourrai jamais dormir, affirma Annie, de plus en plus inquiète à mesure que l'heure avançait.

— Si c'est vrai, c'est tant mieux, s'écria Mick. Tu nous réveilleras....

- Je veux bien », souffla Annie, plus émue qu'elle ne voulait le paraître.

Bien pelotonnée sous sa couverture, elle s'efforça de ne pas céder au sommeil qui la gagnait

malgré son inquiétude. Pour cela il lui suffit de se remémorer toutes les aventures qu'avait déjà traversées le Club des Cinq. Combien de fois n'avait-elle pas été inquiète, plus encore que ce soir! Et, toujours, tout s'était arrangé au mieux. Pourquoi pas cette fois encore? Elle voulait le croire, mais ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle aurait préféré des vacances paisibles à ce flot d'aventures sans cesse renaissant.

« Les aventures, conclut-elle, il vaut mieux les lire dans les livres que de les vivre pour de bon! »

Elle éveilla les autres à onze heures moins dix. Ils dormaient profondément et elle eut du mal à les arracher au sommeil.

Mais, sitôt éveillés, ils furent tous debout, s'agitant et parlant à voix basse :

« Où est la corde? Mettez vos lainages et les imperméables par-dessus. Il va faire glacial sur le lac. N'oublie pas tes serviettes de toilette, Mick. En as-tu assez? Vous êtes prêts, tous? En route, mais pas de bruit, surtout. Et éteignez les lampes dès que nous serons sortis de la cave. »

Dagobert, qui avait veillé solitairement dans la cuisine comme la nuit précédente, était redescendu dans le souterrain en entendant ses maîtres s'agiter. Maintenant, sachant qu'il ne f allait-

pas faire de bruit, il les suivait en silence, se demandant quelle raison insolite pouvait motiver leur sortie à pareille heure.

La lune, tel un large G ventru, brillait, éclairant le paysage de façon très suffisante pour permettre de s'y diriger. Quelques petits nuages flottaient dans le ciel, la voilant par instants, et l'obscurité était alors presque absolue. Mais cela ne durait qu'une ou deux minutes et la lune reparaissait brillante.

François, arrêté à l'entrée des ruines, observait le ciel.

« Temps idéal, dit-il, pour une expédition du genre de la nôtre.

— Que font *les autres?* souffla Mick derrière son dos.

- Ils dorment, répondit François après un coup d'œil jeté vers les tentes. Mais il est tout de même préférable de prendre un maximum de précautions. Longeons les murs pour rester dans l'ombre des ruines et faufilons-nous au plus près sous le couvert des arbres. Claude, retiens Dagobert près de toi. Attention. En route, doucement. »

La petite bande se faufila prudemment et, évitant les passages éclairés, gagna la berge du lac. Celui-ci brillait comme un miroir immobile et



le croissant de la lune s'y reflétait comme sur une estampe chinoise. C'était ravissant mais, aussi, très impressionnant. Le silence absolu de l'eau et des branches créait un sentiment de mystère plus profond encore que les trous d'ombre sous les arbres. Annie souhaita entendre un bruit; un simple clapotis sur les berges lui eût paru rassurant, mais il n'y en avait pas le moindre.

Ils montèrent sur le radeau et s'éloignèrent sans troubler cet étrange silence qui faisait paraître plus grand le lac et plus petit leur esquif.

Dagobert, seul, semblait indifférent à cette

ambiance. Joyeux, il allait de l'un à l'autre, léchant au hasard mains ou figures. Il aimait les promenades nocturnes et y était accoutumé depuis toujours. Son insouciance même était un réconfort pour les enfants.

Chacun d'eux pagayait en silence, les yeux fixés sur les petites vaguelettes que créaient leurs mouvements et que la lune frangeait d'argent.

« Quel silence! murmura Annie. C'est oppressant. »

Mais à ce même moment, comme pour lui répondre, une chouette ulula. Annie sursauta violemment.

François se mit à rire.

« Il suffit de parler de silence pour entendre du bruit, dit-il. J'étais justement en train de me demander si ce lac était toujours aussi paisible. A-t-on idée d'une eau aussi calme? N'y a-t-il jamais la moindre vague ici, même par jour de tempête?

— Je ne crois pas, fit Mick. C'est un lac étrange, bien fait pour dissimuler des trésors volés. Ses eaux sont lourdes des secrets qu'il recèle et des pistes qu'elles ont effacées.

— Chut! intervint Claude. Ça ne te réussit pas de te lever en pleine nuit, mon pauvre Mick, tu ne dis que des bêtises. Dis, François, ne

crois-tu pas qu'il serait temps de chercher les repères. Nous naviguons à l'aventure en ce moment.

— Pas du tout, rétorqua son cousin. Nous sommes approximativement dans la bonne direction. Mais pas encore en vue des repères. Ramez toujours... et nous verrons plus tard! »

Le silence retomba et pendant de longues minutes encore le radeau glissa sans bruit, comme dans un rêve, sur les eaux mortes du lac.

Annie fut la première à apercevoir la Haute-v Pierre, puis le mont Ti-Bol se montra.

« Et voici le clocher, annonça Claude peu après. Regardez comme il brille dans le clair de lune!

— C'est à croire qu'Hortillon est venu, ici, cacher son trésor par une nuit toute semblable à celle-ci, s'écria François. Les repères sont presque plus visibles qu'en plein jour. Voyez la Haute-Pierre, quelle belle tache blanche elle fait ! Il faudra que nous allions un jour la regarder de près. Elle n'a pas poussé là toute seule, et ceux qui l'ont érigée avaient un but que j'aimerais connaître.

— Ceux-là étaient peut-être des druides, dit Claude, ou des hommes- préhistoriques!... Ah! tiens, voilà la cheminée! Nous tenons les quatre

repères, la balle et le bouchon ne doivent pas être loin.

— Voilà la balle, dit Mick aussitôt, montrant du doigt la tache claire que faisait celle-ci flottant à la surface de l'eau. Nous sommes vraiment très forts et le Club des Cinq mérite des félicitations.

— Tu te féliciteras plus tard, dit François. Pour l'instant, tu ferais mieux de te déshabiller. Brrrrrrr! qu'il fait froid. »

Les garçons posèrent leurs vêtements en un tas relativement bien plié au centre du radeau.

« Tu les surveilles, Annie ! recommanda François. Prends la corde, Mick, et plonge derrière moi. Nous ne pouvons pas voir la *Belle-Berthe,* mais repère bien la balle avant de sauter. Elle est juste dessous. »

Les plongeons des deux garçons se succédèrent à très peu d'intervalle, faisant dériver et osciller le radeau. Dagobert, surpris par la secousse qu'il n'attendait pas, faillit tomber à l'eau, et se rattrapa juste à temps. Annie s'était accroupie sur le tas de vêtements., Claude, la godille en mains, rectifia la position du bateau.

François avait plongé le premier. Il ouvrit les yeux sous l'eau et aperçut l'épave du canot juste sous lui. En deux puissantes brasses, il l'eut

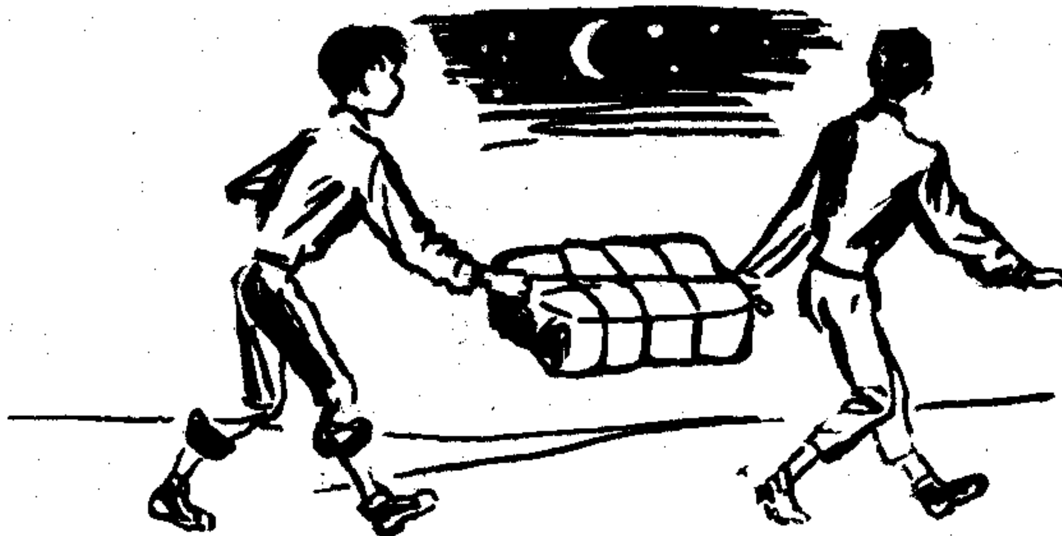
rejointe et, en tâtonnant, retrouva le sac imperméable qu'il tira à lui d'un brusque effort, Mick le rejoignit à ce moment la corde en main. Ils-commençaient à l'attacher quand Mick fit signe qu'il n'y pouvait plus tenir.

Moins entraîné que son frère, il ne pouvait rester aussi longtemps que lui sous l'eau et bientôt sa tête émergea tout près du radeau, soufflant et crachant. François l'imita quelques secondes plus tard, et le silence de la nuit fut coupé des halètements pénibles des deux plongeurs cherchant à retrouver leur souffle.

Les filles les regardaient assez impressionnées, mais sans parler, sachant qu'elles ne pouvaient rien faire pour les soulager.

Au bout d'un long moment, François s'efforça d'esquisser un sourire à leur adresse :

« Tout va bien, dit-il, mais ce n'est pas fini. Nous redescendons! »'



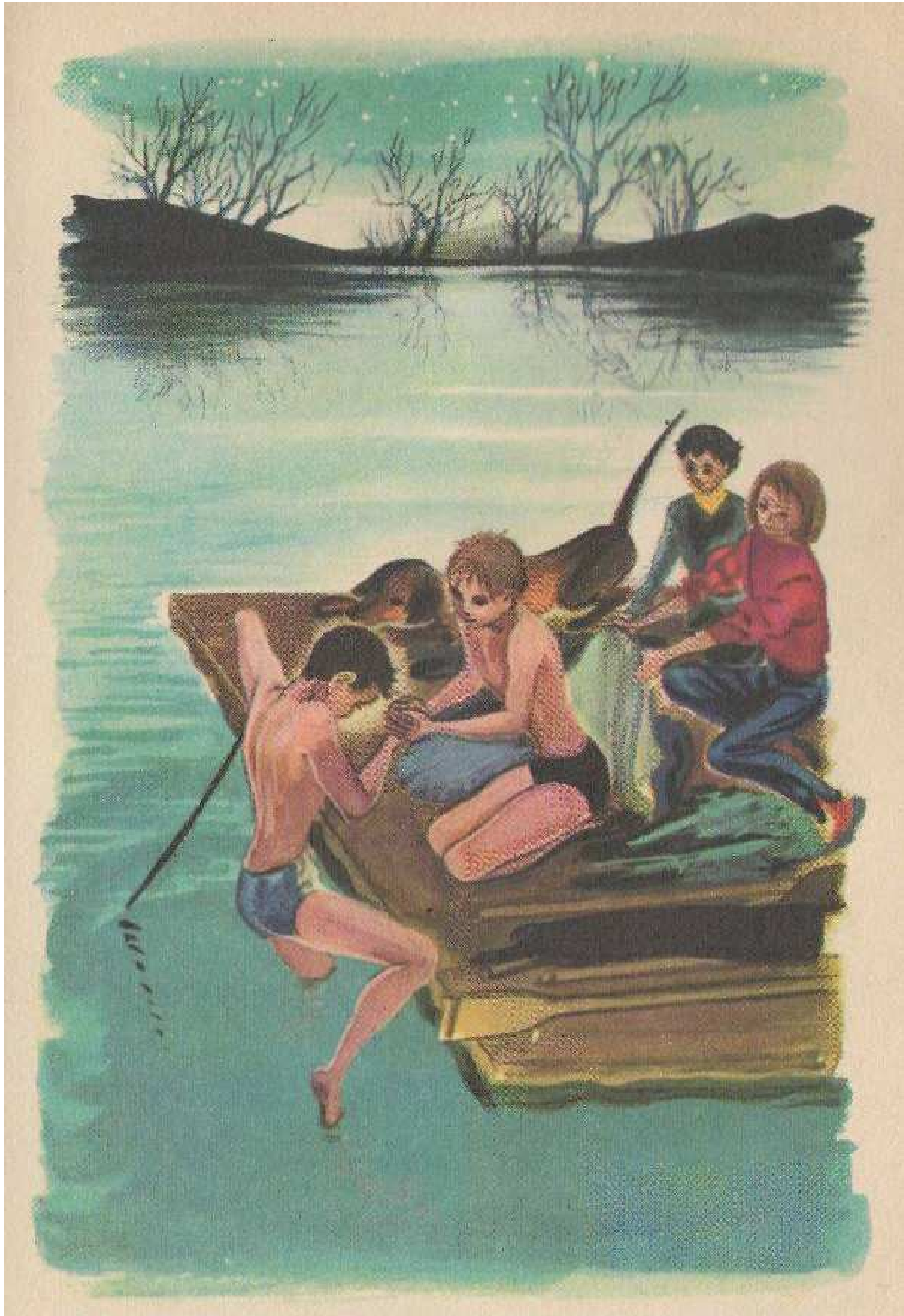
CHAPITRE XXI

Le trésor, enfin !

FRANÇOIS et Mick se retrouvèrent de nouveau F auprès de l'épave. Ils achevèrent de ficeler la corde autour du sac et François, d'une secousse brutale, s'assura que rien ne le retenait à la barque. Puis il enroula l'autre extrémité de la corde autour de son poignet et remonta en surface.

Mick était déjà sur le radeau, soufflant comme un phoque. Il le rejoignit et, debout, se secouant et s'ébrouant, il souffla et haleta deux fois plus fort que lui. Cette fois, les filles se mirent à rire.

« Est-ce fini? demanda Claude. Voulez-vous que je vous frictionne? »



Mick était déjà sur le radeau, François le rejoignit.

François ne répondit qu'en secouant la tête de droite à gauche. Il grelottait de froid, mais il n'avait qu'une hâte : hisser le trésor hors de sa cachette. Se sécher et se rhabiller lui aurait l'ail perdre trop de temps. D'ailleurs, la moindre anicroche pouvait le contraindre à replonger une troisième fois et il fallait ne pas mouiller inutilement les serviettes.... Elles étaient rares.

Il s'approcha du bord du radeau et commença à tirer sur la corde. Mick l'imita. La corde se tendit, le radeau s'inclina et Annie n'eut que le temps de se jeter sur la pile de vêtements qui, déjà, glissait vers l'eau.

« Ça vient! » cria Mick donnant une secousse plus brutale. Mais il ne put en dire davantage, son pied glissa sur le bois mouillé et plouf! il piqua une tête dans le lac.

Il remonta à bord en crachant.

« II faut tirer moins fort, dit-il. Mais le sac a bougé, je l'ai senti. »

François approuva d'un signe de tête. Il tremblait de froid, mais ses yeux brillaient de joie.

Annie posa un imperméable sur ses épaules et un autre sur celles de Mick, mais ni l'un ni l'autre ne s'en aperçurent.

« Allez, cale-toi bien, et tire! souffla François. Doucement! Doucement! Ça bouge. Nom d'une

pipe! ça vient pour de bon! Tire, Mick! Tire. »

Tandis que le lourd sac s'élevait, invisible à l'autre extrémité de la corde, le radeau penchait de plus en plus et les garçons reculèrent jusqu'à l'autre bord, craignant de le voir chavirer. Dagobert, très excité par ce jeu nouveau, se mit à aboyer bruyamment.

« Tais-toi », lui dit Claude. Elle savait combien l'eau porte les bruits et ce n'était vraiment pas le moment de réveiller les dormeurs sous leur tente.

Annie n'avait d'yeux que pour la corde qui, lourdement tendue, émergeait toron par toron au-dessus de l'eau noire.

« Ça vient, répétait-elle, ça vient. J'aperçois quelque chose de noirâtre. Oh! c'est gros! ça monte! ça monte. Encore un effort! »

Mais il fut impossible de hisser le sac à bord sans faire chavirer le radeau. Tel qu'il était, l'eau le couvrait en partie et, à chaque instant, les petites vagues causées par le remous venaient tremper ses occupants.

« Je ne vois qu'un moyen, dit François. Regagnons la terre ferme en traînant le sac derrière nous. Rhabille-toi, Mick. J'ai si froid que je ne sens plus mes doigts. Nous attendrons d'être dans le souterrain pour ouvrir le sac.... »

Les deux garçons se séchèrent et s'habillèrent avec difficulté. Ils Voulaient faire vite, mais il leur fallait faire attention au moindre geste qui aurait pu détruire le fragile équilibre de leur embarcation. Ce fut un soulagement quand tout le monde se retrouva en place, pagaies ou avirons en mains.

L'avant du radeau se dressait hors de l'eau, l'arrière s'inclinait dangereusement sous le poids du sac, et la manœuvre en était rendue plus ardue. Mais c'était bon de pouvoir se donner du mouvement. Une douce chaleur commençait à circuler sous les vêtements plus ou moins trempés. Dix minutes plus tard, personne ne grelottait plus et chacun se sentait à la fois satisfait de la réussite de l'entreprise et brûlant du désir d'arriver au terme de la course pour découvrir le contenu du mystérieux bagage.

Sa masse confuse traînant sous l'eau derrière l'embarcation, loin d'être un frein, semblait stimuler la rapidité de la course.

Dagobert partageait l'excitation générale. Debout au milieu du radeau, il ne quittait pas des yeux le mystérieux objet qui apparaissait et disparaissait au gré des remous créés par son passage dans le sillon de la barque.

Il leur fallut longtemps pour atteindre l'entrée

du chenal, bien plus longtemps qu'ils n'en avaient mis en sens contraire, mais personne ne songeait à s'en plaindre. Personne même n'y pensait. Toutes les imaginations étaient tournées vers le moment proche où il serait enfin possible de connaître quel genre de trésor Hortillon avait confié à la *Belle-Berthe.*

Les enfants attachèrent le radeau à l'endroit exact où ils l'avaient laissé la veille afin que Margot et son complice ne puissent remarquer qu'il avait été utilisé depuis.

Mick et François reprirent pied sur la terre ferme et, de là, tirant sur la corde, ils hissèrent le sac hors de l'eau. Informe et ruisselant, l'objet de tant de peines leur parut avoir assez piteuse mine à la clarté de la lune. Mais sa vue ne provoqua que des rires, vite étouffés.

Les deux garçons le soulevèrent chacun par un bout, et le portant entre eux, regagnèrent les ruines, en suivant les lignes d'ombre des arbres et des murs aussi soigneusement qu'au départ. Les filles suivaient, Claude tenant Dagobert par son collier. Celui-ci avait bien compris que le silence était de rigueur cette nuit-là, et il lui emboîtait le pas sans un bruit.

Quand ils furent arrivés à la cuisine, François laissa choir le colis.

« Descends avec Dagobert, dit-il à Claude à voix basse, et allume les bougies. Les autres ont pu remarquer notre absence et en profiter pour visiter les lieux. »

Annie suivit Claude au long de l'escalier, tandis que les garçons, devant l'entrée, scrutaient le paysage baigné de lune. Pas une feuille ne bougeait. Pas un son ne se faisait entendre.

« Il n'y a personne! » lança la voix de Claude du fond du souterrain.

« Je le savais puisque Dagobert n'a pas grogné, répondit François. Fais-le remonter ici, et j'arrive... avec le butin. »

Le chien revint fidèlement monter la garde à l'entrée de la cuisine et les deux garçons, traînant derrière eux le lourd colis dégoulinant d'eau, descendirent l'escalier avec une lente gravité, sans aucun rapport avec la rapidité de battement de tous les cœurs.

Enfin le sac fut là, éclairé par la lumière clignotante des bougies, prêt à être ouvert.

Les doigts de François s'accrochaient à la corde mouillée sans parvenir à défaire les nœuds. Claude se sentait incapable de supporter cette attente.

« Prends mes ciseaux, je t'en prie, dit-elle, et coupe les nœuds! Je vais devenir folle. »

François la regarda en grimaçant un sourire, mais il était lui-même trop impatient pour prolonger ce supplice. Il coupa la corde et cisailla le sac imperméable.

« Ce n'est pas tout! annonça-t-il. Dans ce sac, il y en a un autre, également imperméable. Non ! ce n'est pas un sac, c'est un tissu soigneusement cousu.

— Coupe-le aussi! cria Claude» coupe-le! ou je déchire tout. »

François coupa les grands points qui attachaient le tissu et développa le colis. Mais cela n'en finissait pas. On aurait dit qu'on avait utilisé des mètres et des mètres de cette toile imperméable pour protéger son mystérieux contenu.

Le travail avait été bien fait, pas une goutte d'eau n'avait traversé ce soigneux emballage.

« Oh! oh! » faisaient Claude et Annie, à chaque apparition d'une nouvelle épaisseur de tissu. « Oh ! vite ! par pitié !»

Enfin, au milieu du tas de plis qui couvraient la table, des quantités de petites boîtes apparurent, recouvertes en cuir de toutes couleurs : des écrins à bijoux!

« Ce sont bien des bijoux qu'il a volés! » s'écria Annie, prenant une boîte et l'ouvrant.



Un même cri d'admiration échappa à toutes les bouches. Sur le fond de velours noir de l'écrin, un magnifique collier de diamant scintillait de toutes ses facettes, à la lueur dansante des bougies. Les deux garçons, > eux-mêmes, en furent éblouis.

« A qui pouvait appartenir une pareille splendeur! s'exclama Annie. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau! Combien croyez-vous que cela peut valoir?

— Plusieurs millions, dit François gravement. On comprend pourquoi Hortillon s'est donné tant de mal à cacher sa prise et pourquoi Margot

et Tagard sont si pressés de remettre la main dessus.

— Regardons ce qu'il y a dans les autres boîtes!» s'exclama Claude, frémissante de curiosité.

Chaque boîte contenait un merveilleux bijou. Bracelets de saphir, bagues d'émeraude ou de rubis, un étrange et merveilleux collier d'opale^ des pendants d'oreilles en diamant, si lourds qu'Annie assura que pas une paire d'oreilles au monde n'était capable d'en supporter le poids.

Ce détail parut rappeler quelque chose à Claude.

« Ah! s'écria-t-elle, tout à coup. J'ai lu cela quelque part. Vous ne vous rappelez pas? C'était dans les journaux. Oh! c'est vieux, il y a un an peut-être. Tous les bijoux d'une princesse hindoue..., comment s'appelait-elle donc?

— Fallonia! s'écria Annie soudain. La princesse Fallonia, je me rappelle. Il y en avait pour une fortune... et j'ai vu une photographie des pendants d'oreilles et du collier.

— Cela me dit quelque chose à- moi aussi; fit Mick, mais j'ai oublié les détails.

— Comment une femme peut-elle avoir tant de bijoux! s'exclama Claude. C'est de la folie furieuse !

— Ce qui est de la folie, dit François gravement, c'est de penser que c'est nous qui sommes maintenant responsables de cette fortune. Cela ne me plaît pas du tout!

— Il vaut pourtant mieux qu'elle soit entre nos mains qu'entre celles de Margot », affirma Claude. Elle faisait briller entre ses doigts une énorme boucle de diamant aux reflets éblouissants. « Qui croirait, reprit-elle, que cette merveille a séjourné, peut-être pendant des mois, au fond de l'eau? »

Mais François l'interrompit.

« Parlons sérieusement, dit-il en s'asseyant. Nous devons être à l'école demain après-midi. Non! aujourd'hui même. S'il est plus de minuit, nous sommes déjà lundi.

— Il est presque trois heures, dit Annie, qui, depuis le plongeon de son cousin, portait sa montre à son poignet. Je- n'aurais jamais cru qu'il pût être si tard!

— Moi, rien ne peut plus m'étonner, dit Mick. Donc, nous n'avons même pas douze heures pour avoir regagné l'école, après être sortis d'ici sans nous faire remarquer et avoir remis ces bijoux à la police.

— Oh! s'écria Claude, à la police si tu veux, mais pas à l'horrible gendarme de l'autre jour!

— Non! la rassura François. Il est trop désagréable et puis il serait furieux d'être obligé de convenir qu'il s'est trompé sur notre compte. Non! J'aimerais mieux téléphoner à ce brave M. Gaston. Il a été si gentil pour nous... et il connaît tout le pays. Il saura bien nous indiquer un poste de gendarmerie plus important.

— Et comment ferons-nous pour emporter toutes ces boîtes? demanda Mick.

— Je crois que nous ne les emporterons pas. Elles sont très encombrantes et risquent d'attirer l'attention. Je serais d'avis d'envelopper tout simplement les bijoux dans du linge et de les tasser au fond de nos sacs. La police pourra venir chercher les boîtes plus tard, si elle en a besoin. »

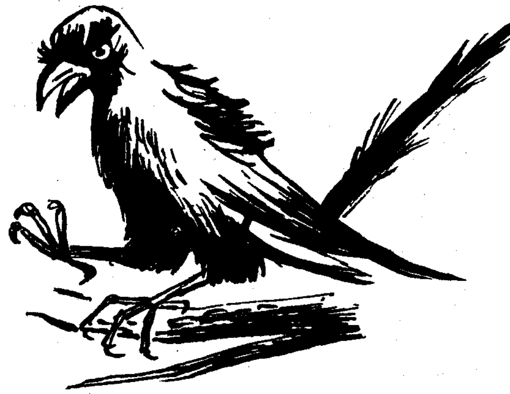
II fut fait comme François en avait décidé. Les bijoux, sortis de leurs écrins, furent divisés en quatre lots. Chaque lot enveloppé dans un mouchoir ou une chaussette et calé au fond des sacs parmi les affaires de toilette.

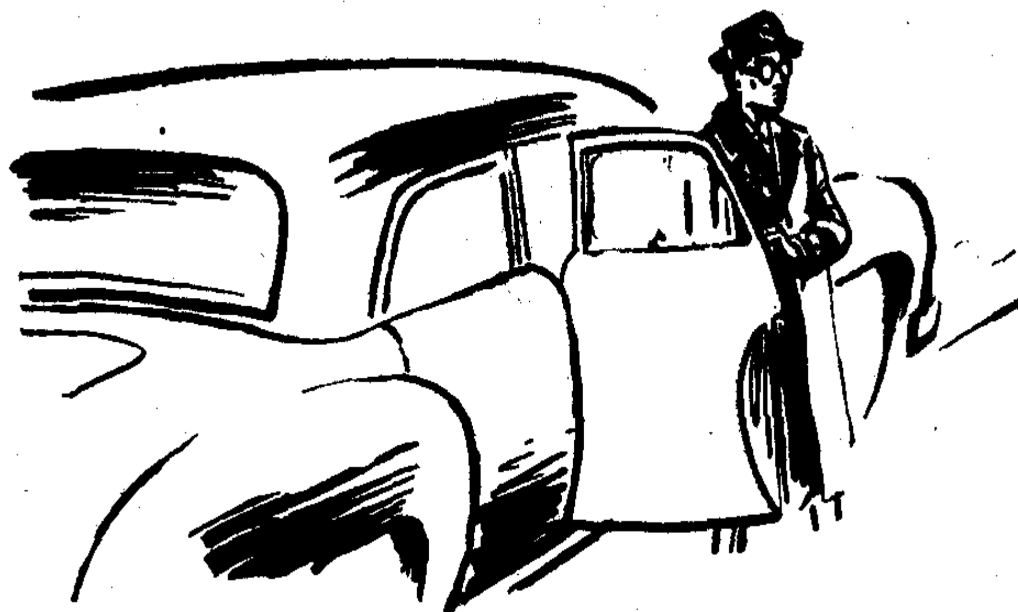
Quand ce fut fini, Mick remarqua ironiquement :

« Nous voilà à la tête d'une fortune telle que nous n'en posséderons jamais l'équivalent au cours de notre vie, si longue qu'elle puisse être. C'est une curieuse sensation, n'est-ce pas?

— Et nous n'avons pas le temps d'en jouir! dit

François. Je tombe de sommeil et il serait bon de partir tôt demain. Je vote pour quelques heures de repos, pendant lesquelles Dag veillera sur notre immense fortune. Bonsoir, tout le monde. »





CHAPITRE XXII

La fin d'une belle aventure.

LES enfants s'éveillèrent en entendant aboyer Dagobert. François escalada vivement l'escalier et s'aperçut avec surprise qu'il faisait déjà grand jour. Non loin, Margot s'était arrêtée, intimidée par les crocs menaçants du chien.

« Pourquoi gardez-vous une bête aussi sauvage? questionna-t-elle. Rappelez-le. Je venais seulement vous demander si vous vouliez emporter quelques provisions. La route est longue d'ici le prochain village et nous pourrions vous en céder.

— C'est vraiment trop gentil à vous », dit François avec un sourire moqueur.

Comme cette offre trahissait bien le désir de Margot d'être délivrée de la présence des enfants! Que n'eût-elle donné pour être débarrassée d'eux? jusqu'à ces provisions dont elle déplorait si âprement l'absence la veille ! Mais François ne voulait rien accepter de Margot ni de Mick-qui-pique.

« En voulez-vous? insista la femme. De quoi avez-vous besoin?

— Merci, répondit François. Nous déjeunerons à Pontcret, ce sera notre dernier repas de vacances. Vous savez que nous devons être à l'école à deux heures. »

Margot parut soulagée. Sans doute avait-elle craint de voir les enfants modifier leur programme et retarder leur départ. Un sourire éclaira sa face, découvrant sa mâchoire édentée.

« En ce cas, vous ferez bien de vous dépêcher, dit-elle. Il va pleuvoir.... »

François tourna les talons pour cacher son sourire. Il n'y avait pas un nuage au ciel et rien n'annonçait la pluie. Mais Margot aurait dit n'importe quoi pour hâter le départ des intrus!

« Pour une fois cependant, songea François, nous sommes du même avis. Je suis aussi pressé

de prendre la route qu'elle peut l'être de nous voir décamper! Je ne la contredirai pas. »

Dix minutes plus tard, les enfants étaient prêts au départ. Chacun portait son sac sur son dos, son imperméable roulé dessus, et, tout au fond, une fortune en bijoux et pierres précieuses.

« Et notre aventure se termine par une agréable promenade à travers la lande, fit remarquer Annie tandis qu'ils s'éloignaient. J'ai envie de chanter tellement je suis heureuse de voir tout s'achever si bien. La seule chose qui m'ennuie, c'est de penser que personne à l'école ne voudra nous croire quand Claude et moi raconterons ce qui nous est arrivé!

— C'est certain, affirma François. Et je crois que nous ferons bien de nous taire.... Avoir repêché les bijoux d'une princesse au fond d'un lac et rapporter, dans nos sacs à dos, une fortune enveloppée dans des mouchoirs sales..., ça dépasse ce qu'on peut imaginer.... Tiens! qu'a donc Dago? Regardez-le! »

Le chien qui, jusque-là, gambadait joyeusement autour des enfants, s'était soudain arrêté, museau dressé, oreilles pointées. Puis il lança un grognement de .colère, suivi aussitôt d'aboiements rageurs.

« Oh! oh! C'est le fils Tagard! Encore! s'écria

Annie d'une voix étranglée par la crainte. Il a l'air furieux!

— Et Margot le suit », remarqua Mick, s'efforçant de cacher le trouble que lui causait cette apparition. « Que leur arrive-t-il donc à tous deux? Regrettent-ils notre présence, maintenant que nous sommes partis?

— On le dirait bien! dit François sur le même ton ironique. Ils cherchent à nous rejoindre. Voyez ! ils prennent à travers la lande pour arriver plus vite. Ils veulent nous couper la route....

— Sauvons-nous! murmura Annie.

— Où ? Si nous nous éloignons du sentier, nous tomberons dans les marécages. C'est même ce qui va leur arriver, à eux, à moins qu'ils ne connaissent à fond le terrain. »

Les deux compères approchaient rapidement. Tout, dans leur allure, dénonçait le trouble et la colère qui les agitaient. Margot hurlait d'incompréhensibles paroles qui ne pouvaient être que des menaces et des injures. Mick Tagard, rouge et plus hirsute que jamais, brandissait le poing en direction des enfants.

Prenant à peine le temps de regarder sur quelle pierre ou quelle touffe d'herbe ils poseraient le pied, tous deux progressaient par grands bonds désordonnés. Si les enfants

n'avaient pas été aussi émus, ils les auraient certainement comparés à des chèvres.

« On dirait bien qu'ils sont devenus fous, murmura Annie d'une voix blanche. Que leur arrive-t-il?

—Je le devine, répondit Claude. Ils sont descendus dans notre souterrain, au lieu de partir sur le lac, comme nous le pensions! Ils ont trouvé la toile imperméable et tous les écrins que nous avons laissés dedans! Ils savent que le butin d'Hortillon leur échappe et ils viennent le rechercher !

— Tu as raison ! dit François. Nous aurions dû enfermer ce matériel dans la petite cave de derrière et emporter la clef.... Si nous avons des ennuis maintenant, ce sera bien notre faute! Nous leur volons une fortune et ils le savent! Rien d'étonnant à ce qu'ils soient en rage !

— Que penses-tu qu'ils peuvent faire? questionna Mick. Dagobert va se jeter sur eux s'ils approchent, mais ils sont tellement furieux que, cette fois, ils ne reculeront pas! Regarde-les! N'ont-ils pas vraiment l'air d'avoir perdu la tête?

— Oui », acquiesça François, frappé, lui aussi, par les gestes désordonnés et le comportement insolite de leurs poursuivants. Puis il regarda Annie. Elle était très pâle. Dagobert ne cessait



d'aboyer, et si Claude ne l'avait pas retenu, il aurait déjà sauté à la gorge de l'homme, qui, allant plus vite que sa compagne, n'était plus qu'à une, centaine de mètres du groupe. Le combat serait terrible. François voulut épargner ce spectacle à sa petite sœur.

« Sauvons-nous! dit-il, mais surtout que personne ne quitte la piste! Regardez Margot, on dirait qu'elle a des ennuis. »

C'était vrai. La femme, les pieds pris dans la terre gluante, n'avançait plus. Ses efforts pour se dégager s'entrecoupaient d'appels déchirants lancés en direction de Mick Tagard, mais celui-ci se refusait à les entendre. Obstiné, il poursuivait

son avance à force de bonds énormes. L'espace qui le séparait des enfants se réduisait dangereusement.

« Fuyons ! » répéta François et, cette fois, tous obéirent.

Les sacs lourds tressautaient sur leur dos, les courroies sciaient leurs épaules; ils savaient qu'ils n'iraient pas loin. Annie déjà soufflait bruyamment.

Soudain, un cri déchira l'air, plus terrible que les autres. Un cri de douleur qui immobilisa les fuyards. Ils se retournèrent.

Le fils Tagard était écroulé au sol. Un de ses bonds furieux s'était achevé en chute, et maintenant, il serrait dans ses mains sa cheville, peut-être tordue ou brisée. La douleur lui arrachait des gémissements affreux et, en même temps, il appelait Margot à l'aide. Mais celle-ci, enlisée jusqu'à mi-jambe, était bien incapable de le secourir.

Annie ne pouvait plus détacher son regard de l'homme dont, malgré la distance, elle voyait le visage, si rouge tout à l'heure, devenu complètement blanc.

« Faut-il l'aider? demanda-t-elle.

— Certainement pas, riposta François. Qui nous dit que ce n'est pas une feinte pour nous

attirer? Mais je ne le pense pas. Son cri de douleur n'était pas imité! Ne te tracasse pas pour lui, Annie ! Il ne restera pas là longtemps : nous enverrons la police le secourir. Va et n'aie plus peur! la poursuite est finie. Ni lui ni elle ne sont en état de nous rejoindre maintenant!»

Mick jeta un dernier regard sur le terrain qui retenait au loin leurs deux ennemis.

« Je n'arrive pas à les plaindre, dit-il. Des vilains personnages! Et, pour une fois, ils n'ont pas volé ce qui leur arrive. »

La petite bande reprit sa route, soulagée, mais encore sous le coup de l'émotion qu'elle venait d'avoir. Le plus déçu était sans contredit Dagobert. Il avait bien cru pouvoir mordre dans cet homme qu'il détestait et ses maîtres l'entraînaient au loin sans lui offrir la moindre possibilité de bagarre.

Il leur fallut près de deux heures pour atteindre Pontcret et leur premier soin en y arrivant fut d'entrer au bureau de poste.

Le vieil employé les reçut avec un sourire.

« Bon dimanche? leur demanda-t-il. Avez-vous trouvé les Deux-Chênes? »

François laissa les autres répondre à ses questions et lui rendre ses couvertures, pendant qu'il cherchait le numéro de téléphone de M. Gaston.

Dès qu'il l'eut trouvé, il demanda la communication, souhaitant de tout son cœur que M. Gaston acceptât de l'aider.

La voix de l'éleveur de chevaux retentit bientôt à l'autre bout du fil.

« Allô, oui, c'est moi. Qui? ah! oui! Bien sûr que je ne vous ai pas oubliés. Vous avez besoin d'un petit service, lequel? »

François s'expliqua et la voix de son correspondant l'interrompit bruyamment.

« Comment! Les bijoux de la princesse Fallonia dans l'étang? Et vous les avez trouvés? Ils sont dans vos sacs à dos? Vous voulez rire? »

François affirma qu'il ne disait que la vérité, mais il eut bien du mal à convaincre M. Gaston. Il n'en croyait pas ses oreilles.

« Bien! bien, dit-il enfin. Je préviens l'inspecteur Moris, je le connais. C'est un brave type. Où êtes-vous? à Pontcret. Restez-y, je viens vous chercher en voiture, je serai là dans une demi-heure. »

Quand François eut fait connaître à ses amis le résultat de cette conversation, un sentiment de délivrance s'empara de la bande. Il est des cas embarrassants où les adultes sont bien utiles, et M. Gaston était un de ceux qu'il est bon de trouver alors. Puisqu'il se chargeait de tout, il

ne restait qu'à se fier à lui. Il n'y avait plus de soucis ni de problèmes!

« Ouf! s'écria Claude. Mon sac me paraît moins lourd!

-— Et moi, riposta Mick, je me sens l'estomac tout léger. Ne pensez-vous pas que nous avons bien gagné un petit repas? Il est presque onze heures.

— Nous avons juste le temps avant que M. Gaston arrive! approuva François. Venez vite! »

Ils achevaient, dans un café en face de la poste, un repas bizarre, tenant à la fois du grand et du petit déjeuner, quand le ronflement d'un moteur attira leur attention. Une énorme voiture stoppa et M. Gaston en descendit.

Les enfants bondirent à sa rencontre. François lui présenta Annie et Mick et l'arrivant serra les mains de tous , y compris la patte de Dagobert, tout surpris de revoir celui qui l'avait si bien soigné.

« Montez vite, dit M. Gaston. L'inspecteur Moris vous attend. »

Le trajet dura longtemps, pas assez toutefois pour permettre au pauvre M. Gaston de comprendre l'extraordinaire aventure que ses quatre passagers s'efforçaient de lui expliquer en même

temps, chacun selon un point de vue différent.

De son côté, l'inspecteur Moris avait passé des consignes strictes. A peine l'auto fut-elle arrêtée devant le commissariat que ses six occupants furent conduits dans son bureau particulier, où il les attendait, sans chercher à dissimuler son impatience.

« Où sont ces bijoux? » demanda-t-il aussitôt après les avoir accueillis. « Est-il possible que vous les portiez sur vous? »

D'un œil amusé, il regardait les quatre enfants. Leurs vêtements boueux et leur mine fatiguée ne laissaient en rien présager de la fortune





qu'ils prétendaient avoir trouvée et il était piquant de les voir sortir de leurs sacs des chaussures éculées et des serviettes sales en sachant qu'au-dessous se cachaient de fabuleux joyaux.

Les mouchoirs qui contenaient ces trésors furent enfin déposés sûr la table et dénoués. Alors l'amoncellement des pierreries brilla de tout son éclat et le policier lui-même ne put retenir un sifflement admiratif.

« Ce sont bien les bijoux de la princesse Fallonia! s'écria-t-il. Pensez que la police les recherche depuis des mois et qu'elle a perquisitionné dans je ne sais combien d'endroits sans les trouver. C'est inouï. Racontez-moi maintenant, jeunes gens, comment vous avez découvert tout cela? »

François se chargea de narrer, seul cette fois, leurs aventures et, dans les moments les plus périlleux, son récit lui valut des hochements de tête approbateurs.

Quand il en arriva au dernier épisode, la fin de la poursuite à travers le marécage, l'inspecteur l'interrompit.

« Mais ils doivent être encore sur les lieux! s'écria-t-il. Que ne le disiez-vous plus tôt? Attendez une minute!»

II sonna et un policier apparut.

« Dites à Jacques de prendre trois hommes et une voiture, ordonna-t-il. Qu'il aille dans le marais des Eaux-Dormantes. Il y trouvera deux personnages en plus ou moins bonne posture, deux vieilles fripouilles qu'il connaît bien : Margot Martin et Michel Tagard — qu'il les cueille l'un et l'autre et les ramène ici. Et dites-lui de faire vite! »

Le policier disparut aussitôt et François acheva son récit.

Quand il eut fini, l'inspecteur Moris lui serra la main.

« Je suis content de vous connaître, dit-il, et je vous félicite pour votre conduite. Tous les cinq, ajouta-t-il avec un sourire. J'aime que les jeunes soient comme vous, entreprenants, courageux et persévérants. »

Dagobert fut le seul que ce compliment ne fit pas rougir.

« Je vous remercie », dit cependant François, poursuivant son rôle de porte-parole du Club, « mais je pense que vous n'avez plus besoin de nous, et nous devons regagner nos écoles respectives avant quatorze heures. Nous n'avons plus grand temps.

— Oh! ne vous inquiétez pas pour si peu, fit l'inspecteur en riant, je mets une voiture à votre disposition. Deux, si vous voulez, je vous dois bien cela. Inutile de vous presser.

— S'il nous reste encore un peu de temps, fit François, se tournant vers M. Gaston, nous aimerions faire un brin de toilette. Nous ne pouvons pas arriver à l'école dans cet état. Pourriez-vous nous indiquer un hôtel où il nous serait possible de prendre un bain? »

Ce fut encore l'inspecteur qui lui répondit.

« Nous avons tout ce qu'il faut ici, dit-il. Suivez-moi.»

Une demi-heure plus tard, les quatre enfants réapparaissaient débarbouillés, nets et peignés, à croire qu'ils avaient passé leurs quatre jours

de congé dans un palace et non dans le souterrain crasseux d'une maison en ruine.

« La voiture est devant la porte, leur dit l'inspecteur en la voyant paraître. Je vous accompagne. Mais auparavant laissez-moi vous apprendre les dernières nouvelles : primo, un spécialiste a examiné les bijoux et reconnu qu'ils étaient bien ceux de la princesse Fallonia au grand complet. Secundo, je viens de recevoir un coup de fil m'apprenant que Margot et Mick Tagard ont été retrouvés à l'endroit où vous les avez laissés. En ce moment même, ils doivent arriver à la prison où se trouve déjà leur ami Hortillon....

— Bonnes nouvelles! s'écrièrent d'un même élan les quatre héros de l'aventure.

— Qui terminent votre congé mieux qu'il n'avait commencé, n'est-ce pas? » demanda en souriant M. Gaston.

Mais son ami l'inspecteur l'interrompit.

« Ne retardez pas ces enfants, dit-il, ce serait gâcher leur bel exploit que de les faire arriver en retard en classe. Voilà la voiture, montez vite! »

Les enfants obéirent sans perdre un instant. Dagobert grimpa auprès d'eux.

« Bon retour! leur cria le commissaire. Et si

vous racontez votre histoire à vos camarades, ne soyez pas étonnés s'ils refusent de vous croire.

— A bientôt! ajouta M. Gaston. Et bonne chance au Club des Cinq! »

La voiture démarra dans un nuage de poussière.

Oui! Bonne chance au Club des Cinq et puisse-t-il avoir de nouvelles aventures!

